

Gran (de) pseud.
L'ÉCOLE

DE

L'HOMME,

OU

PARALLELE

DES PORTRAITS DU SIÈCLE
& des Tableaux de l'Écriture Sainte.

Ouvrage moral, critique & anecdotique.

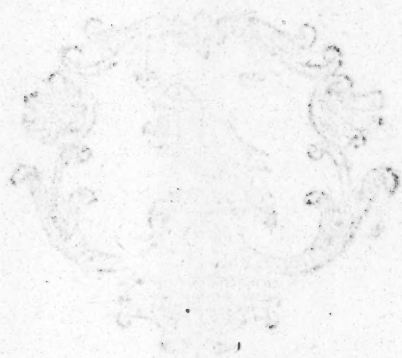
NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LV.



18 DEC 18

L' E C O L E

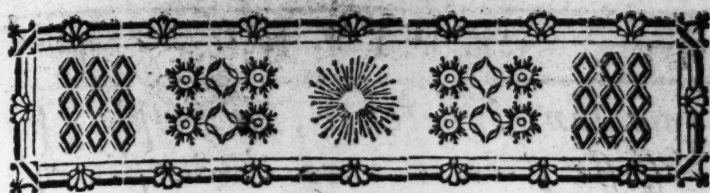
D E

L' H O M M E.

TOME PREMIER.



*Qui dicit Regi , apostata ; qui vocat
Duces impios ; qui non accipit personas
Principum , nec cognovit tyrannum , cum
disceptaret contra pauperem..... Job
cap. xxxiv. v. 18 & 19.*



A
LA VERTUEUSE
ET
AIMABLE
MADEMOISELLE
F... L. D.

C'EST sous ces grands titres, bien plus précieux que ceux d'Altesse ou de Majesté, que je vous adresse, MADEMOISELLE, l'hommage de ma reconnoissance, & l'ôtage de ma probité. Que L'ECOLE DES HOMMES doit vous plaire, puisque vous n'y verrez débiter que des maximes que vous m'avez vous-même dictées, sur lesquelles vous avez eu la bonté de me former, & qui font tout le bonheur de mes jours. C'est cette vertu sévère sans rudesse,
Tome I. *

gaie sans indécence , & simple sans bassesse , cette rare & inestimable vertu que vous m'avez fait connoître , qui y donne des Leçons. Puissent tous mes Lecteurs y prendre le gout du bien !

Ce seroit beaucoup honorer l'Amour , que de reconnoître lui devoir uniquement tous les biens que vous m'avez faits , & la reconnaissance que j'en ai. Permettez-moi de l'avouer, CHERE SAPHRONICE, c'est à lui que j'ai dû le premier sentiment que j'ai eu pour la vertu , & c'est vous qui l'avez fait naître dans mon cœur. Au milieu d'un âge brûlant , & livré , le bandeau sur les yeux , à toutes les erreurs qu'il a plu aux hommes du Siècle de consacrer sous le nom séduisant de plaisirs , vous m'avez fait voir qu'il y a une félicité plus délicate & plus tranquille que celle que présente la grossière & inquiète volupté. Pour déciller entièrement mes yeux , & assurer mes

regards , il falloit votre main & votre esprit ; & plus que tout cela , votre raison & votre vertu.

Si le Ciel favorable vous eût offert , *MADemoiselle* , pour premier objet aux prémices de la tendresse de mon cœur , que j'aurois de regrets de moins ! Vous n'auriez pas eu la basse complaisance d'entrer en complicité dans les écarts d'une jeunesse pétulante ; mais habilement prudente , vous auriez sucré avec tant de sagesse , les fruits précoces d'une vertu que je regardois comme amère : que j'y aurois trouvé dès lors le suc délicieux que j'y goute à présent !

Par une humilité de froc , injurieuse à Dieu , ingrate à votre égard , désavantageuse au prochain & deshonorable pour moi , je ne dissimulerai pas que je suis homme de bien , & que c'est par vos Leçons que je le suis. Je le dis ; que chacun l'entende. Si ce n'est pas assez pour provigner la gloire de la vertu , & étendre par-

tout les obligations que je vous ai, je le ferai publier à son de trompe, & afficher dans les quatre parties du Monde.

Ma joie seroit complete, si le magnifique & rare appareil de ma glorieuse reconnoissance pouvoit tenter la vanité de ces jeunes Beautés, à qui leurs charmes donnent tant de pouvoir sur les hommes, & les excitoit à ne s'en servir que pour les engager à m'imiter. Que je me trouverois heureux de pouvoir offrir à vos regards un peuple de Néophites convertis par mes maximes, qui sont les vôtres! Ce seroit, sans doute, le présent le plus digne de vous & de moi, & le gage le plus noble du tendre & respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADemoiselle,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur.
DE GRAN....



L' I D É E

DE L' A U T E U R.

E*N*core des Mœurs, va-t'on dire ?
 Oui : *Encore des Mœurs* ; & tant
 qu'il y aura des hommes, je crois que
 l'emploi le plus glorieux qu'un Citoyen
 raisonnable & Chrétien pourra faire
 de son tems, sera toujours de s'appli-
 quer à leur donner des Mœurs. N'em-
 ployeroit-on son génie utilement pour
 les patriotes, qu'en s'occupant sérieu-
 sement à chercher le détail des *dimen-*
sions de l'Arche de Noé, à *fixer la forme*
de la Tour de Babel, à *faciliter la ponte*
des Poules, ou à fabriquer de longues
 dissertations sur les moyens les plus
 propres pour faire promptement, sû-
 rement & plus généreusement *éclore*
des œufs ? J'estime que l'on doit donner
 la préférence au Moraliste sur le Phi-
 sicien.

Passé, dit quelqu'un ; *mais que venez-*
vous faire après Monsieur de la Bruyère ?
Pensez-vous enchérir sur l'Auteur des
Mœurs ? reprend un autre. *Si vous ne*

voulez que nous donner un idée du Vrai Mérite, repart un troisiéme, vous croyez-vous assez en fonds pour en traiter avec autant de solidité & d'agrément, que Monsieur le Maître de Claville?

Je ne prétens point entrer en lice avec ces Messieurs. Je cours la même carrière qu'eux; mais par des chemins différens, & avec plus d'avantage, j'ose le dire; puisque j'ai en vue de réunir leurs maximes diverses dans un seul point.

L'élégant Auteur du Vrai Mérite n'a visé qu'à faire *un galant homme*. Le docte Panage, malgré son dédain marqué pour le titre & la chose de ce qu'on appelle vulgairement *bonnête homme*, ne peut raisonnablement se flatter que sa Morale même a quelque chose de plus parfait: car peut-on aller plus loin sans le flambeau de la Religion? Monsieur de la Bruyère plus profond qu'eux d'eux, plus pur dans ses principes, & plus éclairé dans ses intentions, paroît devoir être content, s'il réussit à faire ce que l'on nomme dans *la bonne compagnie, un homme de bien*. Pour moi, je l'annonce, je ne serai satisfait qu'en faisant des *Chrétiens*.

C'est là le point glorieux où se rassemblent toutes les qualités dont ces Messieurs ont fait des traités si savans & si finis. Un Chrétien n'a-t'il pas distinctement *le vrai Mérite*, dont Monsieur le Maître de Claville donne des leçons? N'est-il pas plus délicatement *bonnête homme* que celui qui ne suit que la Morale captieuse du trop commode Panage? *L'homme de bien* de Monsieur de la Bruyère ne pourra pas mieux soutenir le parallèle avec lui.

La Religion met le taux à toutes les qualités. C'est elle qui épure le commerce du Monde de la fange du vice; c'est par elle seule qu'on est véritablement bon Citoyen, bon Pere, bon Fils, bon Mari, bon Ami, & même bon Amant. Les jours divins des premiers siècles de l'Eglise sont mes preuves. Dans quels tems a-t'on vu des Sujets plus fidèles, des Peres plus affectionnés, des Fils plus obéissans, plus d'Amis sincères, des Parens moins intéressés, des Freres plus unis, des Epoux plus aimés, plus aimables & plus tendres, & même des Amans plus respectueux & plus constans? Oui, toute liaison, dont la Religion n'est pas

le principe , n'est à envisager qu'avec compassion ; & il est rare qu'elle ne se termine par une catastrophe funeste ; mais que l'on devoit naturellement en attendre.

Qu'on ne pense cependant point que j'aie la hardiesse de m'égalier aux Auteurs que je viens de citer : je les reconnois pour mes Maîtres. C'est à la lueur brillante de leurs Maximes que j'ai percé dans le cœur de l'homme : ce sont eux qui m'ont ouvert ce ténébreux labyrinthe que j'ai trouvé rempli de tant de monstres.

Quoiqu'à leur suite , & marchant après eux , je ne rebats pas leurs sentiers. Les Hommes de ce tems ne sont point les Hommes du tems de la *Bruyère* : le croira-t'on ? *L'Auteur des Mœurs*, plus moderne que lui , ne reconnoitroit plus ceux même qu'il a peints. Les occasions , l'intérêt , l'ambition ou la mode les changent en une nuit du blanc au noir. Les pages du Livre du Monde ne se ressemblent pas du jour au lendemain. On ne peut d'ailleurs , sans une suffisance extrême , se flatter d'avoir parfaitement connu l'Homme. Qui croiroit traiter à fond de ses caprices

& de ses défauts, & même apprécier au juste ses vertus seulement, n'auroit pas moins de présomption qu'un enfant qui se prétendrait capable de fixer la nature de Prothée.

Spéculateurs des Mœurs, vous en êtes à donner le dernier coup de pinceau au portrait d'un de vos intimes amis. Vous le connoissez depuis dix ans; vous l'étudiez depuis ce tems-là, & il y a autant de tems que vous êtes à le peindre. Avouez que ce travail est ingrat, & qu'il vous a bien fallu effacer, corriger & retoucher pour parvenir à faire un tableau, qui, après tant de peines, ne ressemble pourtant pas encore à l'original. Vous pensez aujourd'hui saisir le trait qui vous manque pour le porter à sa perfection. Déjà votre modèle a pris son attitude devant vous; vous tenez déjà votre homme, vous ne pouvez le prendre dans un jour plus favorable, vous vous approchez du chevalet pour l'achever : saisissez-le promptement. Il n'est déjà plus tems. Il se plie & se replie, se tortille & se retortille. C'est un Serpent, un Caméléon : il change dans la minute. Le Papillon devient Eléphant, & l'Agneau

devient Tigre. Enfin, il ne peut plus vous échapper. Que tenez-vous donc? Rien. Votre homme glisse comme un anguille; il est déjà entre deux eaux; vous ne le voyez plus. Reparoit-il? Est-ce le même? En est-ce un autre? Pourriez-vous même assurer que ce fût lui, tant il est méconnoissable & peu pareil à lui-même? Voilà, dites-vous en soupirant, le travail de dix années perdu. Il faut jeter le portrait au feu: il ne ressemble plus à rien. Faites mieux: gardez-le; il ressemble certainement aujourd'hui à quelqu'un qu'on n'y reconnoitra, peut-être, pas demain: mais de l'un à l'autre il trouvera assez d'originaux. Si vous en regardiez quelque jour les traits, comme hazardés, disproportionnés, peu vraisemblables ou absolument hors de mise, faites voir votre peinture à quelques dévots; sans y rien changer, ils trouveront bien le secret de la faire ressembler à quelqu'un.

On doit respecter le gout des Lecteurs; mais est-il bien facile de les servir utilement & agréablement? & leurs caprices, en matière de Litterature, ne fourniroient-ils pas assez de traits

pour en faire un portrait complet ? Si les Livres sont courts, ils ne leur paroissent pas assez clairs ; sont-ils longs ? Ils les ennuiant : parlent-ils Morale ? On les lit peu. Si c'est une Satire, on la dévore. D'après ces observations on a tiré le plan de cet Ouvrage.

Amuser l'esprit par des Historiettes, c'est un talent que l'on abandonne sans envie au badin Abbé P.... Réformer le cœur par des maximes pures & saines, c'est ce que l'on envieroit à quiconque auroit l'habileté ou le bonheur d'y réussir, & ce qui flatteroit davantage.

On ne demandera pas de moi que j'aille, en Moine méthodiquement zélé, séparer ma morale par parties, & attaquer la corruption du siècle par définitions, divisions & subdivisions. On ne me pardonneroit pas un si beau talent.

On auroit, peut-être, plus d'indulgence pour moi, si comme l'aimable & élégant Prieur de M... j'exposois publiquement les vices dans une situation vive & intéressante, ou que j'en fisse une peinture mignarde, délicate & sensuelle, mille fois plus capable de

porter mes Lecteurs à l'aimer, encore plus qu'à les en guérir le moins du monde. Je ne crois pas devoir laisser aller ma complaisance jusques-là. Qu'on me blâme, & que l'on excuse le peu scrupuleux Prieur d'en avoir même au delà, à la bonne heure. Je n'ai pas les mêmes vues que lui, & je me dois, & au Public, plus de réserve : d'ailleurs, connois-je à fond cette matière ? & m'en tirerois-je comme lui ? Peut-être parlerois-je aussi mal des vices, qu'il le pourroit faire des vertus. Nous avons l'un & l'autre nos raisons pour nous taire, & le Public y gagne au moins autant, à tout prendre, que si nous nous mêlions d'en traiter, malgré notre ignorance réciproque. Que diroit-on de *..... s'il entreprenoit de travailler sur les desseins de Mignard ou de le Brun ?

J'ai lu dans quelque endroit qu'il y avoit des cas où une peinture du vice un peu forcée, n'est pas tout-à-fait déplacée. Une légère esquisse suffiroit pour le faire connoître à quelques Lecteurs, & ménageroit la pudeur de quelques

* Peintre à la grosse brosse.

autres. Je fais qu'on doit avoir ce respect pour ses Lecteurs : mais aussi n'y a-t'il pas certains portraits où le coloris, & les lumières ne peuvent être de trop ? Des nuances trop sombres, ou des ombres trop chargées, ne servent souvent qu'à dérober les imperfections du Personnage, ou masquer les défauts du caractère. Il en est du vice à certains égards, comme d'une aiguille qui semble si unie & si polie à nos yeux, & dont le brillant ne disparoit qu'à l'aide du microscope.

Le parallèle que je fais ici des portraits du siècle, & des tableaux de l'Ecriture Sainte, ne doit point effaroucher les âmes vraiment religieuses, ni servir de phare à l'indévotion des libertins. Si l'on y a découvert les fautes de David, on n'y a pas oublié sa pénitence. Que ceux qui lui ont ressemblé dans le premier cas, l'imitent jusqu'à la fin.

Que de bons Livres généralement utiles à la société, qui ne sont cependant lus que de ceux qui les croient convenables à leurs goûts, à leur état, ou à leurs sentimens ! On a travaillé ici à tenter tous les goûts, à instruire

tous les états, & à enlever le brut de tous les sentimens. Morale pure & délicate ; critique fine & sans aigreur ; anecdotes curieuses & sans calomnie. Chacun doit y trouver de quoi lui plaire : car qui n'aime de s'instruire des vices d'autrui, & à les paraphraser ?

L'homme du Monde y cherchera les Portraits du siècle, les appliquera à tels & telle, à qui l'on n'a seulement pas pensé, en fera une clef, & cela l'amusera.

L'Etre mitoyen du monde & de la réforme, lira aussi ce Livre par curiosité, en dira du mal par-ci par-là pour l'honneur de son habit & de son âge : il filtrera méchamment ses humeurs noires, & les dilatera en s'appliquant à y faire une clef : & Dieu sait quelle clef, & avec quelles malignes apostilles sur les premiers Portraits. Je lui pardonnerois presque, si je comptois qu'il ne pousât pas jusqu'à des réflexions impies sur les seconds.

Les vrais dévots n'auront en vue que les tableaux de l'Ecriture Sainte. Ils gémiront pieusement sur les débordemens du Siècle, & prieront chrétiennement pour l'Auteur.

Quel vaste champ la malice du Siè-

cle n'ouvre-t'elle pas aux observations
des Moralistes ! * “ On ne trouve plus
„ de Saints sur la terre , il n'y a plus
„ personne qui ait le cœur droit. Tous
„ tendent des pièges pour verser le
„ sang ; le frere cherche la mort de son
„ frere. Ils appellent bien le mal qu'ils
„ font. Le Prince exige ; le Juge est
„ à vendre ; un Grand fait éclater
„ dans ses paroles la passion de son
„ cœur, & ceux qui l'approchent la for-
„ tifient. Le meilleur d'entre eux est
„ comme une ronce, & le plus juste
„ est comme l'épine d'une haie. Ne
„ vous fiez point à votre ami ; ne vous
„ reposez point sur celui qui vous gou-
„ verne : tenez fermée la porte de vo-
„ tre bouche ; & ne vous ouvrez pas à
„ celle-là même qui dort auprès de
„ vous : car le fils traite son pere avec
„ outrage ; la fille s'élève contre sa
„ mere ; la belle-mere , & l'homme a
„ pour ennemis ceux de sa propre
„ maison.

Ce seroit perdre du tems , que de
s'amuser à détailler de vaines raisons
pour autoriser le choix du titre de ce

* Michée, chap. vii.

Livre. Qui doutera qu'il ne m'ait été facile de lui en donner un autre? Je trouve plus aisé de laisser à la lecture qu'on en pourra faire, à décider s'il lui est convenable.

J'estime trop les gens sensés, & j'ai trop de vénération pour les Savans, pour donner dans les significations nouvelles, & répandre une obscurité affectée dans un Ouvrage, que je voudrois voir entre les mains de tout le monde. Je m'en tiens aux mots reçus, approuvés, & connus de toute la Nation. J'aime à encourir le mépris des superficiels génies, qui répandent la contagion néologique jusques dans la meilleure compagnie. Heureuse ignorance, qui me réduit à écrire clairement, & être obligé de faire comprendre mes pensées!

Il y a un usage établi parmi les Caractéristes; quelque utile qu'il soit, je n'y dérogerai pas. Mes devanciers l'ont suivi, je les imite. Je reclame donc dès à présent contre toutes gloses ou interprétations où le sens de la lettre sera forcé, & je conseille, *en bon ami*, à tous mes Lecteurs de ne point donner la torture à leur imagination, pour
faire

faire des clefs à mes Portraits : ils ne réussiroient pas à ouvrir l'énigme.

J'aurai des Censeurs, je m'y attens. Ils naissent dans les ruelles depuis que les Lettres sont tombées en mode, & que le Parnasse est cité au tribunal des Femmes-de-chambre. Je me ris de la censure des Régens de toilette, & des cris impuissans de la Mode & des fauteurs.

J'abandonne le stile à la critique. Qu'on respecte l'esprit, & je suis content ; d'une ou d'autre façon l'on me lira. Quelqu'un en profitera peut-être : un entre mille. Quelle récompense plus digne de l'Ouvrage & des vœux de l'Auteur.



LEÇONS

DU PREMIER TOME.

I. De la Naissance,	<i>page</i> 1
II. De l'Enfance,	23
III. De l'Education,	43
IV. De l'Ame,	56
V. De la Religion,	79
VI. De l'Honneur,	113
VII. Du vrai Bien,	137
VIII. Du vrai Mal,	167
IX. Du Mariage,	184

CLEF ANECDOTIQUE

Pour la nouvelle Edition corrigée.

TOME PREMIER.

<i>Page</i>		
31	A lcide,	<i>Mr. le Prince de Condé.</i>
46	Pallade,	<i>Mgr. le DAUPHIN.</i>
<i>Ib.</i>	Callidesme,	<i>Boyer, Evêq. de Mirepoix.</i>
66	Corylas,	<i>Bertin, Intendant du Roussillon.</i>
68	Eutiphron,	<i>Mr. le Duc d'Ayen.</i>
69	Theomis,	<i>Boulogne, Intendant des Finances.</i>
72	Damis,	<i>le Duc de Villars.</i>
<i>Ib.</i>	Pamphile,	<i>Crebillon.</i>
86	Clitandre,	<i>le Duc de Richelieu.</i>
87	Menippe,	<i>le Marq. de Livry.</i>
109	Dorimon,	<i>le Marq. de Tréan.</i>
<i>Ib.</i>	Arfène,	<i>Bertin Pere, Maître des Requêtes.</i>
110	La Belle, &c.	<i>la Gazette de France.</i>
<i>Ib.</i>	N'étoit-ce pas,	<i>la Chapelle de Versailles.</i>
116	Auguste,	<i>le R. de F..</i>
<i>Ib.</i>	Tartus,	<i>Stuart.</i>
117	G. F. F.	<i>George, Franç. Frederic.</i>
118	Théodesme,	<i>Mr. l'Archev. de Paris.</i>
121	Teroua,	<i>Arouet de Voltaire.</i>
122	Tiphon,	<i>Mr. le Duc de Grammont.</i>
<i>Ib.</i>	Alphitas,	<i>Boulogne fils, Conseiller au Parlement.</i>
124	De Gregi,	<i>Gergy, Arch. de Sens.</i>
125	Livre ridicule,	<i>Marie à la coque.</i>
<i>Ib.</i>	Cimon,	<i>le Procureur-Général des Requêtes de l'Hôtel.</i>

126 Sylla,	<i>le Prince de Conty.</i>
<i>Ib.</i> Marius,	<i>le Maréchal de Saxe.</i>
127 Pirrhus,	<i>le Comte de Coigny.</i>
<i>Ib.</i> Achilles,	<i>Mr. Fitz-James.</i>
128 Pasquin,	<i>les Agens de change.</i>
129 Crefus,	<i>De la Bourdonnaye.</i>
<i>Ib.</i> Corimon,	<i>Mr. de Valacoste.</i>
130 Tomela,	<i>Mr. Amelot.</i>
<i>Ib.</i> Florus,	<i>le Cardinal de Fleury.</i>
147 Adrafte,	<i>le Comte St. Florentin.</i>
148 Silvandre,	<i>le Comte de Charolois.</i>
<i>Ib.</i> Eufebe,	<i>le Comte de Clermont.</i>
149 Flavius,	<i>le Comte de Flavacourt.</i>
153 Perrette,	<i>Madame de Belzunce.</i>
<i>Ib.</i> Bazile,	<i>le R...</i>
154 Marie-Jeanne,	<i>Madame de Pompadour.</i>
<i>Ib.</i> Honorius,	<i>le R...</i>
159 Batale,	<i>le Duc d'Auxone.</i>
170 Licoris,	<i>Mlle. Luce de la Comédie.</i>
<i>Ib.</i> Guniphile,	<i>le R...</i>
<i>Ib.</i> Mélanie,	<i>Madame de Pompadour.</i>
<i>Ib.</i> Un Milord,	<i>le Comte d'Albemarle.</i>
171 Alcidamas,	<i>le Prince de Conty.</i>
<i>Ib.</i> Padille,	<i>Mad. de Pompadour.</i>
172 Menandre,	<i>Mr. Chauvelin ancien garde des Sceaux.</i>
181 La Marquise P.	<i>Mad. Pompadour.</i>
<i>Ib.</i> La Comtesse M.	<i>Mad. de Maurepas.</i>
187 Agathe,	<i>Madlle. Sticotti de la Comédie Italienne.</i>
<i>Ib.</i> Deïphobe,	<i>le Comte d'Evreux.</i>
202 Cephale,	<i>Mr. de la Bedoyère.</i>
<i>Ib.</i> Galantis,	<i>Madlle. Sticotti.</i>
213 Sofinna,	<i>Samson, Trésorier des consignations.</i>
<i>Ib.</i> La Bourfe de P.	<i>Paris de Montmartel.</i>

TOME SECOND.

- | | |
|---------------------------|---|
| 3 Timante, | <i>Mr. de Maupeou.</i> |
| 6 Orgon, | <i>Berrier, Lieuten. de Police.</i> |
| <i>ib.</i> P. & D. | <i>Poussot & Davenel exemts.</i> |
| 9 de Cour... | <i>de Courchamp.</i> |
| 12 & suiv. Mamucham, | <i>le Comte d'Argenson.</i> |
| 19 Tullius, | <i>le Duc de Chevreuse.</i> |
| 22 Antoine, | <i>le feu Duc de Grammont.</i> |
| 23 Timon, | <i>Mr. de Maupeou.</i> |
| 24 Philinte, | <i>M. de la Moignon de blanc-Menil, Chancelier.</i> |
| <i>ib.</i> P. à V. | <i>Paris à Versailles.</i> |
| <i>ib.</i> Moncade, | <i>Helvetius, Me. d'Hôtel de la Reine.</i> |
| 26 Argene, | <i>Adam, Curé de S. Barthelemi de Paris.</i> |
| 33 Crispin, | <i>Bouret d'Erigni, qui a épousé la Présidente Malvoisin.</i> |
| 34 Lifimon, | <i>le Comte de Maurepas.</i> |
| <i>ib.</i> Ariston, | <i>le Comte d'Argenson.</i> |
| 35 Frere d'Ariston, | <i>le Marq. d'Argenson.</i> |
| <i>ib.</i> T., | <i>Normant de Tournehem.</i> |
| 36 Varius, | <i>Poisson de Vandières.</i> |
| 37 Clarus, | <i>le Comte de Clermont.</i> |
| 38 Artemon, | <i>le C. d'Argenson.</i> |
| <i>ib.</i> Théobalde, | <i>le Cardinal Tencin.</i> |
| 40 Antonin, | <i>Barjac, valet-de-chambre du Cardinal Fleury.</i> |
| 73 Flaccus, | <i>Cardinal Fleury.</i> |
| <i>ib.</i> Toural, | <i>la Tour, Peintre.</i> |
| 77 Un Ministre disgracié, | <i>M. le C. de Maurepas.</i> |

78	Castello,	<i>Mr. le Duc de Charillon.</i>
79	M. . .	<i>la Le Maure.</i>
<i>Ib.</i>	Gervais,	<i>le Duc de Gesvres.</i>
83	Ballevique,	<i>Mr. Baqueville,</i>
84	Porphire,	<i>le Duc d'Antin.</i>
85	Anthée,	<i>le Duc Mazarin.</i>
86	Chrifès,	<i>Bertier de Sauvigny, Inten.</i>
88	Clidamis,	<i>le C. de Clermont.</i>
<i>Ib.</i>	Lindor,	<i>le R. . .</i>
90	Pâris,	<i>le C. de Charolois.</i>
<i>Ib.</i>	Hélène,	<i>Mad. de Courchamp.</i>
<i>Ib.</i>	Menelas,	<i>Mr. de Courchamp.</i>
91	Cleophore,	<i>le Prince de Conty.</i>
<i>Ib.</i>	C'est compter,	<i>l'Ecole Militaire.</i>
95	Tircis,	<i>le Marq. de Meuse.</i>
<i>Ib.</i>	Lodivite,	<i>le Duc de Richelieu.</i>
96	Nekia,	<i>Quenet, Medecin de Md.</i>
		<i>Pompadour.</i>
101	Zenobie,	<i>Mad. de Boufflers.</i>
<i>Ib.</i>	Licidas,	<i>Mr. de Luxembourg.</i>
105	Orante,	<i>Regnard fils, ci-devant</i>
		<i>Conseiller au Chatelet.</i>
106	Lyfippe,	<i>Richard, Recev. des Finan.</i>
<i>Ib.</i>	Menophile,	<i>de la Moignon de Montre-</i>
		<i>vault.</i>
107	Avez-vous quel-	<i>M. de la Bourdonnaye.</i>
	que mauvais pro-	
	cès.	
116	Olene,	<i>Mr. le Duc d'Olonne.</i>
<i>Ib.</i>	S. S.	<i>Saint Sauveur.</i>
117	Alphonse,	<i>le Marq. d'Asfeldt.</i>
<i>Ib.</i>	Ce furieux,	<i>le C. de Charolois.</i>
122	Lenor,	<i>le Prince Charles.</i>
<i>Ib.</i>	Elamire,	<i>Mad. de Courcillon.</i>
<i>Ib.</i>	Voilery,	<i>le Duc de Villeroy.</i>
124	Du J. . .	<i>le P. la Neuville, Jésuite.</i>
125	Frere Cosme,	<i>les FF. de la Charité.</i>

- Id. Frere Ignare, les PP. Griffet & Buffier,
Jésuites.
- 127 Theocrite, le Curé de S. Jean en grêv.
- 128 T... Thieuillier, Médecin.
- 1b. Le J... & le C... le Jésuite & le Capucin.
- 1b. Philotere, l'ancien Ev. de Mirepoix.
- 129 Bilan, les Chanoines de Ste. Croix
de la Bretonnerie.
- 130 Un Prélat & une l'Archevêque & le Parle-
Compagnie, ment de Paris.
- 1b. Pancrace, le Curé de S. Nicolas des
champs.
- 131 Tanguet, Languet, Curé de S. Sulp.
- 1b. Patelin, le Curé de S. Nicolas.
- 1b. Philagon, le Duc de Biron.
- 1b. Hyacinthe, Bernage, Prévôt des Mar-
chands.
- 1b. Candida, la Baronne Blanche.
- 139 Florus, le Cardinal Fleury.
- 1b. Colin, Barjeac, valet-de-chambre
du Card. Fleury.
- 141 Aristophane, l'Evêque de....
- 1b. Albine, la Baronne Blanche.
- 142 Iphis, le Prince de Monaco.
- 144 Philon, l'Evêque de Soissons.
- 152 Theogenete, le Curé de S. Sulpice.
- 156 Onuphré, l'ancien Curé de S. Nicol.
- 157 La jalousie em- Jansénistes & Molinistes.
braffe,
- 166 Theodas, le P. de la Neuville.
- 167 Belologue, l'Abbé de la Tour du Pin.
- 168 Momisphore, le P. du Plessis.
- 170 Hermanise, l'Evêque de Noyon.
- 171 Théomene, l'Archevêque de....
- 173 Philotime, l'Evêque d'Auxerre.
- 180 N. & M. les Maréchaux de Noailles
& de Saxe.

184 Arcas,	<i>le Comte d'Egmont.</i>
185 Eumenes,	<i>le Maréchal de Saxe.</i>
186 Adonis,	<i>le Marquis de Flavigny.</i>
191 Tancrede,	<i>le Prince de Conty.</i>
200 Niger,	<i>le Nègre, ancien Lieuten. Criminel.</i>
204 Clitiphon,	<i>Marville, ancien Lieuten. de Police.</i>
<i>Ib.</i> Iphicrate,	<i>Berrier, Lieuten. de Police.</i>
<i>Ib.</i> Crantor,	<i>le Duc de Richelieu.</i>
208 Eaque,	<i>Boulogne, Conseiller au Parlement.</i>
209 Timagene,	<i>Mr. de S. Lubin Prés. de la Chamb. des Comptes.</i>
<i>Ib.</i> Clorinde,	<i>Madlle. Raimé de la Po- meraye.</i>
<i>Ib.</i> Chicanain,	<i>les Procureurs.</i>
213 Rhadamante,	<i>la Moignon de Montrev.</i>
216 L'ancien P...	<i>Mr. Portail, ci-devant pre- mier Président.</i>
225 Tiremillion,	<i>Bouret, Fermier-Général.</i>
227 Antagoras,	<i>Le Sr. Grain.</i>
228 Chrifogone,	<i>Samuel Bernard.</i>
230 Camille,	<i>Le Prince de Soubise.</i>
232 Pulcherie,	<i>La Reine Blanche.</i>
233 Scapin,	<i>Paris de Montmartel.</i>
243 Isocrate,	<i>Bertin Pere, Me. des Re- quêtes.</i>
244 Alibe,	<i>Samuel Bernard.</i>
247 Zenon,	<i>Feu Mr. Amelot.</i>
249 Valentin,	<i>le Duc de Valentinois.</i>
250 Licas.	<i>le R....</i>



L' E C O L E D E L' H O M M E.

P R E M I È R E L E Ç O N. D E L A N A I S S A N C E.

L' H O M M E ne rougira-t'il donc jamais de se voir ramener aux exemples des bêtes, qu'il méprise, dans les plus essentiels devoirs de la nature? On ne parle que de sentimens : chacun en a, ou du moins chacun le dit. Tel tire orgueilleusement sa raison comme d'un étui, & ne l'expose que dans un jour propre à lui donner du brillant, qui est encore bien en deçà de ce que le seul instinct fait faire aux brutes. La brute possède le diamant tel qu'il est en sortant de la mine : il est enveloppé

Tome I.

A

dans son caillou. Qu'on le regarde, qu'on le touche, il ne lui manque qu'un Lapidaire pour en découvrir les beautés. L'Homme, si vain de sa raison, dont il éblouit les passans, n'a pas l'imprudence de la laisser voir de près : c'est un Stras. L'haleine, la main, la moindre chose va lui faire perdre son éclat. L'eau de sa pierre est louche, quoique de loin les connoisseurs ne s'y méprendront pas. Qu'on m'apprenne maintenant sur quoi l'Homme fonde un mépris si marqué pour les connoissances des bêtes, si sûres d'ailleurs ? le principe & la fin en sont si justes, & il en profite lui-même tous les jours.

La Nature, une, & toujours la même, première vassale & première lieutenante de Dieu, dont elle est autorisée, a formé une Loi première qui s'étend indistinctement sur tous les animaux, & qu'elle a elle-même gravée dans tous les cœurs. Le Lion, le Tigre & le Renard, peu capables de sophistiquer, ne connoissent que la Loi, & la suivent à la lettre ; & l'Homme a tant raisonné sur le texte, qu'il ne veut plus y lire. Le Roi y étoit aussi sujet que son Valet-de-pied : l'un & l'autre la rejette, & la

raison, qui ne devoit leur servir qu'à élargir leur obéissance à la Loi, ne leur sert qu'à la restreindre.

Je ne chicane plus sur les termes d'instinct & de raison : j'accorde même le pas à cette dernière. Mais que l'on détermine une place à cet instinct, qui donne chaque jour de si belles leçons à la raison. Si celle-ci est plus sûre dans ses notions, peut-on dire qu'elle soit aussi ferme & aussi unie dans ses opérations?

Peres & Meres, Princes & Bergers, Dames, dont la moins criminelle & la moins inutile occupation est de faire des nœuds; Payannes, qui ne vivez que du revenu de la quenouille & du rouet, c'est à l'Ecole de la nature que je vous appelle. Ce n'est pas seulement à de vains sons que se réduit sa doctrine; c'est à des preuves & des exemples. Elle cherche moins à vous surprendre par des sophismes éblouissans, qu'à vous convaincre par des faits simples, mais certains. Ouvrez les yeux & voyez; après avoir vu, réfléchissez, & ne réfléchissez que pour vous corriger.

Une Lionne, la plus carnacière de toutes les fauves, vient de mettre bas ses pe-

tits. C'est dans un antre qu'elle a choisi avec soin, qu'elle les met à l'abri des intemperies de l'air. Elle ne pense pas avoir assez fait de les avoir conservés pendant un certain tems dans ses flancs, & elle ne se croit pas quitte envers eux dès qu'ils sont nés : elle ne les abandonne pas au premier venu : elle les nourrit elle-même, & pourvoit à leur subsistance & à leurs besoins. Lorsqu'ils commencent à manger, elle va à la chasse, & s'expose généreusement pour leur fournir de quoi se repaître : elle ne croit enfin avoir satisfait à tout ce qu'elle leur doit, que quand les Lionceaux, devenus forts, lui font sentir d'eux-mêmes, qu'ils sont en état de se passer de ses soins.

La Linotte, la plus volage, la plus badine & la plus coquette de toutes les volatilles, & dont l'étourderie est passée en proverbe, semble oublier son caractère principal aux approches du Printems. Prévoyant de loin le moment de la ponte des œufs qu'elle porte, avec quel art & combien de soins prépare-t'elle son nid ? Que de propreté ! que de solidité ! que d'économie ! je dirois presque, que de molesse ! les vents soufflent ; les maisons sont enle-

vées par la violence des orages; la terre en est ébranlée : & ce nid si chétif, suspendu au bout d'une fragile branche, y est attaché avec un mécanisme si entendu & si bien conduit, qu'il résiste à tout, & ne craint que la chute de l'arbre où il est perché. Quelle merveille de proportions dans un oiseau ! Le terns est venu où la Linotte doit faire ses œufs; elles les pond, elles les couve. Dans toute la nature une femelle, attentionnée à son ménage, trouve son mâle tendre, empressé & prévenant. Elle ménage assidûment une chaleur propre à faire éclore sa couvée, & le Linot pourvoit à sa nourriture. Le Soleil brille; les zéphirs, sur leurs aîles agiles, sèment dans les airs les parfums de Flore, la coquette Linotte n'y tient plus : elle épluche ses aîles, nettoie sa queue, & s'apprête à jouir de la beauté du jour. Le Linot tendrement inquiet de sa moitié & de sa couvée, arrive lorsqu'elle est prête de prendre son vol. Le pere se retrouve par-tout. Ne pensez pas qu'il accompagne la fringante Linotte dans sa promenade. Il la gourmande, la gronde, la châtie à coups de bec redoublés, & la fait rentrer dans son nid. Ainsi

tout le Sexe est femme dans toute espèce. Pourquoi l'Homme seul a-t'il renoncé aux privilèges que Dieu & la nature ont accordés à son Sexe sur l'autre ? La tentation reprend encore quelquefois à la Linotte ; mais le Linot jouit de ses droits & la reprime toujours. Enfin, les œufs sont éclos. Sa tendresse se ranime alors pour ses petits. Voyez avec quelle attention elle les rechauffe. Commencent-ils à manger : Peres & Mères, jetez les yeux sur cet admirable tableau : regardez avec quelle adresse elle les appâte. Vous ne verrez en elle ni humeur, ni quinte, ni prédilection. Ils sont tous également ses petits : elle les aime & les nourrit tous également. Avec quelle patience cette bonne mere n'entre-t'elle pas dans leurs foiblesses ? Elle ne brusque point les plus mal-adroits & ne les prive pas d'une becquée qu'elle prodigue aux autres. Elle les chérit, parce que ce sont les fruits de ses amours. (Marâtres, pourquoi aimez-vous si peu vos enfans ? Je ne le devine qu'en tremblant.) Les petits Linots viennent-ils à se couvrir de plumes : examinez comment leur mere, gaie & agile, voltige devant eux. Que leur dit-elle par-là ? Elle les invite à la

suivre hardiment à travers les airs. Que ne peut l'exemple par-tout ! Celui de leur mere les décide bientôt. Ils s'essaient, prennent enfin leur volée, vont eux-mêmes à la picorée; les devoirs de la Linotte se terminent là.

J'épargne la confusion & la honte des Meres, en leur passant le parallèle de la tendresse du Pélican & de la leur. Quand je dirois que ce rare Oiseau ne fait pas difficulté de donner son sang pour nourriture à ses petits, on ne l'imiteroit pas.

Meres cruelles, jugez-vous seulement sur la Lionne & sur la Linotte? seriez-vous plus coquette que celui-ci? Auriez-vous l'humeur plus féroce que celle-là? Oui : vous êtes des Lionnes; & votre coquetterie vous étourdit sur les devoirs que la nature vous prescrit à l'égard de vos enfans.

Où courrez-vous, Peres interessés? A vos affaires, dites-vous : la grande & la première affaire est d'être Hommes, & c'est assez du Linot pour vous rappeler à votre autorité.

Ces exemples-là sont trop éloignés pour frapper, & l'on n'est pas souvent à portée de voir des Lionnes. La Linotte d'ailleurs, quoique plus sous nos yeux, n'impose pas

beaucoup. Eh bien! dans l'enceinte même du domestique le plus étroit, que de leçons encore pour les Peres & les Meres! La Nature pourvoit à tout, & prêche partout.

Dans un même Hôtel, & à la même heure, elle vient de se signaler par trois événemens, tous pareils dans leurs causes; mais dont la corruption rend les suites extrêmement différentes. Dans le grénier Minette vient de faire six petits Chats. Diane a mis bas, dans un bouge voisin de l'entre-sol, deux petits Levriers; & dans l'appartement ELVIRE vient de donner le jour à un héritier des grands biens, & du nom de sa Maison.

Quelques Domestiques ont d'abord décidé de soulager la Chatte d'une partie de ses petits, & ils en ont destiné quatre à être noyés. Ne croyez pas que ceux qui ont formé ce projet, aillent inconsidérément à l'exécution. Ils savent que Minette est trop attentive à veiller sur eux pour se laisser aisément approcher. Paroit-il quelqu'un? elle est allerte; sa queue se gonfle; ses yeux étincellent de colère: elle jure en vrai grénadier, & tient toujours la griffe haute. Le

jour, la nuit, à quelque moment que vous alliez dans son grénier, vous ne la surprenez jamais; & vous la trouvez toujours en état de combattre & de se défendre. Avant cet événement la Chatte & la Levrette vivoient en assez bonne union. Leur haine naturelle s'est réveillée depuis; elles ne se voient plus qu'en frémissant & en grondant l'une contre l'autre.

Il faut pourtant jeter ces petits Chats, dit quelqu'un. Que de ruses pour parvenir à le faire! Minette, épuisée par ses six petits qu'elle nourrit, sent qu'elle a besoin de vivres pour refaire ses forces; mais il faut qu'elle les quitte un moment. Elle éloigne, autant qu'elle peut, une absence dont sa tendresse inquiète semble lui annoncer les suites dangereuses. Enfin, presque réduite aux abois, elle résoud d'aller chercher de la nourriture. Elle n'abandonne pas encore ses petits étourdimens & à la hâte. Avant qu'elle sorte de son grénier, elle bat la patrouille dans tous les coins & recoins pour se garantir des embuscades & des surprises, & ne descend à la cuisine qu'en gémissant encore sur la porte du grénier, qu'elle laisse ouverte malgré elle, qu'elle n'est pas

en pouvoir de fermer, & dont il lui est impossible d'emporter la clef. Toujours tremblante, elle ne mange pas avec un loisir de tranquillité ou d'indifférence. A peine a-t'elle avalé rapidement deux ou trois morceaux, qu'elle revole avec inquiétude près de ses petits.

On a profité de son absence pour l'exécution du barbare projet qui lui enlève quatre d'entr'eux. Elle arrive, pleine de tendresse, pour leur prodiguer ses sucres nourrissans, dont la nature bienfaisante ne lui fait présent, que pour qu'elle les leur partage. Quel spectacle effrayant pour la sensible Minette ! Quelle triste & douloureuse digestion pour une mere aussi tendre qu'elle ! Quatre de ses petits sont disparus. Elle laisse là un restaurant qu'elle avoit apporté, & qu'elle comptoit manger sans trouble auprès d'eux, & ne s'amuse pas à achever indolenment son repas. Elle ne consulte que sa tendresse alarmée, & n'écoute qu'elle. Elle quitte tout, oublie presque les deux qui lui restent, pour courir après ces quatre qui semblent lui devenir plus chers depuis qu'elle les a perdus.

Il n'y a pas d'endroits si cachés qu'elle

ne découvre, point de lieux si fermés où elle ne pénètre, point de trous si étroits où elle ne se glisse. Les caves, les buchers, les écuries, les remises & les appartemens ne peuvent se soustraire à ses recherches; elle entre par-tout; elle visite tout. Ses doux & lugubres miaulemens redemandent ses petits à tous ceux qu'elle rencontre. Cette Minette, si furieuse dans son grénier lorsqu'elle craignoit pour eux, devient caressante & flatteuse pour les retrouver. Ses soins sont vains: elle ne les reverra plus.

Elle se ressouvient des deux qu'on lui a laissés. Leur vie & son affection la rappellent auprès d'eux & la consolent en quelque sorte. Elle retourne vers eux, & leur donne toutes ses attentions. Sont-ils en état de souffrir de petits jeux? avec quel ménagement & quelle légèreté elle badine avec eux. Elle retrouve les premiers tours de sa jeunesse pour les divertir, & se montre mere tendre, affectionnée & prévoyante jusques dans les amusemens qu'elle leur procure. Elle ne les abandonne enfin que lorsqu'elle les voit assez formés pour descendre seuls à la cuisine, & pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance.

Diane, dans son bouge, n'est pas plus négligente à l'égard de ses petits, que Minette ne l'est envers les siens. Entend-elle le moindre bruit? la voilà sur le *qui-vive*. Elle est chère à son maître, & on lui épargne le soin d'aller elle-même chercher sa nourriture : mais ce n'est encore qu'avec des précautions qu'on la lui fournit, & l'on se contente de la mettre à l'entrée de la porte. Qu'on fasse mine seulement de pénétrer plus avant, on la voit bientôt montrer les dents. Elle n'entend raillerie sur rien, & cette Chienne, si folichonne quatre jours avant, est devenue réservée & farouche.

On ne l'exposera pas aux mêmes chagrins que Minette. Elle n'a eu que deux Levriers : mais en eut-elle eu dix, on les lui auroit tous laissés. Diane est impayable ; c'est la plus sûre & la plus légère Levrette. On ne peut trop avoir de petits d'une si bonne race. Ils prennent en paix des forces auprès de leur mere, & on ne les lui enlève que lorsqu'ils sont assez forts pour donner à dresser. Les voilà donc hors de l'Hôtel? Oui : mais examinez quelle est l'attention du mari d'ELVIRE pour qu'on ne lui en-

lève pas ses Levriers. Il ne s'en fie à personne; & c'est lui-même qui leur passe au cou un ruban dont il scelle les deux bouts sous l'empreinte de son cachet particulier. Je crois que pour plus de sûreté, il y feroit apposer les scéaux. Il fait faire ensuite devant lui un signalement exact de toutes les marques & taches auxquelles il pourra les reconnoître, lorsqu'on les lui ramenera tout instruits. Que de soins! que d'inquiétudes! il ne s'agit cependant que de s'assurer la possession certaine de deux Chiens dont on connoit, & dont on estime la race.

Passons au troisième événement, le plus intéressant & le plus curieux sans doute; mais le moins naturel & le plus blâmable dans ses suites. Suivez-moi dans l'appartement d'ELVIRE. Point de bruit: marchez à pas de velours. On n'entre là qu'avec mystère: c'est le temple du silence & du repos: les femmes même n'y parlent qu'avec nécessité; au moins faut-il qu'un homme les imite. Mais à propos, dites-moi: que venez-vous voir? Est-ce la mere? est-ce l'enfant? C'est la curiosité que vous avez pour ce nouvel héritier d'un si grand nom qui vous amène; tournons donc du côté

de la cheminée. C'est dans cette profonde duchesse & sur cet oreiller rebondi qu'il repose. Eh! où allez-vous donc? Et quelle nécessité d'ouvrir ces rideaux? Je vous devine; vous pensez trouver le poupon sur le sein de sa mere. Pauvre rustre! pauvre villageois! ne diroit-on pas que vous êtes dans le bouge de Diane? Où vous croyez-vous? Dans la chaumière d'une Picarde. Apprenez que les Dames ne sentent qu'elles sont meres, que lorsqu'elles sont enceintes; & que deux minutes après l'accouchement, elles en oublient totalement les devoirs & presque le nom.

Est-ce le fruit des amours d'ELVIRE que je vois déjà proscriit & banni de sa couche? Que feroit-elle de plus si c'étoit celui de sa haine? je n'ose passer l'écorce d'un article aussi délicat : que les interressés y réfléchissent.

ELVIRE, nonchalanment couchée entre quatre rideaux sur le plus moëlleux duvet, ne ressent qu'elle est mere, que pour s'en plaindre; & le poupon est déjà passé entre les bras d'une nourrisse, à qui MADAME sa mere l'abandonne sans aucun regret. Outre les risques auxquels elle l'expose impru-

denment vis-à-vis d'une femme étrangère, dont le sang peut-être mal-sein va faire corps avec le sien ; que dis-je, le renouveler en son entier, peut-elle raisonnablement se figurer que cette femme sans éducation, & qui lui vend ses soins un louis d'or ou deux par mois, se croira obligée d'avoir plus de tendresse qu'elle pour son fils, après la leçon de dureté qu'elle lui donne elle-même à son égard ?

Minette & Diane, meres véritablement dignes de l'être, que vous êtes bien moins tranquilles sur le sort de vos petits ! que j'aime à me rappeler vos inquiétudes & vos soins !

Peut-être qu'ELVIRE est plus à plaindre qu'à blâmer. Peut-être n'est-elle pas en état de nourrir elle-même son fils ? Ce n'est point du tout là-dessus qu'elle se régle. La source de la bienfaisante liqueur qui y est propre, n'est que trop abondante chez elle : elle s'en plaint même, & aime mieux se servir de remèdes dangereux pour en détourner le cours & la tarir, que d'en faire un usage plus salutaire & plus naturel.

Comment ! ELVIRE est accouchée depuis quatre jours, & elle est encore assez bonne

mere pour garder son fils chez elle pendant tant de tems? il n'est pas encore transplanté dans le taudis de Catau? Une heureuse révolution de tendresse maternelle aura, sans doute, subitement anéanti le barbare décret de son exil. Helas! l'exécution n'en est retardée que de quelques jours; parce qu'on attend un Duc qui doit nommer l'enfant. Né depuis quatre jours, il n'est pas baptisé. Ainsi par orgueil, & par ambition, on hazarde le salut d'un enfant qu'une légère convulsion peut emporter. Le premier sacrifice résolu, on ne pense pas beaucoup à celui-ci.

Ce Parrain tant attendu & si souhaité, est enfin arrivé. La cérémonie est faite, & le poupon va être entièrement livré aux soins de Catau la cordonnière. On se ressouviendra, peut-être, des mesures que son pere prend d'ordinaire pour s'assurer contre l'échange des petits de Diane, cette excellente Levrette; ces attentions ne sont pas condamnables dans un chasseur actif, qui connoit la bonté de sa Chienne, & qui veut s'en conserver la race. Mais l'excusera-t-on sur son indifférence pour son fils? C'est un fils unique, le seul héritier de ses biens &c.

de son nom, & il n'est pas sûr qu'ELVIRE lui en donne un second. Il le voit cependant partir, sans chercher à quels signes il pourra le reconnoître, lorsqu'il viendra à le retirer des mains de sa nourrisse. S'il mourait; si Catau le changeoit, & qu'elle lui substituât un de ses enfans, comment démasquer la fourberie? C'est ce dont il paroit s'embarrasser fort peu. Qu'on lui rapporte un enfant, il est content: peut-être, tel qu'il soit, ne lui appartiendra-t'il que comme celui-ci, parce qu'il en aura payé la nourriture & l'entretien. Que prononcer sur le mari d'ELVIRE? Qu'il est plus chasseur que Pere. Et est-il bien certain qu'il soit davantage? Mais, quoi qu'il en soit, cette objection d'incertitude s'arrête bien en deçà d'ELVIRE.

Faut-il encore de nouvelles Loix pour apprendre aux peres & aux meres leurs devoirs envers leurs enfans? La Religion doit-elle en faire un commandement exprès? Mais les Loix & la Religion seroient-elles mieux écoutées que la nature qui nous parle de bien plus près? Elles ont cru toutes deux sa voix, toute seule, assez forte là-dessus pour n'avoir pas besoin de leurs

secours. A quoi serviroient-ils en effet ? les meres en objecteroient-elles moins leur délicatesse ?

Zélateurs outrés de la Loi naturelle, prédicateurs emphatiques de ses séduisantes maximes , que dites-vous d'une mere barbare , qui abandonne sans honte le sang de son sang ?

Pendant six semaines entières la belle ELVIRE mitonne ses charmes , & revoit au bout de ce tems avec satisfaction dans ses glaces , que son minois enfantin n'a rien perdu de ses graces, que ses traits ne sont pas grossis , que cet air de jeunesse, qu'elle aime, ne l'a pas abandonnée. Ses yeux ne sont point ternis ; elle jouit toujours de cette fraîcheur qu'elle idolâtre ; ses lis & ses roses , dont elle est si folle , ont encore tout leur brillant : elle se félicite elle-même avec complaisance , de ce qu'elle peut s'assurer que ce beau sein , dont elle se paroît avec tant d'avantage , possède encore toute sa fleur, son éclat & sa force. Avec quelle joie pense-t-elle qu'elle pourra remonter sur le théâtre du monde sans avoir à craindre qu'on vienne lui dire brusquement qu'elle est changée ? Flattée d

se ressentir aussi peu de sa maternité, elle se résoud de courir les risques d'une seconde grossesse, qu'après s'être bien proposé *in petto*, de n'être pas plus mere qu'elle l'a été, & de ne s'en ressouvenir que sans les douleurs.

Meres du siècle, Meres Chrétiennes, que le parallèle de la tendresse des meres de l'Ecriture sainte doit vous couvrir de honneur ! * « REBECCA, sans doute, plus riche que vous, ne se trouve pas trop délicate ni trop grosse Dame pour nourrir Esaü & Jacob ses enfans. Ce sont deux jumeaux, & on auroit pu l'excuser d'en donner un à nourrir à quelqu'une de ses servantes : élevé dans le sein de sa famille, & sous ses yeux, elle auroit été moins blâmable : mais son amour maternel ne lui permet pas de partager avec qui que ce soit la nourriture de ses chers fils. Les fatigues qu'on objecte ordinairement, forment les plus doux plaisirs. Elle est mere de ces deux jumeaux, & elle les nourrit tous deux : elle aime à les voir à son sein & sur ses genoux. N'ayant à plaire & ne cherchant qu'à plaire à

„ ISAAC, elle ne croit pas le pouvoir faire
„ plus sûrement & plus sensiblement qu'
„ par les attentions qu'elle a pour ses
„ enfans.

* „ Tendre RACHEL, abandonner
„ vous votre cher JOSEPH à BALAVOTTE
„ servante favorite? L'allaitera-t'elle pour
„ vous à cause de la foiblesse de votre com-
„ plexion? Non, RACHEL est mere, & n'
„ veut pas que sa servante prétende à la re-
„ connoissance de son fils. Elle seule veut
„ lui conserver une vie qu'elle lui a don-
„ née, & ce n'est qu'à elle seule qu'elle en-
„ tend confier la nourriture du précieux
„ ôtage de la tendresse de JACOB son cher
„ époux.

† „ Quel épouvantable Edit porte
„ trouble dans le sein des familles d'Israël
„ Des peres en larmes, des meres pâles
„ désolées, des époux & des épouses trem-
„ blant à la vue du lit nuptial, & crai-
„ gnant de se trop livrer à ses charmes;
„ jeunes fiancées ne pouvant envisager sa-
„ douleur le jour de leur union, des fé-
„ mes enceintes n'osant se réjouir de leur
„ fécondité. La cruauté peut-elle four-

* Gen. chap. xxx.

† Exod. chap. i. & ii.

un tableau plus horrible? Ne sont-ce pas les sombres couleurs dont se peint le désespoir? Peuple infortuné, pourquoi verser tant de pleurs? Il faut souscrire aux ordres barbares de l'impitoyable PHARAON. Des flancs de leurs meres éplorées, tous les mâles condamnés à la mort par le Prince cruel, doivent passer dans les eaux du Nil. JOCABED obéira-t-elle au premier mot? Lui verra-t-on abandonner sans regret son fils à la fureur des ondes? AMRAM, sourd à la voix du sang, & au cri de la nature, consentira-t-il facilement à le perdre? Non, non: ce bon pere & cette bonne mere ont trop de tendresse pour s'y résoudre. Mais il va de la vie d'obéir au Roi; n'importe. Le bon cœur parle, & ils n'écourent que lui. Pendant trois mois l'enfant est élevé secrètement dans l'endroit le plus reculé de la maison, & nourri du lait de l'inquiète JOCABED, sa mere. Les menaces redoublent, les recherches deviennent plus exactes & plus fréquentes, & déjà il n'y a plus lieu d'espérer de le pouvoir dérober à la mort. Il faut ou éloigner le poupon de la maison, ou exposer

„ toute la famille aux plus affreux suppli-
„ ces. Quelle triste alternative pour des
„ parens aussi affectionnés! Quelle désola-
„ tion ne produit pas le sacrifice qu'il faut
„ faire! JOCABED & AMRAM reculent
„ de jour à autre, & il ne faut pas moins
„ que le danger visible que court toute la
„ famille, pour les déterminer à exposer
„ leur fils. Ils le font encore avec des pré-
„ cautions. Sa mere, baignée de larmes
„ le couche dans un petit panier de jonc
„ qu'elle a enduit exprès de bitume & de
„ poix. Une fois mis sur le bord du Nil, elle
„ ordonne à MARIE, sœur de l'enfant, de
„ ne le point quitter de vue. La fille de
„ Pharaon qui venoit pour se baigner dans
„ le Fleuve, apperçoit le panier qui s'étoit
„ arrêté entre des joncs, & le fait retirer de
„ l'eau. On lui présente l'enfant; il lui plaît
„ & elle prend la résolution de le faire éle-
„ ver. La fille de JOCABED s'offre à elle pour
„ aller chercher une nourrisse. Elle court ra-
„ conter ce merveilleux événement à sa me-
„ re. Elle reconnoit que c'est le Seigneur
„ qui lui a conservé son fils; elle le bénit
„ & va avec précipitation se présenter pour
„ en devenir la nourrisse; tant l'amour

maternel avoit de force sur son cœur. Les sacrifices que l'on fait tous les jours des enfans à l'ambition & à l'interêt , & l'usage que la plupart des peres & des mères font du reste de leur vie, ne prouvent-ils pas suffisamment que des ordres pareils à ceux que PHARAON donna en Egypte, ne les attristeroient guères? Je pense que l'on ne verroit pas beaucoup de JOCABED aujourd'hui. S'il y avoit par hazard encore quelques MOÏSES, je doute qu'il se trouvât des MARIES qui s'intéressassent à eux; ils n'auroient pas, je crois, le bonheur de retrouver leurs meres dans leurs nourrices.

II. L E Ç O N.

D E L' E N F A N C E.

Rien de plus négligé dans le monde que l'éducation des Enfans; rien cependant qui devroit l'être moins.

L'Enfance est une source d'eau vive, pure & sans limon à son origine; elle doit bientôt inonder les terres, & s'y salir. Qu'elle soit abandonnée à elle-même, je vois déjà ses dégâts, chacun s'en plaint. Plus elle va loin, plus ses eaux se troublent; elle de-

vient inutile & préjudiciable dans tous les endroits où elle passe.

Mais qu'un Entrepreneur habile renferme cette source dans des canaux, elle portera le rafraichissement dans tous les lieux voisins; elle y arrivera claire: par-tout où l'aqueduc la conduira, on en boira sans dégoût, en louant l'intelligence de l'Architecte. Il en couteroit: ainsi presque par-tout l'aqueduc est encore à faire.

L'honneur des familles dépend de la conduite des enfans. Quelque légères que soient les Loix du monde, elles chargent cependant les peres de cette caution. Liées à cet égard aux Loix divines, ne seront-elles pas écoutées? Non; elles ne le sont point. Toutes les Loix rendent les peres responsables des égaremens de leurs enfans. Ils tombent cependant chaque jour dans les moins supportables: on s'en plaint aux peres. Que répond l'un? Que voulez-vous que j'y fasse? Et l'autre que dit-il? C'est son inclination. Foibles & honteuses excuses.

Le cœur d'un enfant est une cire molle & unie, apprêtée pour recevoir toutes les formes que l'on lui voudra donner. Je vois un bon Artiste: il n'y en a guères; il a la

cire entre la main ; il en a fait un morceau achevé. Un médiocre Artisan , j'en connois nombre , la tourne & la retourne , pour n'en tirer qu'une ébauche peu régulière. Un mauvais ouvrier , homme mercénaire , & ne vivant qu'à ses pièces , la pâtrit à la hâte , l'encrasse , & n'en forme , à la fin , qu'un monstre à sept têtes , qui ne ressemblant proprement à rien , est cependant assez hideux pour se faire éviter de ceux qui le voient , & leur causer de la frayeur.

On regarde d'ordinaire l'enfance d'un air si indifférent , & comme si peu de chose , qu'on se persuade que la gouvernante la plus bornée , n'est que trop suffisante pour la bien diriger. C'est aux grands talents d'une paysanne à moitié décrassée , dont la mémoire est toute teinte des vices d'une éducation défectueuse , & dont la langue , mal imbue , dégoute encore l'idiome de son hameau , qu'on abandonne à dégrossir le naturel de Monsieur le Comte , & de Monsieur le Chevalier. C'est Margot , transformée en Goton , qui va , croit-on , leur former le cœur , leur donner des leçons du savoir-vivre , & leur faire connoître leur langue.

Si les premiers élémens de l'éducation se bornent, comme se le persuadent presque tous les peres, à apprendre à manger proprement, à ne pas cracher sur soi ni sur les autres, à savoir distinguer la main droite de la gauche, & à tirer le pied droit dans l'occasion : si l'on pense que l'on peut réduire tous les devoirs des enfans, envers Dieu, à une formule de prières, souvent mal dirigée, apprise par routine, & récitée soir & matin à la hâte, & par distraction : si les peres & les meres se contentent, pour toutes redevances de leur part, de quelques révérences ou de complimens dictés : si l'on croit qu'ils se rendent suffisamment ce qu'ils se doivent, lorsqu'ils savent boire & manger ; je conviens, en ce cas, que c'est assez de Goton pour les former ; & supposé qu'elle sache lire, elle pourra même conduire son élève jusqu'aux Ba.. be.. bi.. bo.. bu... Disons mieux : Je serai très-content de la Gouvernante, si le *Petit-Bon-Homme* n'a rien appris. Sa mémoire lui rendroit alors un très-mauvais service, si elle se trouvoit trop à sa portée. Car de combien de fadaïses, de misères, & de fausses peurs ne se farciroit-elle pas, si par

malheur l'enfant avoit déjà l'imagination défrichée? On le verroit trembler au coup de tonnerre, sans s'inquiéter du Dieu qui conduit l'orage, ou ne s'en inquiéter que pour le craindre, & ne le prier qu'en tremblant.

Une expérience journalière me sert de preuve sans réplique. Il faut une étude particulière, & une application infinie pour déraciner de mauvaises inclinations fortifiées par l'habitude, & comme domiciliées & autorisées par la prescription. Avec une attention légère & le moindre travail, on vient à bout de dresser un cœur neuf, & qui n'a pas encore été empreint d'aucun caractère particulier. Que de raisons pour engager les Parens à ne point négliger ces premiers momens de la vie! Momens précieux qui décident presque toujours du bonheur de tous les autres. C'est là le tems où s'établissent ces préjugés si violens & si ténaces, par lesquels on voit tant de gens subjugués jusqu'à leurs derniers soupirs.

La mémoire est une table de marbre rase, & qui de la scie va passer sous le ciseau du Sculpteur. Elle est propre à recevoir toutes les figures qu'on y voudra tracer.

Le seront-elles une fois , il ne sera plus possible de les effacer tellement , qu'il n'y paroisse encore dans quelqueendroit. De quelle conséquence est-il donc de ne le confier qu'à un habile homme , qui ne laisse rien à refaire à un ouvrage qu'il est si difficile de retoucher ? Le marbre est bien entre les mains d'un *Bouchardon* , ou dans l'atelier d'un *le Moine*.

Qu'on revienne de l'erreur où l'on est sur le chapitre des Gouvernantes. Il faut plus que du sens commun , & ce n'est pas même assez d'avoir de l'esprit , pour commencer à développer l'homme des langes de l'enfance. Cet emploi demande beaucoup de jugement. A un grand fonds de piété bien éclairée , & capable de diriger des inclinations Chrétiennes , il faut joindre une connoissance étendue de la religion. Car quel gain fera un enfant qui saura ce qu'il doit au monde , & qui le pratiquera à la lettre , si l'on ne l'instruit pas de ce qu'il doit à Dieu ? Je sais qu'on remet toujours cette importante leçon au catéchisme. On s'en tient là. Je suis obligé de le dire ; C'est encore un des vices de l'éducation la mieux soignée ; c'est même le plus

grand & le plus nuisible, parce qu'il est le plus spécieux, le mieux établi, & le plus accrédité. Tout le Catéchisme appris par cœur, & récité plusieurs fois, ne présente encore que des idées bien foibles de la Majesté de Dieu, & de la grandeur de la religion. Raisonne-t'on une fois, on ne s'en tient pas là. On veut tout approfondir : on veut tout connoître. Les Mystères piquent la curiosité. On s'attache à vouloir définir la Divinité, & on oublie de l'adorer ; parce qu'on ne la conçoit pas nettement sur la légère & peu magnifique image qu'on nous en a présentée dans l'enfance.

La troisième partie de cette première éducation se consacre ordinairement aux usages du monde. Souvent même elle tient la première place dans les soins d'une gouvernante, & dans le plan que les peres leur donnent sur la conduite qu'ils veulent qu'elles tiennent à l'égard de leurs enfans.

Que d'adresse & d'attention ne faut-il pas pour plier l'humeur dès qu'elle paroît, ou pour la déraciner si elle se montre du mauvais côté ! Quelle dextérité lorsqu'on veut aider un génie lent, & ne le pas étouf-

fer ! Quelle science du cœur humain pour arrêter prudemment les fougues d'un temperament trop hâtif, ou pour éloigner habilement ce qui pourroit préjudicier à la sève des bonnes mœurs ! Est-ce là le fait d'une servante débarbouillée depuis deux jours ? Il faut avoir reçu soi-même une éducation honnête, pour être en état d'en donner des leçons.

Qu'on demande à tous les hommes faits ce qu'ils ont appris sous les gouvernantes les moins mal-adroites. Je vais répondre pour eux : ils ont tremblé devant les verges ; ils se sont accoutumés à mentir, parce qu'ils ont vu que la vérité leur attiroit presque toujours ou des réprimandes ou des châtimens : ils sont devenus gourmands, parce que les recompenses dont on les flattoit, & qu'on leur faisoit acheter, ne consistoient qu'en bonbons, un morceau de conserve, une dragée, des confitures : voilà ce qui les faisoit obéir. Et de l'amour du bien, du respect pour les peres & meres, & de l'obéissance qui leur est dûe, pas un mot. Lorsque dans la suite on est venu à leur en parler, & à leur en démontrer la nécessité, il ne leur a pas été aisé de s'y faire. Com-

bien encore sont morts sans s'y être jamais faits !

Que de misères pour un Moraliste ! va-t-on dire. Je conviens qu'il y en a beaucoup de trop : mais enfin, ce n'est encore que la moindre partie de celles qui concourent à gâter le meilleur cœur. J'en reviens toujours là : l'éducation est une semence qui ne fait que fructifier dans le reste de la vie. Que de preuves honteuses du peu de soin des parens dans cette partie !

ALCIDE est d'une des premières familles du Royaume ; orphelin de bonne heure : je déciderois presque qu'il a gagné en le devenant. Une assemblée de parens lui a nommé un Tuteur. C'est encore un bonheur pour lui que son Tuteur ne l'ait point gardé dans sa maison. Mais on lui a donné des gouvernantes : une seule eût plus que suffi pour le gâter ; que deviendra-t'il avec trois ? Il en sucera tous les travers différens. La méchanceté de trois femmes ! Alcide, quel homme serez-vous ? Il n'a que sept ans, me dira-t-on, est-il tout-à-fait perdu ? Non, il y auroit encore de la ressource, si cette cire tomboit en bonnes mains. Suivons son éducation : on lui arrête un Gou-

verneur & un Précepteur. Qui les a choisis ? *C'est Emilie, l'amie intime de son Tuteur : elle se connoit en hommes.* Je le crois un Gouverneur & un Précepteur de la main d'Emilie ! Alcide, que je vous plains ! *l'Abbé A... & Mr. le Chevalier B....* après vos trois Gouvernantes, vous êtes perdu. Il y avoit chez vous dequoi faire un grand homme, si n'ayant plus de mere, on vous eut envoyé en nourrisse en Normandie ; si on vous eut mis en sevrage dans un Fauxbourg, & si l'on vous eut donné pour Précepteur le *bon homme C....* il vous eût moins appris vos titres que vos devoirs. Vous sauriez moins que vous êtes grand Seigneur : mais vous le seriez davantage. Il ne vous eût peint la grandeur que sous les traits de la libéralité, & n'eût placé le véritable héroïsme que dans l'humanité.

Ce bon papa & cette chere maman paroissent attendre avec impatience qu'ERGASTE, leur fils, fût sevré. Il l'est enfin, & sans manquer aux bienséances les moins étroites, il n'est pas possible de le laisser plus long-tems chez CATAU. Il ne pourroit qu'y prendre un air épais & grossier, & que s'y naturaliser à la fin avec des idées basses.

bassés. S'il ne se ressouvient pas des mauvais exemples qui ne sont que trop sous les yeux parmi de telles gens, que je le trouve heureux d'avoir été peu précocé ! Je le complimente peut-être trop tôt. Ne doit-on pas appréhender que quelque jour le *Tranchet*, le *Tire-pied*, ou les *Formes* n'entrent en parrie dans les caprices de son gout ?

ERGASTE de retour chez son pere, & instruit par ses soins, perdra bientôt toutes les impressions qu'il aura apportées de chez CATAU. Doucement. Le Poupon ne rentre dans la maison que pour être relegué dans une obscure *Manfarde*, & loin de l'appartement. A-t'il encore son pere & sa mere ? N'en a-t'il point ? Demandez-le-lui. Je me trompe ; il le fait, & *Marion*, sa gouvernante, a soin de l'en faire ressouvenir ; mais dans des circonstances si critiques qu'il n'est pas, à beaucoup près, charmé de les reconnoître & de les voir. Elle lui en fait toujours un objet d'épouvante. Ne les auroit-il jamais vus ? Oui, il les a vus ; mais si peu, si peu, qu'il ne les reconnoitroit certainement pas. Hors le jour de l'an, & certaines fêtes où l'usage & l'interêt de *Marion* le conduisent à leurs appartemens, il

ne les auroit pas souvent embrassés. Un compliment dicté lui a appris qu'on leur devoit du respect. Mais lui a-t'on expliqué ce que c'est que ce respect? Qui le lui auroit dit? Marton. Marton? savez-vous ce qu'est cette Marton? il y a six ans qu'elle gardoit encore les vaches de son village. On ne fait pas au juste quel contre-temps l'en a fait sortir, & l'a amenée à la Ville: une condition de quinze écus & l'intendance d'une cuisine bourgeoise l'ont mis à même d'apprendre à coiffer: quelques parties de Vaugirard lui ont fait lier connoissance avec *Saint-Louis*: la femme de chambre de Madame a jase: Saint-Louis s'est rendu recommandable auprès de Madame; par mille petits soins secrets, il a entrepris de placer Marton: il s'est encousiné avec elle, & a vanté sa discrétion: Madame avoit besoin d'une Marton: adieu la cuisine, voilà Marton devenue Femme-de-chambre. Elle s'est bientôt rendue nécessaire: Ergaste a été sévère: il lui a fallu une Gouvernante, elle a brigué cette place: la lui auroit-on refusée? Madame, toute Madame qu'elle est, n'auroit osé: elle lui a abandonné le soin d'Ergaste: quelle gouvernante a-t'on don-

née à Ergaste? Qu'il va faire de progrès sous sa conduite! Heureusement encore ne restera-t'il plus long-tems avec elle. Il est tems de le tirer de la main des femmes. Il va, sans doute, mieux connoître son Pere, & réparer, sous ses yeux, tous les défauts de son éducation. Oui, il va avoir aujourd'hui toutes entrées libres dans son appartement, & dans celui de sa mere; car il leur doit dire adieu, & partir dès demain, pour être enseveli, pendant dix ans, dans la poussière d'un Collège, ou d'une pension. Les peres & meres pensent-ils satisfaire par-là à tous leurs devoirs? Et la nature ne crie-t'elle pas tous les jours dans leurs cœurs contre une séparation aussi barbare? J'ai tort de les blâmer. Je n'y pensois pas. Je vous loue, peres & meres, d'en agir ainsi. Vous ne pouvez conserver le respect dans le cœur de vos enfans qu'en vous faisant connoître à eux le moins que vous pourrez. Quelle desavantageuse impression feroit, en effet, sur eux ce continuel divorce où vous vivez! Quelle foule de réflexions pour Ergaste, lorsqu'il verroit que son pere est un homme colére, boueux, ivrogne, blasphémateur & impie! On l'en sépare sagement, s'il est tel. Mais

il y a des hommes par-tout : il va au Collège, il les y retrouvera. Les vices de ses camarades, & ceux même de ses Maîtres, qu'on lui a choisi, au rabais, s'incorporant avec ses défauts, il ne sera qu'un monstre effroyable qui rougira un jour de se voir tel. Quelle sera alors l'obligation qu'Eraste croira devoir à son Pere?

On anticipe souvent sur le raisonnement, pour chicaner la reconnoissance à cet égard, & l'ingratitude, en cette partie, est portée au dernier point. Puisque les enfans tiennent si peu de compte des ménagemens que nous avons pour eux, & nous rendent responsables des mauvaises inclinations qu'ils contractent, profitons de cette leçon pour nous corriger de nos foiblesses, que quelques peres placent mal-à-propos dans le chapitre de l'Amour. Qu'on ne nous voie plus applaudir à de fausses gentilleses, ou à de petites fantaisies, qui grandissent à mesure que l'enfant croit, & qui deviennent insensiblement, comme lui, des vices durs, forts, & qui résistent à tout. Le seul gout que je reconnois aux enfans, c'est celui du plaisir. Né avec eux, il se nourrit & s'augmente avec eux. Il

le conservent décidément, & l'aiment par-dessus tout.

Dès le berceau l'homme est homme : il est paresseux, indolent, & négligé sur ce qu'on lui présente sous le titre de devoirs. S'agit-il de jeu ? il a de la vivacité, de l'application & de l'exactitude.

Peu des plus raisonnables d'entre les pères, sont assez maîtres de leurs desirs, pour ne pas destiner à un état qui les flatte, tels de leurs enfans qui ne sont pas encore nés. Le sont-ils & commencent-ils à raisonner ? Par une distraction impardonnable, on leur laisse prendre des goûts directement opposés aux choix que l'on a fait pour eux. De là on doit deviner qu'ils auront plus que de l'inaptitude à leur état. Je pense qu'en suivant les enfans au milieu de leurs jouets & de leurs amusemens, on pourroit aisément reconnoître leurs passions dominantes. Peu gênés dans leurs jeux, & libres d'être tout à eux, ils se découvrent assez pour que l'on ne s'y trompe pas, si l'on veut y faire quelque attention. J'y ai regardé d'assez près pour oser répondre de la réussite de ces observations. Je ne peux trop exhorter les pères d'y jeter sérieusement un coup d'œil ;

souvent n'en faut-il pas deux pour être au fait.

Tous les enfans ne sont pas si profondément occupés de bagatelles, qu'il n'y ait encore place dans leur intelligence pour quelque chose qui les affecte davantage. Tels ne paroissent entièrement appliqués à des babioles, que pour mieux donner le change à ceux qui les pourroient observer. On ne s'en défie point, & on laisse souvent échapper devant eux des secrets qu'ils recueillent avec soin, & dont ils ne perdent pas la moindre circonstance.

Un enfant est tout œil, & toute oreille. Une réflexion à propos là-dessus ne leur épargneroit-elle pas les dangereux modèles que le mauvais exemple & la dépravation leur peignent chaque jour ?

* „ Noé, ce saint Patriarche, qui avoit
„ seul trouvé grace devant Dieu, sort de
„ l'Arche après le déluge, avec SEM, CHAM,
„ & JAPHÉT ses trois fils. Jusqu'alors respectés
„ & honoré également par tous les trois,
„ si dans cet instant ils se fussent séparés,
„ il eût conservé par-là, dans leurs cœurs,
„ le germe précieux du respect que la na-

* Gen. chap. ix.

„ ture, sa sainteté & sa conduite, jusqu'a-
„ lors irréprochable, y avoient fait éclore.

„ Il planta la vigne; & dans la saison
„ le fruit lui en parut beau: il en gouta. Il
„ tira le jus des grappes, fit du vin, & en
„ but. L'Ecriture l'excuse sur son ivresse,
„ parce qu'il ne connoissoit pas la force
„ de cette boisson. Il s'enivra. Dans cet
„ état, que de fautes involontaires ne fait-
„ on pas? Il s'endormit; & dans l'agita-
„ tion du sommeil, il se coucha dans une
„ posture indécente. Cham survint, &
„ trouvant ainsi son pere, il perd tout le
„ respect qu'il avoit eu pour lui jusques-là,
„ & s'en moque. Il court en plaisantant,
„ en porter la nouvelle à ses freres. Sem &
„ Japhet l'en reprirent, allerent à reculons
„ recouvrir leur pere.

„ Noé, à son réveil, apprit de ses deux
„ fils les railleries que Cham avoit faites à
„ son sujet; il le maudit & toute sa postérité.

Il y a encore des Noés: doit-on se plain-
dre qu'il y ait aussi des Chams? Les pre-
miers sont les peres des derniers. De trois
fils, deux sont pieux envers leur pere. S'en
étonnera-t'on à la sortie de l'Arche? Il y a
long-tems qu'il n'y a pas eu de déluge, &

l'on trouveroit à présent plus de Chams, que de Sems & de Japhets. Il n'y a qu'un pere à la sortie de l'Arche. Que les peres du siècle ne se croient pas autorisés à l'imiter dans le mauvais exemple qu'il donne à ses enfans. Bons fils, quels modèles à suivre que Sem & Japhet dans leur piété filiale! Bons freres, ne cherchez pas la récompense d'une bonne œuvre aux dépens de Cham : ils n'étoient que trois freres dans le monde; deux d'entr'eux font une bonne action, & pour prix ils en tirent la réprobation de leur frere. Qu'il nous fuffise de faire le bien par la seule & douce satisfaction de l'avoir fait.

En vain, veut-on justifier par la simpatie l'aveugle prédilection des peres pour quel qu'un de leurs enfans préférablement aux autres. Le sang n'admet point des distinctions de caprice ou de fantaisie. La tendresse trop marquée d'un pere pour un fils, n'est pas toujours le sceau de son bonheur; mille exemples décident le contraire. A la suite d'une petite jalousie, à peine sévree, des haines fortes & grandes prennent terre dans le cœur de l'homme, s'y établissent, & s'y fortifient.

* „ JOSEPH étoit le bien-aimé d'ISRAEL, parce qu'il l'avoit eu dans sa vieillesse. Il l'aimoit plus que ses autres freres, & lui avoit fait faire une robe de plusieurs couleurs. Ses freres voyant donc que leur pere l'aimoit plus que tous les autres enfans, le haïssoient, & ne lui pouvoient parler avec douceur.... ainsi ses freres étoient transportés d'envie contre lui.... Il arriva alors que les freres de Joseph s'arrêterent à Sichem, où ils faisoient paître les troupeaux de leur pere. Et Israël dit à Joseph : Vos freres font paître nos brebis dans le pays de Sichem. Venez *donc*, & je vous enverrai vers eux. Je suis tout prêt, lui dit Joseph. *Jacob ajouta* : Allez & voyez si vos freres se portent bien, & si les troupeaux sont en bon état; & vous me rapporterez ce qui se passe. Ayant *donc* été envoyé dans la vallée d'Hébron, il vint à Sichem.... Lorsque *ses freres* l'eurent apperçu de loin, avant qu'il se fût approché d'eux, ils résolurent de le tuer.... Aussi-tôt donc que Joseph fut arrivé auprès de ses freres, ils lui ôtèrent sa robe de plusieurs couleurs,

* Gen. chap. xxxvii.

„ qui le couvroit jusqu'en bas.... Ils le
„ vendirent vingt pièces d'argent aux Is-
„ maélites, qui le menerent en Egypte....
„ Après cela ils prirent la robe de Joseph,
„ & l'ayant trempée dans le sang d'un che-
„ vreau qu'ils avoient tué, ils l'envoyerent
„ à son pere, lui faisant dire par ceux qui
„ la lui portoient : Voici une robe que nous
„ avons trouvée; voyez si c'est celle de vo-
„ tre fils, ou non. Le pere l'ayant recon-
„ nue, dit : C'est la robe de mon fils ; une
„ bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré
„ Joseph. Et ayant déchiré ses vêtemens,
„ il se couvrit d'un cilice, pleurant son fils
„ fort long-tems. Alors tous ses enfans s'al-
„ semblerent, pour tâcher de soulager leur
„ pere dans sa douleur ; mais il ne voulut
„ point recevoir de consolation, & il leur
„ dit : Je pleurerai toujours, jusqu'à ce que
„ je descende avec mon fils au fond de la
„ terre. Ainsi il continua toujours de pleu-
„ rer.

Une peinture aussi triste des effets & des
suites de la prédilection, doit bien faire re-
venir les peres des préférences qu'ils ont
pour certains enfans au desavantage des
autres.

III. LEÇON.

DE L'EDUCATION.

Après bien des soins PHILEMON a obtenu ISMENE. Dès le jour des accords, ils désiroient tous deux un fils qui pût relever leur Maison. Ismène cachoit ses désirs au fond de son cœur, & Philémon les annonçoit à qui vouloit les entendre. Le jour des noces, parens, amis, voisins ont souhaité un fils aux nouveaux époux. Le lendemain les tantes & les mamans en ont tiré l'horoscope. Les plaisirs se joignent aux désirs de Philémon & d'Ismène, & viennent enfin fonder leurs espérances. Avec quelle joie examinent-ils des signes, même les moins certains, pour les autoriser. On l'attend avec impatience, ce cher fils : c'est trop de neuf mois. Jusques-là tout est dans l'ordre, & les époux concilient en un seul point la Religion & leurs devoirs, la raison & leurs plaisirs. Ce fils est enfin né. Son pere & sa mere ne désiroient apparemment rien de plus. Il l'est à peine, qu'ils l'éloignent avec barbarie de la maison paternelle : on le sévre, il y rentre ; & quelle gouvernante

alors lui donne-t'on ? Une SUSON , Servante tirée de la Terre de Monsieur , complaisante de Madame , & dont les intrigues sourdes ont changé le *Juste* en robe de chambre ; une SILVIE placée dans la maison de la main d'un faux ami , qui pourroit peut-être bien répondre de son savoir-faire sur le chapitre des enfans. Il doit bien profiter dans de telles mains. On l'en tire à sept ans , l'esprit rempli de fadaïses & de terreurs de grand'mere , la mémoire meublée de contes bleus , l'idée farcie de Revénans , la langue assez déliée pour bégayer son *Benedicite* ; mais au reste sachant passablement distinguer sa main droite de la gauche , la baisant civilement en remerciant , & faisant , assez à propos , usage de son pied droit. Beaux élémens d'éducation pour un enfant qu'on destine aux premières places de l'Etat ! La suite corrigera l'abus du commencement : à la bonne heure. Il a besoin d'un Précepteur. Il s'en présente quatre. Lequel arrête-t'on ? Ne le devinez-vous pas ? C'est le moins cher. Un homme de rien , dont un rabat blanc ou bleu fait tout le mérite ; un homme qui ne fait ni penser ni réfléchir , qui la plupart du tems

ne fait pas lire. Il ne coute que cent écus par an : voilà l'homme qu'il falloit. Philémon & Isméne lui livrent leur fils : il a la main lourde , & il fait à son élève un fardeau pénible de l'étude : il s'en fait, pour lui-même , un métier. Sans discernement pour en connoître les charmes , & peu adroit à diversifier le parterre , il le force à haïr les sciences : il obscurcit sa raison , borne son intelligence , lui transmet avec peine son ignorance , sa grossièreté , & ses préjugés , & le pauvre jeune homme en est encore à dépécer un *distinguo* , & à faire l'anatomie d'un syllogisme , lorsqu'il est déjà tems d'entrer dans le monde , & de savoir vivre.

L'Ecriture sainte appuie par-tout sur la nécessité de la bonne éducation : c'est elle qui doit cautionner le bonheur d'un Etat , & la gloire des familles.

* „ Elevez bien votre enfant , & il vous consolera , & il deviendra les délices de votre ame.

† „ Le fils mal-instruit est la honte de son pere.

Il faut un fonds de naturel bien riche ,

* Prov. chap. xxix. † Eccles. xxii.

des dispositions bien heureuses , une inclination absolument tournée au bien , & avoir une ame privilégiée , pour sortir de l'éducation ordinaire sans vices grossiers. Un Enfant a-t'il le cœur franc & ouvert ? On lui rend le mensonge comme nécessaire , par les peines qu'on lui inflige à la vérité. Est-il généreux ? On l'en blâme comme d'un défaut. Son Régent l'intéresse à trahir ses condisciples ; il l'exhorte à devenir espion , & le soudoie pour l'être. Aime-t'il la libéralité ? Il en est réprimandé , quelquefois châtié. On sequestre le fond destiné à ses menus plaisirs. S'il a le génie beau & heureux , on le resserre. L'a-t'il lent , ou un peu lourd ? On l'étouffe. Faut-t'il d'autre école pour peupler le Monde de mauvais citoyens , d'inutiles amis & de fots ?

Que PALLADE marche , qu'il entre quelque part , qu'il salue , qu'il parle : à trente ans près , c'est CALLIDESME , son Précepteur. Un air épais , une politesse gauche , des manières hautaines & dédaigneuses , un langage trivial & populaire : de l'habit doré au petit coler : voilà Callidesme , voilà Pallade. Plaît-il à celui-ci de plaisanter : il ne prend pas la peine de choisir son mon-

de. Sa mere, Dame respectable, & respectée par tout autre, se trouve sous sa coupe; c'est elle qu'il plaïsante. Encore le mot en vaut-il la peine? Est-il assaisonné? Que vous dirai-je? C'est de la saumûre des *Hal-* ou du *Port-au-Bleds*. Voilà Pallade & Callidesme. Quelle mauvaise copie d'un mauvais original!

* „ Le fils sage est la joie du pere; le fils insensé est la douleur de la mere.

Il y a autant de foiblesse à tout espérer du caractère des jeunes gens, qu'à le trop négliger, & à n'en rien attendre. Les soins peuvent beaucoup.

CLEANTE a un fruitier délicieux : tous les arbres qui le composent sont en plein vent. Un Pêcher, qui lui vient de bon lieu, demande un espalier bien placé. Où le mettre? Il sait que le Midi est bienfaisant à la pêche : c'est au Midi qu'il le fait planter. Vingt Pommiers, d'ailleurs très-beaux, pourroient intercepter le rayon de chaleur qu'il destine à son Pêcher : ils sont bientôt as. Le nouvel arbre prend : l'Eté suivant, il pousse des fleurs : l'Automne se pare de ses fruits. Quelle joie pour Cleante, de re-

* Prov. x.

tour à sa campagne, de voir l'état de son Pêcher ! Il fait ses délices de le visiter à chaque heure du jour. Pense-t'il que ses regards vont hâter la maturité du fruit ? Il ne quitte l'espallier que pour se coucher, & ne se lève que pour l'aller revoir. Il prend racine devant ce cher Pêcher. Enfin la saison détermine le gout des Pêches, elles sont meures. Il en cueille une, l'ouvre avec plaisir, la voit avec des yeux contents, & la mange en friand. Quelle chair quel gout, quelle faveur ! C'est la Reine des Pêches. Il en envoie à ses meilleurs amis : on lui en fait des complimens. Il s'attendoit. La première qu'il mange après lui en paroît encore plus appétissante. Quelle satisfaction ! quelle joie ! Ce n'est ce pendant que pour une pêche qu'un petit coup de vent pouvoit détruire dans sa fleur.

Que l'homme est petit dans ses passions dans ses contentemens & dans ses plaisirs ! Un Pêcher qui pouvoit prendre ou sécher qui vient d'une main indifférente, ou laquelle du moins on n'en doit pas compte. Voilà l'objet des soins de Cleanthe. Il a un fils dont, après sa mort, il répondra à Dieu sur son ame, & dont il re-

pon

pond déjà à sa Patrie sur son honneur. L'a-t-il mis dans une exposition favorable ? Que ses vertus & celles de ses amis servent à meurir son cœur. Faites abattre généreusement tout ce qui pourroit couper chemin au bon exemple, & l'empêche de parvenir jusqu'à lui. Je ne veux pas de vous plus d'attention à son égard, que vous n'en avez pour votre Pêcher. Voyez-le dès le matin ; ne le quittez pas plutôt. Ce sont véritablement vos regards tout-puissans qui peuvent faire tourner les fruits de sa raison. La saison est venue ; sa bonne conduite a déjà un gout que vous savourez avec délices ; vos amis prennent part à votre joie. Avouez-le, Cleante, toute cette gayerie que vous aviez en mangeant ces Pêches succulentes, est-elle comparable à la satisfaction que vous ressentez à la vue de votre fils ? Que vous devez-vous vouloir de bien d'avoir mis ce précieux rejetton dans une terre grasse & nourrissante, & où le fruit prenne un si doux accroissement de suc & de bon gout ?

Avez-vous trouvé un bon précepteur à votre fils ? Dites avec Tobie : * « Quelle récompense pourrons-nous lui donner, qui

* Tob. chap. xii.

„ ait quelque proportion avec les biens
„ dont il nous a comblés ? „ A d'autres , ré-
pond un Pere , c'est encore trop de cent
écus.

Il y a par-tout des Maîtres , & de toute
espèce. Maîtres de Langue , & Maîtres de
Physique : Maîtres de Géométrie & de Géo-
graphie : Maîtres de Musique , & Maîtres
de Danse en grand nombre , & qui font
fortune : où y a-t'il des Maîtres de Mœurs ?

Se douteroit-on du fruit que retire un
jeune homme de la science des Sillogis-
mes ? Un très-rare , sans doute , parmi les
Villageois & les gens sensés , c'est d'em-
brouiller les choses les plus claires à force
de Mineures & de Conséquences. Jetté dans
un monde qu'il ne connoit pas , il y est né-
cessairement dupe. Lui veut-on dire deux
mots sur l'usage & les bienséances ? il s'é-
chappe à travers les Sophismes. L'esprit de
disputes , dont on lui a fait un devoir dans
les écoles , s'est naturalisé en lui. Qu'on ne
le presse pas ; tout trempé d'aigreurs , il ga-
tera la conversation la plus gaie par la con-
tradiction de son génie.

On croit souvent donner dans la belle na-
ture , lorsqu'on n'est franchement qu'impol-

Le vice entre dans l'homme en habit de velours, & n'en sort qu'en furtout de bure. Il s'insinue dans le cœur en gans fermés : ses ongles croissent, & il déchire tout en se retirant.

De petits contrats de constitution sur le meilleur fonds, le consomment peu à peu, sans que le propriétaire s'en apperçoive ; les intérêts le rongent, & l'usure le dévore. Que ne font pas de petits défauts qu'on flatte, & qu'on laisse doucement prendre pied dans le cœur le plus sage ? Indulgence pernicieuse ! négligence dangereuse ! Le malade une fois mis au lit, n'est pas reconnoissable d'un jour à l'autre.

Qu'a besoin Alcipe d'une gouvernante pour son fils ? Il prend soin lui-même de dresser son jeune cœur ; il s'instruit par ses yeux du progrès qu'il fait ; il grave dans son ame toute la noblesse de ses sentimens ; & Sophie n'est proprement que l'intendante de sa garde-robe. Alcipe, votre fils sera un grand homme : il ne dégénérera pas de ses Ancêtres ; certainement il ne vous fera pas rougir. J'aime à vous voir consacrer tous les matins une heure à son édu-

cation. Pere , digne de l'être , vous touchez au moment d'être couronné.

La bonne éducation & le bon exemple ressembtent à des héritages substitués de pere en fils.

Il y a un moyen sûr pour transmettre aux enfans , les vertus de leurs peres : ils sont les maîtres de leur donner leurs connoissances. Qu'ils soient vertueux , les enfans le seront aisément. S'ils ont des passions , que de portes ouvertes pour les recevoir !

Dans le premier cas , que les enfans ne sortent pas de la maison paternelle ; car dérangés par les impressions du dehors , ils courent risque de perdre l'idée de ce qu'ils y auront vu d'édifiant.

Dans le second , qu'on les transplante promptement , avant que la contagion les ait gagnés.

Les enfans ne dégénèrent pas en naissant ; mais ils se perdent lorsque les peres sont déjà corrompus.

ALCIPE , votre fils a six ans ; c'est l'el-poir & l'aîné de votre famille , le seul héritier d'un grand nom. Il lui faut toutes vos vertus pour le soutenir avec honneur. Mais

vous allez l'envoyer au Collège : Alcipe , Alcipe , deux cens écus de moins pour la *Petite-Maison* , toute la *Petite-Maison* même de moins , & un précepteur chez vous pour votre fils. Conservez-lui encore dix ans cette heure précieuse que vous lui donnez tous les matins. Voyez encore par vous-même les pas qu'il va faire dans le chemin de l'honneur & de la vertu.

* „ L'enforcellement des niaiseries ob-
„ scurit le bien , & les passions volages
„ de la concupiscence renversent l'esprit
„ même éloigné du mal.

Les premières années assurent le mérite & le bien-être des autres ; elles forment & établissent la réputation , & répondent du reste de la vie.

Ecoutez , pere ; voici ce que dit le Seigneur à Samuël touchant la famille d'Héli.

† „ Je lui ai prédit que je punirois sa
„ Maison pour jamais , à cause de son ini-
„ quité ; parce que sachant que ses fils se
„ conduisoient d'une manière indigne , il
„ ne les en a point punis.

PHILIPPE sort comme un tourbillon de ses appartemens , se précipite au bas du

* La Sag. chap. iv. † Les Rois , l. I. chap. iii.

dégré, se lance à corps perdu dans son carrosse; deux Anglois se portent ventre à terre au travers des rues de Paris. Tout ce qu'il rencontre par où il passe, est en péril: il faut voler pour le suivre des yeux. A tant de précipitation, qui ne croiroit qu'il court chez un Oncle riche, expirant, & qui va faire son testament? C'est chez *la Guerinère* qu'il descend. Je m'approche, j'écoute: il s'agit de dresser un cheval neuf. Pour lui donner six mois d'école seulement, l'Ecuyer demande des sommes, mais des sommes. Philippe marchande-t'il? C'est par manière d'aquit: ils sont bientôt d'accord. Je le remène de l'œil jusqu'à son hôtel: j'y vois un cuistre, nouvellement enrôlé dans la pédanterie, qui régent durement son fils, & qui détruit, autant qu'il peut, les bonnes inclinations qu'il tient de sa naissance. Philippe, tu aimes mieux ton cheval que ton fils.

Que de Sénèques en calotte qui ne sont que les premiers confidens, & les infames complaisans de leurs élèves! Leur sauverai-je *gratis* d'en être les corrupteurs?

Tobie ne confie pas inconsidérément son fils au premier venu. Il s'informe prudemment de la famille du Conducteur qui se

présente. « Dites-moi de quelle famille vous
„ êtes , de quelle Tribu : Je suis Afarias ,
„ fils du grand Ananias. Tobie lui répon-
„ dit , vous êtes d'une race illustre. Mais ,
„ je vous supplie , ne soyez pas fâché si j'ai
„ désiré de connoître votre race. „ Peut-
on prendre trop de précautions lorsqu'on
choisit un guide à un fils qui nous est cher ?

Faire du bien à un ami dans le besoin ,
donner de l'éducation à son fils , c'est plus
faire pour eux que de leur avoir donné la
vie. La conserver , apprendre à en jouir sans
deshonneur , c'est plus que de la recevoir
lorsqu'on ne la connoit pas encore.

Ecoutons avec respect les leçons de Dieu
même , sur l'éducation * « Mon fils , dit-
„ il , *par la bouche de Tobie* , à son fils , ho-
„ norez votre mere tous les jours de sa vie.
„ Car vous devez vous souvenir de ce qu'elle
„ a souffert , & à combien de périls elle a
„ été exposée , lorsqu'elle vous portoit en
„ son sein Ayez Dieu dans l'esprit tous
„ les jours de votre vie , & gardez-vous
„ de consentir jamais à aucun péché , & de
„ violer jamais les préceptes du Seigneur
„ notre Dieu . . . Si vous avez beaucoup ,

* Tobie , chap. iv.

„ donnez beaucoup ; si vous avez peu , ayez
„ soin de donner de ce peu même de bon
„ cœur Veillez sur vous , mon fils , pour
„ vous garder de toute impureté ; & hors
„ votre femme seule , évitez tout ce qui peut
„ tendre au crime. Ne souffrez jamais que
„ l'orgueil domine ou dans vos pensées ,
„ ou dans vos paroles ; car c'est par l'orgueil
„ que tous les maux ont commencé....
„ Prenez garde de ne jamais faire à un autre
„ ce que vous seriez fâché qu'on vous fit.
* „ Flattez votre fils , & il vous causera
„ de grandes frayeurs ; jouez avec lui , &
„ il vous attristera ; instruisez votre fils , &
„ travaillez à le former , de peur qu'il ne
„ vous deshonne par sa vie honteuse.

I V. L E Ç O N.

D E L' A M E.

DU mépris de la Religion on passe rapidement à en douter : encore un pas , & l'on ne la croit plus. En est-on venu là : si l'on n'y renonce pas , qui en empêche ? c'est l'honneur du monde. Ainsi , de pécheur

* Ecclesiast. chap. xxx.

timide, on devient bientôt libertin, delà impie, & enfin Athée. Gradation presque insensible, mais toujours sûre, lorsqu'on a ouvert l'oreille à l'irréligion.

Aveuglé à ce point, on ne balance plus, & l'on juge souverainement sur la nature de l'ame. La croire spirituelle & immortelle, ce seroit, pour les Athées, combattre contre leurs premiers principes. Il seroit absurde d'élever par-là l'homme au rang qu'ils n'accordent pas à la Divinité. Dès qu'ils se sont figuré qu'il n'y a pas de Dieu, conséquemment à leur système, ils ne nous doivent pas faire plus d'honneur. Delà le Matérialisme & la Mortalité de l'Ame.

L'horreur du néant : commun sujet d'effroi pour les bêtes, commun point de parade de l'Athée. Oh ! aveuglement. Prestiges de Satan, que vous êtes puissans ! Quoi ! l'Ame, qui connoit tout, peut-elle s'ignorer jusqu'à ce point ?

Parler de l'Ame en termes d'école, ce seroit afficher l'amour de la dispute, & chercher à se rendre inintelligible. Une grande partie de la Scholastique ne pose que sur des termes diversement définis. Qu'on se reduise à se faire entendre, & l'on

fera tous d'accord. Je n'aime pas à créer des doutes pour les éclaircir par des incertitudes. J'ai une règle. La Foi m'ordonne de croire l'Ame spirituelle & immortelle. Je crois. Cela n'est guères philosophe, dira-t'on. D'accord : mais cela est Chrétien. Que puis-je perdre lorsque je gagne ce titre ? Que dois-je regretter lorsque je le mérite ? J'aime à errer d'après les Augustins.

Quelque contrariété, disons mieux, quelque parité qu'offre à nos réflexions, & la spiritualité de notre ame raisonnable & pensante, & la matérialité de l'ame des bêtes, qui paroît une intelligence sage & puissante, & qui a autant de perception que le plus spirituel de tous les hommes, puisqu'il n'en sauroit connoître lui-même les principes & les effets, il n'en est pas moins vrai que Dieu a créé notre ame spirituelle & immortelle, & qu'il a accordé, à l'ame matérielle des bêtes, une qualité sensitive & capable des diverses opérations que forme l'esprit de l'homme. Comment cela se fait-il ? L'homme ne peut-il pas aussi avoir reçu de Dieu, comme le reste des animaux, une matière aussi épurée & aussi capable de connexion d'idées & de conséquen-

ces? Est-il absolument nécessaire que l'ame de l'homme soit différente de celle de la bête: L'est-elle? Voilà sur quoi la Foi me fixe.

En vain mon esprit se revolte-t'il, & prête-t'il la main à ma raison, pour faire une conjuration impie contre des décisions authentiques & plus sûres que toutes les spéculieuses définitions des Philosophes. Je ferme les yeux à tous les systèmes différens. Je ne suis point DESCARTES sur les bêtes, & ne m'en tiens pas plus aux raisonnemens de GASSENDI sur l'ame de l'homme.

Quelle subtile invention que le Cartésianisme! Les bêtes sont de pures machines montées à ressorts, incapables d'elles-mêmes de joie & de tristesse; mais soumises au machinisme dans tous les sentimens qui les affectent. Quelqu'étendue, quelque suivie que soit la Mécanique, & quelque complète qu'elle puisse être, elle ne peut pas être sans bornes, elle ne sauroit comprendre assez de ressorts pour les diversifier dans une seconde à des fonctions opposées, ni les avoir assez justes, assez prompts & assez flexibles pour les étendre avec autant de vivacité au point précis par le tems. Une expérience journalière sert de preuve en fa-

veur de l'ame des bêtes. La foi décide que cette ame est matérielle & mortelle; donc les bêtes ont en elles une matière qui réfléchit, qui les fait agir, & qui périt avec elles.

Demandez à CANIPHILE ce qu'il en pense. Il ne voit des hommes qu'à certains jours de la semaine, & quand l'interêt l'appelle avec eux. Tout le reste de son temps, il le donne à ses chiens. Il en a cinquante, tous choisis, tous obéissans, soumis & dressés de sa main. Prenez-vous Caniphile pour un homme à passer sa vie avec des machines? il lui faut au moins des ames. Que fait-il de tant de chiens? Ce qu'il en fait. Il danse méthodiquement avec eux, leur apprend à aboyer académiquement; il leur parle, ils lui répondent; ils s'entendent; en faut-il plus pour s'amuser? (Qu'il y a encore de Cercles & de *petits Soupers*, dont on ne tire pas tous les jours si bon parti!) il tient au milieu d'eux son lit de justice; il les commande en Roi, les juge en Pré-vôt, les condamne, & finit par devenir le questionnaire & le bourreau. A l'humeur jappante, & à l'air hargneux qu'il a contracté en leur compagnie, on croiroit qu'il

la renoncé à toute société humaine. On fait pourtant que la grosse Fatime ne loge pas ailleurs que chez lui.

Ne parlez pas de Machinisme devant ASOTE. Vous lui verriez prendre feu pour son petit chien, pour son cher Pluton. Il faute, il danse, il fait mille tours. Pour une noisette, il fait des révérences. Que ne fait-il pas ? & tout ce qu'il fait, sont-ce des opérations communes à une machine à ressort ? Asote en auroit pour deux jours à vous conter toutes ses souplesses. Il l'entend au moindre coup d'œil, fait quand il a fait faute, & va s'enterrer dans son panier. Ce ne sont pas des impulsions de l'air qu'il pourroit connoître, & qui venant frapper ses organes à l'ordinaire, lui annoncent par un bourdonnement, qui lui est familier, qu'il doit se retirer dans son panier : c'est un regard seulement ; il le comprend, & il obéit.

Quelle miraculeuse machine, que celle qui me devine ! L'homme de *Vaucanson*, la plus parfaite machine, le chef-d'œuvre le plus rempli & mieux organisé de la Mécanique, auroit-il exécuté *subito* un air que j'aurois pensé ou que même je lui aurois

donné tout noté, & où j'aurois fait ma partie? On me dira, sans doute, que ses ressorts n'y étoient pas disposés. N'est-ce pas là décider pour la nécessité de l'ame des bêtes? Que de Phénomènes la Foire *Saint-Germain* n'a-t'elle pas produit en leur faveur?

Je pense qu'il est inutile de s'amuser à prouver que leur ame est matérielle. Ne feroit-il pas absurde de croire qu'elle ne le fût pas?

On ne sauroit nier que l'ame des bêtes ne soit une preuve évidente, que la matière a la faculté de penser; malheureuse certitude, qui prête des armes criminelles aux défenseurs de la matérialité de l'ame de l'homme! Que le système du machinisme des bêtes auroit éloigné de disputes, & que l'athéisme auroit eu de grands ramparts de moins, s'il eut pris dans le monde!

Qu'avons-nous donc qui nous distingue si fort des bêtes, me dit arrogant MEMNON? Formés dans le sein de nos meres par les mêmes organes, nous naissons par les mêmes voies. Tout ce que nous savons, quelque peu que ce soit, nous ne l'acquerrons qu'à force d'études, de peines & de

soins. J'ai un fils, il ne savoit rien de lui-même : le seul nom des choses les plus nécessaires à la vie, lui a coûté à apprendre ; à sept ans à peine lisoit-il. Voilà l'homme. Examinons la bête. A six semaines mon petit Chat faisoit toutes ses petites singeries, m'amusoit, savoit où l'on mettoit sa nourriture, la trouvoit dans le besoin, & ne touchoit pas à mon manger, parce que je lui avois défendu. A six mois mon Chien alloit à la chasse ; un Lièvre ne paroissoit jamais impunément devant lui : quelle différence de mon fils à mon Chat & à mon Chien ! Que je m'applique à instruire ce dernier, que ne fera-t'il pas ? S'il en fait moins, c'est que je lui en ai moins montré. Son ignorance ne vient que de la mienne : je n'ai ni assez de sagacité pour distinguer la qualité de ses connoissances, & en mesurer l'étendue, ni assez de talens pour mettre à profit ce que j'en fais. Que je ne prenne pas plus de soin de mon fils, il en restera encore bien en deçà du Chien & du Chat. Il aime les bonbons, & il craint le fouet : il fera bien pour éviter l'un & avoir les autres. Est-il plus avancé que mon Chien ? En quoi sont-ils tous deux si dif-

semblables? Ils ne savent l'un & l'autre que ce qu'on leur apprend. Que de peuples, que des Loix n'ont point encore civilisés, ne sont pas comparables à mon Chien! Et ceux même qui ont des Loix, font-ils leur devoir comme lui?

Voilà ce qui s'appelle supposer à la matière des propriétés qui ne conviennent qu'à l'esprit? Delà il s'ensuivroit qu'une bête percevroit des idées, les compareroit, les estimeroit & les apprécieroit. Que rest-e-r'il à dire? Que notre ame n'étant pas susceptible d'opérations différentes, elle est aussi matérielle. Ne voyez-vous pas que c'est où en veut venir Memnon?

Reducit à admettre une Ame aux bêtes, convaincu qu'elle est matérielle, tous les jours exposé à avoir de nouvelles preuves de l'étendue de ses connoissances, & de la précision de ses opérations, presque persuadé que la nôtre n'a pas des notions plus claires & plus sûres, il doit paroître difficile de prouver qu'elle ne soit pas d'une nature pareille à celle des bêtes. Douleurs & joies, plaisirs & peines, nous avons tout en commun avec elles. Leur ame sensitive paroît douée d'un intellect réfléchissant. On

en est, enfin, amené à avouer, ou qu'elles ont deux ames, ou que la matière pense.

Rien n'est impossible à Dieu. Il a pu régler que certains esprits, mêlés avec le sang, qui circuleroient sans relâche dans le corps des bêtes, y formeroient des perceptions suffisantes pour elles, & qui cesseroient dès que la circulation des *esprits vitaux* s'arrêteroit. Mais ces perceptions, telles qu'elles soient, ne sont ni mémoire, ni jugement; &, par conséquent, très-indignes d'être comparées aux connoissances qui sont de l'essence de l'Ame de l'homme.

D'autres, moins hardiment décidés pour la matière, mais aussi dangereux pour leurs compatriotes, prennent subtilement un milieu. Ils créent des *Monades* ou *Etres simples*. Termes d'idées sans contredit, & qu'ils prétendent rendre clairement par la définition d'un être, qui sans être étendu, compose une étendue. Ils ne croient pas que la matière puisse penser, la pensée n'étant pas de l'essence de la matière. C'est argumenter eux-mêmes contre leurs *Monades*: qu'ils soient au moins d'accord avec eux-mêmes. Un être inétendu, si on le peut concevoir, dès qu'il compose une étendue, est

sûrement matière, & ne peut être esprit. Je suis les partisans des *Monades*, & je dis avec eux, que la matière ne peut absolument penser. Que faire alors de leurs *Monades*? Leur ame est-elle capable de penser? Pensent-ils? Qu'ils répondent.

CORYLAS prétend que l'ame n'est au plus qu'un terme, & qu'il n'étoit pas même bien connu de toutes les Nations anciennes. Les Philosophes, selon lui, l'ont inventé. L'un a trouvé sa spiritualité, & l'autre a donné le système de son immortalité. De quel Peuple voulez-vous lire l'histoire, où vous ne trouviez des preuves sans nombre contre la mauvaise foi de Corylas?

Que d'objections contre la spiritualité de l'ame, ne sont aujourd'hui que trop accréditées, & trop bien soutenues! Si l'ame est spirituelle, dit-on, elle ne doit conséquemment être soumise à aucun accroissement, ni diminution. Car il seroit absurde de croire que Dieu abandonnât cette parcelle de lui-même à la culture des hommes, & qu'elle ne fût pas de tout tems, & en tout tems également fournie d'idées, ou qu'elle fût exposée à des leçons perçues par les sens, & qui ne peuvent arriver à elle que

par leurs organes. On s'apperçoit chaque jour des gradations sensibles de l'esprit de l'enfance à l'âge viril, & delà à la décrépitude, & que cet âge nous ramène souvent presque au point d'ignorance où l'enfance nous a pris. La foiblesse de la matière se trouve d'ordinaire à quatre-vingt-dix ans telle qu'elle étoit à six & à sept, & entraîne dans sa décadence celle de l'esprit.

Je répons à cela qu'il a plu à Dieu de laisser également au pouvoir de l'Homme à façonner son entendement sur ses intérêts particuliers, ses goûts, ou ses nécessités, qu'à se déterminer librement au bien ou au mal, l'ayant préalablement pourvu de toutes les graces suffisantes pour lui faire faire un bon choix, & de toute la sagacité nécessaire à son entendement. A l'égard de la décadence de l'esprit; c'est moins par une foiblesse de l'ame, qui par elle-même ne peut être sujette à aucun changement, ni altération, que par les vices de la matière à laquelle la mémoire & le jugement sont aussi intimement liés, que l'ame l'est au corps en général. Le cerveau peu formé, ou desséché, opère ces mutations visibles sur des substances qui sont corps avec lui.

Que parlez-vous de spiritualité & d'immortalité d'Ame à EUTIPHRON ? Parlez-lui, si vous voulez, de matérialité, de mortalité, de machinisme même ; tout lui est égal ; il ne vous écoutera pas, il ne vous répondra pas : il a pris son parti. Que l'Ame soit spirituelle ou non ; qu'elle soit mortelle, ou ne le soit pas ; qu'Eutiphron même ne soit qu'une machine : qu'importe à Eutiphron dès qu'il vit ; aussi accoutumé à ne pas penser comment & pourquoi il vit, qu'incapable de revenir de son indifférence qu'il poussera jusqu'à ne pas lire ce Traité.

Y auroit-il à présent quelque chose d'aussi commun, que d'entendre dire qu'après la mort il ne reste rien de nous ? Cette idée est si agréable & si commode, qu'elle a fait fortune. On n'en n'a d'abord parlé qu'en cachette ; ensuite un libertin plus hardi a communiqué là-dessus, ses pensées à quelques amis intimes. Le système a fait son chemin, & il n'y a maintenant presque pas de *souper bonnête* qui ne finisse par un petit refrain sur ce chapitre. En pointe de belle humeur, on y fait les commentaires les plus impies.

Que l'on parle à ces subtils commentateurs de la brièveté de la vie présente, ils

gémissent. Etre immortel en cette vie, leur paroît quelque chose de fort beau. Cette idée échauffe leur imagination, leur cœur en est touché, leurs désirs la suivent; & une vaine complaisance qui étincelle du milieu de ses désirs, ne laisse pas de les amuser quelquefois. L'affaire seroit finie, s'ils pouvoient absolument se promettre cette immortalité qu'ils désirent. Mais depuis Adam & Eve, qui y furent trompés, personne n'a cru avoir une sauve-garde contre la mort, sinon, peut-être, un fou ou deux.

Que faire donc? Ils ne peuvent s'assurer de l'immortalité pour cette vie, & ils n'en veulent point pour l'autre. Ils tâchent de se persuader que l'homme meurt tout entier, & que l'ame périt avec le corps.

Dites vrai, THEOMIS; croyez-vous l'Âme mortelle? Non, certainement; mais vous le souhaitez.

Que Théomis renonce au mauvais commerce qu'il a depuis dix ans avec la femme d'Oronte; que Théomis, au lieu d'être usurier, devienne miséricordieux & libéral; alors il ne croira plus la mortalité de l'Âme: l'espoir de la récompense de ses bonnes œuvres lui persuadera qu'il y a une au-

tre vie. S'il en combat aujourd'hui la possibilité, c'est qu'elle ne lui met en perspective que le châtement éternel de ses crimes.

L'homme de bien désire & croit l'âme immortelle ; le libertin prétend que nous mourons pour toujours. Différentes conduites, différens systèmes.

Quelle est la folie de ces derniers, de passer toute leur vie à se convaincre qu'ils ne sont que des bêtes ! Et pourquoi ? Pour ne goûter, soit dans leur santé, soit dans la durée de leur vie, soit dans leurs plaisirs même, qu'une félicité qui est bien au-dessous de ce que les bêtes en ont.

Voyons sur quoi ils s'appuient tous les jours.

* „ Les méchans ont dit dans l'égare-
„ ment de leurs pensées : le tems de notre
„ vie est court & fâcheux. L'homme après
„ sa mort, n'a plus de bien à attendre, &
„ on ne fait personne qui soit revenu des
„ Enfers. Nous sommes nés comme à l'a-
„ vantage ; & après notre mort nous serons
„ comme si nous n'avions jamais été. La
„ respiration est dans nos narines comme
„ une fumée, & l'âme est comme une étin-

* La Sag. chap. II.

» celle de feu qui remue notre cœur. Lors-
» qu'elle sera éteinte, notre corps sera re-
» duit en cendres. L'esprit se dissipera com-
» me un air subtil; notre vie disparaîtra
» comme une nuée qui passe, & s'éva-
» nouira comme un brouillard qui est
» poussé en-bas par les rayons du Soleil,
» & qui tombe étant appesanti par la cha-
» leur. Notre nom s'oubliera avec le tems,
» sans qu'il reste aucun souvenir de nos ac-
» tions parmi les hommes. Car le tems de
» notre vie n'est qu'une ombre qui passe,
» & après la mort il n'y a plus de retour.
» Le sçeau est posé, & nul n'en revient.
» Venez donc, jouissons des biens présens;
» hâtons-nous d'user des créatures pendant
» que nous sommes jeunes. Enivrons-nous
» des vins les plus excellens, parfumons-
» nous d'huile de senteur, & ne laissons
» point passer la fleur de la saison; couron-
» nons-nous de roses avant qu'elles se flé-
» trissent: qu'il n'y ait point de pré où no-
» tre intemperance ne se signale: que nul
» ne se dispense de prendre part à notre
» débauche: laissons par-tout des marques
» de réjouissance, parce que c'est là notre
» sort & notre partage.

Je vois DAMIS brillant, riche, heureux, puisqu'il croit l'être ; content , puisqu'il le dit. Il jouit de ce qu'il appelle la vie , & prend le plaisir où il le trouve ; mais non pas toujours comme il le trouve. Il donne dans certains dérèglemens, dont sa naissance & la considération que l'on a pour ses Ancêtres & ses Alliés, lui assurent l'impunité. Il se fait un nom infame ; un seul ami l'en avertit. Se corrigera-t'il ? Ecoutons-le parler. *Je conviens , dit-il , que mon pere étoit un grand homme : j'ai entendu parler de quelque chose comme cela , & je l'ai lu quelque part. Mais je ne me soucie guères de toute cette fimmée ; on m'oubliera dès que je serai mort. Quelle place tiendrois-je dans l'Histoire ? Abon compte je vis , me divertis toujours , & m'inquiète fort peu de ce qui m'arrivera.*

PAMPHILLE, vous êtes assez répandu dans ce qu'on nomme la *bonne compagnie*, pour avoir entendu faire plus d'une fois ces fots raisonnemens. C'est le *bel air*, & SOSTENE croit qu'il est du *bon ton* de ne pas tomber dans la puérilité. On laisse aux femmelettes les terreurs d'une autre vie, & on en abandonne, sans regret, toutes les espérances aux Capucins, avec l'apostille sui-

vante : *Qu'ils seront bien étonnés s'il n'y a point de Paradis !*

Eh bien ! Pamphille, que répondrez-vous à tant de plaisanteries sacrilèges ? Softene est votre ami, & je ne lui crois pas le cœur totalement entrepris. Hazardez la cure, & dites-lui seul à seul : Que je te plains, mon ami, d'employer si mal l'esprit que Dieu t'a donné ! Peux-tu ainsi passer ta vie à donner la torture à tes réflexions pour te dégrader & t'avilir jusqu'au rang des bêtes ? Quoi ! tu prétens forcer au silence ou des désirs, ou des craintes, qui, malgré toi, s'étendent dans ton cœur au delà de cette vie ?

Supposons, avec toi, que le trépas termine tout. Que sera-ce de la Religion ? Que deviendra la Justice nécessaire de Dieu ? Qui vengera la triste & malheureuse vertu des arrogances & de la félicité du vice ?

Raisonnons plus conséquemment sur les misères & la brièveté de cette vie. Dieu nous a donné en commun avec les bêtes, les choses nécessaires à la vie, la terre, l'air & l'eau ; mais il a accordé de surcroît & distinctement à l'homme, une ame spirituelle, immortelle, & capable d'opérations proportionnées à ses desseins, & bien su-

périeures, quoiqu'on en dise, à toutes les fonctions de l'instinct des bêtes. Dieu ne nous auroit-il tant distingués d'elles, que pour nous réunir à elles dans le néant? Si cela étoit, Sostene, qu'en dirois-tu?

C'est de rien que la volonté seule de Dieu a fait éclore ce vaste Univers. Le premier Homme fut animé par le souffle de Dieu. N'a-t'il pas aussi la puissance d'immortaliser ce souffle qu'il a créé? L'un lui est-il moins possible que l'autre?

L'ame une fois reconnue & établie spirituelle & immortelle, il reste à en faire une division convenable à son essence, à sa destination & à ses opérations. L'essence propre de l'ame, c'est d'être absolument capable de penser. C'est peu dire : la pensée y est aussi nécessaire que l'ame l'est elle-même au corps, & elle en est aussi inséparable que la bonté & la justice le sont de Dieu. Sa destination, c'est de dominer sur les sens, & de régler toutes les actions; d'être récompensée ou punie à proportion de la complaisance qu'elle aura eue à se prêter au mal, ou de la vigueur avec laquelle elle nous aura déterminés au bien. Son opération première, c'est d'animer le corps,

de se répandre dans tous les membres, & d'être présente à toutes les gradations diverses de l'enfance à la virilité, & aux décadences de la vieillesse à la décrépitude.

L'Ame, ainsi séparée en trois dans ses fonctions, peut l'être aussi dans ses dénominations. La première est celle qui jouit des prérogatives de l'essence de l'ame, & est nommée *Ame raisonnable*; la seconde qui a l'empire sur les sens, *Ame sensitive*; & la troisième, en qui réside la chaleur naturelle, *Ame vivifiante*. Ces trois parties, probablement admissibles dans l'ame, sont actuellement inséparables; confondues dans un tout, elles ont entr'elles un accord incapable de souffrir de desunion.

L'Ame raisonnable tient le premier rang: c'est d'elle d'où découle la puissance des deux autres; c'est elle qui communique à la machine le sentiment & le mouvement. Elle est dans le corps comme le Soleil dans le monde, & comme une bougie allumée qui met la *lumière* en œuvre. Soufflez la bougie, les ténèbres remplissent l'espace où habitoit la lumière. L'Ame raisonnable retournant où il plaît à Dieu de l'appeler, les brevets de l'ame sensitive & de

l'ame vivifiante sont cassés; elle retire à elle toutes leurs forces; leurs opérations & leurs devoirs cessent, & elles n'existent plus.

L'*Ame sensitive*, qui la suit immédiatement, occupe le milieu entre l'ame raisonnable, & l'ame vivifiante : elle préside aux passions animales. C'est chez elle que l'amour des créatures prend naissance & s'élève; elle le nourrit & le mitonne, sans que l'ame raisonnable y prenne part, & ne cherche à le faire connoître de l'ame vivifiante, que quand elle a nécessairement besoin de ses secours, pour triompher plus sûrement de l'Ame raisonnable. C'est d'elle que sortent les étincelles de la colère, les fumées de la haine & les bouillons de l'intemperance. Elle prépare encore ces actions criminelles par la forme, & innocentes au fond, parce que la pensée ou réflexion n'y ont point travaillé.

L'avarice, l'interêt, l'ambition, l'orgueil, & toutes les autres passions réfléchies, & qui naissent du sein des caprices, ne doivent leur existence qu'à l'Ame raisonnable, seule capable de concevoir & d'entretenir des idées.

L'*Ame vivifiante* n'est proprement que cette chaleur naturelle répandue dans toutes

es parties du corps, & que nous nommons
vulgairement *Esprits vitaux*.

C'est cette troisième partie que l'on pour-
roit appeller la partie *crasse* de l'ame : elle
est subordonnée, dans la plupart de ses
fonctions, à l'ame sensitive, dont les dé-
crets ne ressortissent pas tous également au
tribunal de l'ame raisonnable.

L'Ame sensitive apprête & présente à l'a-
me raisonnable le plaisir de la réflexion sur
les passions douces, & assaisonne & distri-
bue à l'ame vivifiante le chatouillement de la
matière. Souvent c'est en vain que l'ame rai-
sonnable tâche de se soustraire aux cajoleries
de l'ame sensitive : elle est obligée de lui céder
la victoire, parce que s'unissant avec l'ame
vivifiante, elles préparent ensemble, comme
malgré elle, le triomphe aux passions.

Quelquefois sans que l'esprit ait été frappé
d'un objet, dans l'enveloppement du som-
meil, dans l'extinction, pour ainsi dire,
de l'ame raisonnable, lorsque la mémoire,
la réflexion & la comparaison d'idées n'ont
plus lieu, lors même qu'elles deviendroient
inutiles, puisqu'il n'y a ni objet déterminé,
ni sujet formé ; quelquefois, dis-je, les pas-
sions qui veillent, profitent à la hâte du

profond engourdissement de l'ame raisonnable, pour faire une ligue avec l'ame vivifiante, qui effectue le projet que lui a dressé l'ame sensitive, sans que l'ame raisonnable en ait la moindre connoissance.

J'attens ici une objection : la voici. L'ame sensitive devient inutile pour cette opération, & l'ame vivifiante y peut & doit suffire seule. Je réponds : que devient la matière, si, pour ainsi parler, dans l'absence de l'ame raisonnable, elle n'est réveillée par le timpan des passions ? Et qui frappera alors le timpan, si ce n'est l'ame sensitive ?

Ce sont là nécessairement les deux parties de l'ame des bêtes. Je ne crois pas absolument juste de les réduire en une seule. Qu'on me permette la division que j'en fais, & qu'on suive de près l'instinct des bêtes. Si je m'égare, qu'on me remette dans le chemin. Je ne prétens pas rompre une lance contre qui que ce soit.

Je dis que les bêtes ont comme nous, ame sensitive & ame vivifiante. Toute leur sagacité réside dans la première, & les devoirs des *esprits vitaux* sont du ressort de la seconde. N'agissant que par passions, & ne réfléchissant que par passions, c'est l'a-

me sensitive qui préside à tous leurs actes, & qui détermine toutes leurs conséquences. Elle remue en elles les opérations de l'ame vivifiante. C'est elle qui anime les esprits vitaux dans la colére des animaux, & qui les dirige dans la génération.

Toutes les subtilités par lesquelles on prétend prouver la mortalité de l'ame, ne sont que des preuves du contraire. Nos intérêts, nos desirs, nos inquiétudes & notre desaveu même portent le caractère de l'étendue de l'Ame, & en scellent, malgré nous, l'immortalité.

Tout ce que l'on a écrit en faveur de la matérialité de l'Ame; preuves sûres de sa spiritualité. Ce que je viens d'écrire sur l'Ame, & les critiques que l'on en fera; autres preuves encore de sa spiritualité.

V. LEÇON.

DE LA RELIGION.

CE devrait être dans ces Maisons publiques où l'on instruit la jeunesse, qu'on devrait aussi prendre une entière connoissance de la Religion.

Le soin de faire une telle observation à des Chrétiens, ne doit-il pas paroître déplacé, & même impertinent? Je rougis qu'il soit nécessaire.

VALERE revient de pension; il y a été dix ans : qu'y a-t'il appris? Un peu de Latin, quelques mots Grecs, la Fable & la Mythologie Payenne. Ne fait-il que cela? N'en voilà-t'il pas assez? Que voulez-vous donc qu'il sache? Valere est Chrétien, & doit, sans doute, avoir étudié sa Religion. Eh bien, oui; il en a quelque teinture. Il a appris son Catéchisme, & il a récité le Samedi, à la hâte, quelques passages du Nouveau Testament. Est-ce là tout? Oui.

Le voilà bien instruit d'une chose qui doit faire son bonheur ou son malheur éternel!

Je parle à Valere de la sainteté de Samuël, de la sagesse de Salomon, & de la patience de Job; il connoît confusément ces noms-là. Le germe de la volupté s'échauffant dans son jeune cœur, lui a cependant fait faire une attention plus fixe à Salomon. La prudence de ses Régens lui a empêché de le connoître autant qu'il auroit voulu : ils ne font qu'à louer de leur circonspection.

Que

Que je mette notre jeune homme sur le chapitre des amours de Jupiter ; il en fait autant que Mercure. Jusqu'à l'enlèvement même de Ganimède, il n'y a rien qu'il ne connoisse à fond : il voit clair dans tout le Paganisme. Il vous fera une description détaillée des mystères des fêtes d'Adonis. Demandez-lui de vous expliquer ceux de sa Religion ; il en confond l'ordre, & n'en parle qu'en bégayant.

D'où sort Valere ? Croiriez-vous que c'est de chez des Chrétiens ? C'est sous la férule des Prêtres de sa Loi, qu'il a été initié dans la connoissance d'une Religion que la sienne déclare abominable. N'y a-t'il donc que les Auteurs Payens qui puissent nous ouvrir la route des Sciences ? Saint Jérôme, S. Grégoire, S. Cyrille, S. Basile ne sont-ils que des ramas de solécismes ? Leur éloquence ne vaut-elle pas celle des Payens ! Quel feu dans S. Chrysostôme ! Ne pourroit-il pas tenir la place de Lucien ? Quel Orateur que le grand S. Leon ! J'attendrois plus de progrès des jeunes gens, avec S. Prosper & S. Prudence, que des Métamorphoses d'Ovide. Que faire, dira-t'on ? C'est un usage reçu : on y est préparé depuis quinze siècles.

cles. Les Régens ont fait leurs remarques sur Cicéron, Phédre, Saluste & autres. Voudroit-on obliger ceux qui vivent, à étudier? Il faut bon-gré, mal-gré, laisser les choses telles qu'elles sont. Il y a dans chaque état des préjugés qui en sont inséparables. Examinons la dangereuse suite de ceux-ci.

Valere entre dans le monde; je l'y suis. Des impressions récentes, réitérées & toujours sensibles pour un jeune homme, ont affecté supérieurement son cœur. Les amours de Vénus, ses écarts, l'image riant & séductrice que la Fable donne à son adultère, ont sali son imagination; quel champ à de vives réflexions préjudiciables à sa vertu! C'est avec ces dispositions qu'il rentre chez son pere. Je suppose encore à ce pere assez de raison pour le croire capable de faire à son fils une leçon sur ce qu'il doit à sa religion. Qu'en va penser Valere? Il a dix-sept ans, & de mauvaises inclinations naturelles, que son éducation ont rendues pires, le déterminent bientôt. Son pere est un vieux fou, qui prétend le rendre sage. Il communique la chose à quelques amis d'étude. Le conseil tient entre trois ou quatre. Le *Bon-homme* y est regardé comme un

imbécile, & comme tel condamné aux *Petites-Maisons*, & Valere à l'y suivre; si, disent-ils, il a la bêtise de se laisser gâter par son exemple, ou séduire par ses discours. Et la Religion? Je voudrois bien qu'ils l'eussent entièrement oubliée. Vous découvrirai-je une partie de leur conférence si scandaleuse & si impie? Je glisse, & désire que vous ne vous apperceviez pas que Valere est presque résolu de prendre des Lettres de Rescission contre son Baptême, si lieu y avoit. Je crains d'en dire trop.

Valere va donc vivre comme une bête, sans Foi, sans Loi & sans Religion. Cela vous fait trembler, & moi aussi. Pour lui il s'égaie sur la comparaison; il vous dit en riant, qu'il y trouveroit de l'avantage. Lui rappelle-t'on les glorieuses espérances des Chrétiens? il vous parle de leurs craintes. Les bêtes vivent tranquilles & sans remords ni revolte de conscience. Cet état lui plairoit bien. Le choisit-il? Non pas tout-à-fait. On ne heurte pas en face les bienséances, quelque peu pieux que l'on soit, encore demande-t'on de l'extérieur. Il semble que les uns & les autres soient convenus entr'eux de se déguiser; chacun fait que ce

n'est qu'un masque, mais il en faut un ; sans cela l'on n'est pas admis au bal. *Beau masque, on vous connoit.* C'est sous ce déguisement qu'on vous souffre, prenez garde de vous laisser voir.

Valere les fait ces rigoureuses bien-séances, il se règle dessus, mais commodément. Vous allez à la Messe, Valere, & vous faites bien, si l'on vous y a vu. Un long souper vous appelle à *Chaillot*. Le dessert est sur table, & les laquais sont sortis ; voici le temps de faire votre profession de Foi. Quoi ! à table ? Oui, innocent, c'est là où on la fait présentement. Vous hésitez ; dites que vous êtes Chrétien : vous craignez qu'on ne se moque de vous : il faut bien dire quelque chose. Vous avez choisi intérieurement une Religion. Choisir une Religion lorsque l'on est Chrétien : quel troc faire où il n'y ait à perdre ! N'allez-vous pas à la Messe ? Le monde même demande de vous ces déhors de piété ; & pour le cœur, il s'est arrangé là-dessus : laissez-le faire, il est décidé. Quelle est sa Religion ? Est-il Juif ou Mahométan ? Reste-t'il Chrétien ? Ne pensez pas qu'il se charge des devoirs d'une Religion moins aisée que la sienne : il aime trop

les aises, & a trop d'esprit pour le faire.

Il y a à Constantinople des gens gagés, qui du haut des Minarêts des Mosquées appellent, à certaines heures marquées, tous les Musulmans aux prières publiques. Personne n'y manque : la négligence des délinquans ne seroit pas pardonnée pour une *amende* ou pour la *bastonnade*. Les Cadis n'entendent pas plus de raillerie sur les vio- lateurs du Ramadan ; & les Mollachs ne s'avisent pas d'en donner des dispenses particulières.

Dans les lieux où la Religion Juive est encore en vigueur, avec quelle exactitude se rend-t'on aux Sinagogues ! Quelle attention aux prières ! Quel respect pour la célébration du Sabbat ! Quel scrupule sur les moindres minucies !

Que d'aisances dans la Religion Catho- lique ! Qu'elle est commode à Paris ! On lit des Messes à toute heure. Il y a comme la rivalité entre les Moines, à qui s'en quittera avec moins de respect & plus de promptitude. C'est le Pere Bonaventure qui dit sa Messe à onze heures & demie en huit minutes. C'est un Petit-Pere qui la dit en neuf à midi précis. On y court le Di-

manche quand on a le tems; ou, si vous voulez, on n'y va pas. L'Etat ne s'en inquiète guères. On passe les Fêtes comme les autres jours. Et le Carême comment l'observe-t'on? Comme on a observé les Vendredis & les Samedis. On fait gras *ad libitum*: moitié gras, moitié maigre par friandise & par délicatesse. Que de gens ne sauroient souvent pas qu'on est en Carême, s'ils ne se ressouvenoient du Carnaval!

A la facilité de se soustraire aux devoirs les plus essentiels de la Religion, se joint tranquillement l'usage de bien des crimes, qu'on ne met pas même entre les pécadilles.

Pendant vingt ans CLITANDRE s'est rendu le fléau de mille familles. Filles, femmes, veuves; il a tout séduit, il a tout débauché. C'est de lui qu'il semble avoir été dit: * *Tout pain est doux au Fornicateur: il ne se lassera pas de pécher jusqu'à la fin de sa vie.* Il a fait de l'adultère & de la fornication, ses amusemens, ses occupations & ses devoirs. Il avoit des gens à la découverte des femmes mécontentes de leurs maris, des joueuses à crédit, & des filles que leur état ennuyoit.

* Ecclesiast. chap. xxiii.

MENIPPE fournit un Grand de chiens qui arrêtent bien : il en est sûr ; il les a es-
 sayés. Il fait son chemin avec ses chiens.
 Clitandre n'est pas chasseur, mais il ne *che-*
mine pas moins ; c'est lui qui fournit *la pe-*
rite Maison & l'Hermitage. Que voulez-
 vous ? Femmes, veuves, blondes ou brunes,
 blanches ou noires ? Il a tout sous sa main,
 & il se pousse par tout ce qu'il a sous sa
 main , il s'en sert , & peut en répondre
 comme Ménippe de ses chiens. Qui dresse
 mieux que lui ses batteries ? Qui a plus de
 stratagèmes ? Qui les conduit mieux ? S'il
 l'avoit entrepris , il auroit percé les murs
 du Serrail. Une dernière aventure dérangée
 par l'arrivée subite d'un époux , a mis à
 l'air un de ses tours. Qu'eut-on fait à Cli-
 andre à Constantinople ? Qu'ordonne la
 Loi de Moïse contre les Adultères ? Une
 mort cruelle eût suivi ses plaisirs illicites.
 Et à Paris que lui est-il arrivé ? Rien. On
 a chansonné le mari. Clitandre a lui-mê-
 me conté l'histoire de sa surprise à qui l'a
 voulu entendre , & vingt femmes se sont
 présentées pour l'en consoler. N'est-il pas
 heureux pour Clitandre qu'il soit Chrétien ?

Jugez delà si Valere doit changer de Re-

ligion : il n'est pas assez fou. Il reste Chrétien ; mais avec des restrictions. Il tire à clair les licences & les ménagemens de toutes les Religions, & s'en compose une petite Religion à part. Moitié Musulman, moitié Juif, moitié Chrétien, voilà Valere ; les occasions le décident. Dans combien d'événemens ne se trouve-t'il pas à même de se ressouvenir de ses Auteurs de classe ? Je crains qu'il ne soit Payen par *interim*.

* „ L'Insensé se moque de la correction
„ de son pere ; mais celui qui se rend, de-
„ viendra plus sage.

Les meilleurs se contentent de reduire les préceptes en conseils, & croient par-là avoir anéanti leurs devoirs.

† „ Ce que j'ai trouvé seulement, est que
„ Dieu a créé l'homme droit & juste, &
„ qu'il s'est embarrassé lui-même dans une
„ infinité de questions.

La Religion a des ennemis de toutes formes. Les uns vivent comme s'il n'y avoit pas de Dieu. Ont-ils des principes ? Se fondent-ils sur des examens ? Ils ne veulent rien voir ni rien examiner. Ils ne sont Athées ni de cœur ni de bouche, & seroient les premiers

* Prov. chap. xv.

† Eccles. chap. vii.

à se recrier contre ceux qui les croiroient
rels. D'autres avec de l'humanité, de la pro-
bité, & toutes les vertus qui constituent
l'essence du caractère de l'honnête homme,
soutiennent de sang froid qu'il n'y a pas de
Dieu. Les premiers sont en grand nombre,
mais moins à craindre pour la Religion. Le
libertinage les emporte, & forme en eux
cette indifférence dont ils rougissent dès
qu'ils se sont dégoutés de leurs vices. Les
seconds ne laissent rien à espérer d'eux.
Quoiqu'en bien plus petit nombre, ils sont
moins à mépriser qu'à appréhender. Sou-
tenus en quelque façon sur des principes,
quoique faux, & ne donnant presque point
de prise sur leurs mœurs, on est moins en
garde contre eux, que contre les premiers.

Pour se mettre en défense, on commence
à critiquer les Livres Canoniques qui ser-
vent de base à la Religion, & que toute
l'Eglise a reçus, & on s'efforce de prouver
qu'ils sont apocriphes. On va fouiller jus-
ques dans le sein des Annales ténébreuses
des Chinois & des Egyptiens, pour faire
voir que leurs Nations étoient établies,
étendues & policées, plusieurs milliers d'an-
nées avant la venue de Jesus-Christ. On re-

cule les époques, on en falsifie les dates, & on change la supputation. On n'oublie pas que quelques Historiens Chinois rapportent, comme une chose constante, que FONGI, leur premier Empereur, a regné 2982 ans avant Jesus-Christ. On fait par-là remonter la fondation de leur Empire 300 ans au delà du déluge, & on ajoute à cela qu'il n'y a jamais eu de déluge à la Chine. Donc, reprend-t'on, le déluge n'a pas été universel, donc.... Je n'ose pas remettre au jour les conséquences impies qui partent d'ordinaire de cette induction.

S'il y en a qui semblent convenir du déluge, c'est moins qu'ils en soient persuadés, que pour mettre en œuvre les critiques dont ils se sont préparés à le combattre. Ou, disent-ils, le déluge a changé la forme de la Terre, ou il n'a pas été universel; car par l'état présent de la Terre, il est d'une impossibilité phisique qu'il l'ait été. L'Ecriture dit clairement : * « Que les sources du grand abîme furent rompues; que les cataractes du Ciel furent ouverts, & que la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours & quarante nuits, & que

* Gen. chap. vii.

l'eau ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva encore de quinze coudées plus haut.

Les plus hautes montagnes comme le Mont *Gordien* ou le Mont *Ararat*, surpassent de trois mille pas la surface de la Mer, qui dans sa plus grande profondeur, n'a pas plus de trois cens pas. Ainsi, disent-ils, sans compter que la capacité du Globe s'élargit à mesure qu'il s'élève, il auroit fallu quinze fois autant d'eau que la terre dans la quantité marquée.

On fait de plus par des démonstrations exactes, que les plus grands orages ne versent qu'un pouce & demi d'eau par demi heure, ce qui fait six pieds dans un jour, & que le déluge n'ayant duré que quarante jours, la Terre n'auroit pu être couverte que de deux cens quarante pieds d'eau, sans avoir égard ni au vase qui s'étend, ni au déchet de la pénétration; & que, par conséquent, il faudroit que le Ciel, pour atteindre le sommet des montagnes qu'ils ont nommées, eût versé en un seul jour cent soixante pieds d'eau, ce qui excède la possibilité de la nature. Que si on leur accorde qu'il se pouvoit que la Terre ne fût

pas alors au même état qu'elle est aujourd'hui, puisque de semblables innovations se sont vues fréquemment en de moindres occasions; voués à la critique, ils n'en restent pas là, & débrouillant les histoires des Syriens, des Chinois, des Egyptiens & des Ethiopiens, ils cherchent à prouver que deux cens ans au plus après le déluge, leurs Empires étoient déjà extrêmement peuplés, & qu'ils avoient même alors de grandes Villes, & qu'il est impossible qu'en aussi peu de tems, quatre personnes aient pu avoir une génération aussi étendue. A cela on ajoute * « que les trois fils de Noé se », partagerent les Nations après le Déluge, » & que ce partage ne pouvoit être imaginaire.

Y a-t'il un seul endroit de l'Ecriture qui n'ait passé au tamis de leur malignité? Comment croire, disent-ils, qu'Adam ait été le premier homme, & que Dieu l'ait créé le seul pere de tous les Vivans? Ne lit-on pas, que † « les Enfans de Dieu, voyant que les », Filles des Hommes étoient belles, pri- », rent pour leurs femmes celles d'entr'el- », les qui leur avoient plu? », Quelles sont

* Gen. chap. x.

† Gen. chap. vi.

ces Filles des hommes? demandent-ils; qui
 ont leurs Peres, & qui sont ceux qui les
 épousent, que l'Ecriture appelle les *Enfans*
de Dieu? S'il n'y avoit, continuent-ils,
 qu'une seule Race sur la terre, qui étoit la
 Race d'Adam, pourquoi Dieu desapprouve-
 r'il si fort une union entre garçons & fil-
 les d'une même source? La différence des
 Noms entraîne avec elle celle du Sang. Les
 mâles sont nommés *Enfans de Dieu*; & les
 femelles *filles des hommes*. Que conclut-on
 de là? Que les uns & les autres n'étant pas
 d'une même source, Adam n'étoit pas le
 premier homme; que sa Race n'étoit pas
 seule dans le monde; mais que c'étoit seu-
 lement la Race choisie, & celle que Dieu
 aimoit.

Ceux qui trouvent vétilleux de s'arrêter
 à l'idée des Coadamites, donnent dans des
 absurdités aussi grandes. Ils disent avec
 saint Justin * « que les Anges ayant trans-
 gressé l'ordre & la disposition que Dieu
 avoit fait de leur état, s'étoient laissés
 vaincre par l'amour des femmes, & que
 ce fut la cause pour laquelle ils furent

* Oeuvres de saint Justin Phil. & Mart. Apol. pre-
 mière, page 44. Edit. de Col. 1636.

„ changés en Démon. „ Si on leur rappelle que saint Cyrille soutient, * “ qu'on ne peut, sans impiété, dire ou écouter les contes que l'on fait sur les amours des Anges. „ Ils croient beaucoup faire lorsqu'ils vous disent en goguenardant : l'un dit oui, & l'autre non ; que voulez-vous de moi ? J'aime la concorde, & pour les accorder, je dis oui & non.

On pousse plus loin. Moïse, ce Législateur admirable, que Dieu qualifie lui-même du grand titre de son ami, † “ n'est qu'un misérable, infecté de la laderie, & banni d'Egypte à cause de sa maladie, dont le Peuple étoit attrapé comme lui. „ Quels sont les Auteurs à qui des Chrétiens s'en remettent pour garantir ces faits. Ce sont des payens, écrivains prévenus, & qui avoient intérêt de falsifier la narration de ce qu'ils rapportoient de contraire à leurs préjugés. Que penseroit-on d'un J..... qui se défendrait en citant Quesnel ou Jansénius ? Si l'on en croit Tacite, que deviennent tant de miracles que Dieu fit en Egypte

* Oeuvres de saint Cyrille, Liv. ix. Cont. Julien, tome II. pag. 206. Edit. de Balle, 1546.

† Hist. de Tacite, Liv. V.

à la sortie de son Peuple, dans le désert pour les nourrir, & au delà du Jourdain pour les faire entrer en possession de la Terre délicate qu'il leur avoit promise? Sans prévention, pourquoi n'avoir pas autant de foi à Moïse qu'à Tacite?

De l'Ecriture on passe légèrement à la Tradition. Il seroit étonnant qu'on l'eût épargnée. Ce sont des rapsodies pieuses, dont les *Grandes Mères* & les *Ayeules* tenoient registre, qu'elles ont ralongées ou raccourcies selon leurs caprices, & qui perpétuées d'âge en âge, & augmentées de toutes les rêveries des *Bonnes*, ne sont arrivées jusqu'à nous que comme des mensonges respectables par leur vétusté, & sous un vernis de vérité. Un siècle aussi éclairé que le nôtre, ne donne pas là-dedans, & c'est toujours, disent les railleurs, un bras de moins.

Pour être Chrétien, il faut croire aveuglément. Mine intarissable des Saints. Pour être sage, il faut voir évidemment. Malheureux sophisme; pensée qui m'effraie; pépinière trop fertile de raisonneurs, d'impies & d'Athées. Combien de ces sages ont fini par n'être pas même Chrétiens, ni Juifs, ni Mahométans! C'est traiter la Religion en pré-

jugé , dites-vous. Et n'entendez-vous pas dire chaque jour , qu'elle n'est rien de plus ? S'il n'y a pas de religion , que devient Dieu ? Un peu moins que celui qui ne le connoît pas.

En vain objecte-t'on à un Athée que le bel ordre qui regne dans l'univers , n'a pu être l'effet du hazard ; que tout ce qui existe a été créé par une cause première , qui est Dieu. Donc , réplique-t'il d'abord , Dieu est l'auteur du mal moral & du mal physique. Si je lui dis que Dieu , étant infiniment bon ne peut être l'auteur du mal. Donc , ajoutez-t'il , Dieu n'est pas l'auteur de tout. Je lui représente que le mal & le péché sont les suites du mauvais usage du libre arbitre des créatures. Justement , répond-t'il d'un grand sang froid , cela prouve que Dieu ne crée pas tout , & qu'il y a d'autres êtres que lui qui ont le pouvoir de créer ; puisqu'il y a des êtres qui ne tiennent pas leur naissance de lui , il n'est donc pas la seule cause de tout ce qui existe dans le monde. Que de conclusions en faveur du hazard , ou de moins que de subtilités sacrilèges contre la puissance de Dieu ! Il ne nous reste qu'à dire qu'il n'est pas possible d'avoir des idées claires

res de l'infini, & que Dieu est ce qu'il y a de plus visible & de plus caché, de plus connu & de plus secret. Ouvrons les yeux à la Divinité qui nous environne; elle est jour & nuit autour de nous. * « Tous les hommes voient Dieu, mais chacun d'eux ne le regarde que de loin.

Je reprens les objections des Athées. Dieu, disent-ils, agit-il nécessairement, ou avec une souveraine liberté d'indifférence? Se décide-t'on pour la nécessité? Ils répondent : puisqu'il agit nécessairement, il est immuable, nos prières ne servent à rien, ne pouvant changer de résolution. Que si vous avouez qu'il est souverainement libre de faire ce que bon lui semble, ils repliquent : que ne pouvant avoir que des sentimens occasionnés, il en changera selon les circonstances, & que cela conduit à ne pas savoir ce qui arrivera demain. Dieu est bon : nous le prions : nos prières doivent le toucher puisqu'il est bon, & conséquemment il n'exécutera pas l'arrêt qu'il avoit prononcé contre nous. C'est ce qui arriva au sujet de Ninive. Ou Dieu avoit résolu de punir cette Ville, si elle ne faisoit pas

* Job, chap. xxxvi.

pénitence, ou non. S'il l'avoit résolu, il a fallu qu'il ait retracté son arrêt. S'il n'avoit pas prononcé cet arrêt, Dieu étoit donc un trompeur dans ses menaces. Deux extrémités également injurieuses pour Dieu. Que si l'on dit que Dieu savoit que les habitants de Ninive feroient pénitence, ils l'ont donc fait nécessairement & indispensablement, puisque Dieu ne peut savoir que des choses certaines, donc n'étant pas en leur pouvoir de faire autrement, ils ne méritoient pas. Que s'il leur étoit libre ou non de se convertir, Dieu n'étoit donc pas sûr si l'arrêt, par lequel il avoit condamné cette Ville, seroit exécuté, ou ne le seroit pas. Voilà donc Dieu aussi borné que l'homme dans ses connoissances & dans ses œuvres. O! incompréhensibilités mystérieuses des grandeurs de Dieu ! Heureux celui que la Foi fixe à vous adorer !

Nos misères, nos peines, nos craintes, autres armes entre les mains de l'incrédulité. Comment, dit un élève de *Spinoza*, l'homme émané d'un principe souverainement bon, peut-il être mauvais ? La souveraine Bonté produiroit-elle une créature malheureuse, & la souveraine Sainteté une

créature criminelle? Je réponds que l'homme a été créé de Dieu dans un état pur; mais qu'il s'est corrompu lui-même, & que Dieu étant bon & juste, doit le punir de ses forfaits. Bon, disent-ils, mais si l'homme vient absolument d'un principe bon, il ne doit pas lui être possible d'être mauvais. Que si j'objecte qu'il avoit simplement la force de se déterminer au mal. tant pis encore, reprennent-ils; Dieu faisoit qu'il pécheroit, sa bonté devoit donc s'engager à lui en ôter les moyens. Un Être souverainement bon, ne peut nous accorder les moyens de mal faire. Si nous sommes libres à cet égard, il n'est pas bon, ou il n'a pu faire autrement, ou il n'a pas voulu; donc il n'est pas Dieu. En vain appelle-je à mon secours toutes les grâces, & leurs opérations miraculeuses; il se refuse à dire qu'elles ne seroient pas nécessaires, si Dieu avoit établi l'homme dans un état de pureté où il devoit être: que d'ailleurs leur pouvoir paroïssoit bien limité, puisque les crimes étoient en si grand nombre, & que leur efficacité n'étoit que pour un très-petit nombre de personnes: ce qui marquoit dans Dieu une aveugle prédilection qui n'é-

toit pas supportable. Que Paul & Judas ne faisoient pas l'éloge de la grace. Que si je dis que le désespoir du dernier l'a perdu Dieu ne pouvoit-il l'arrêter? repliquent-ils S'il le pouvoit, que ne le faisoit-il? Judas étoit-il le maître de résister à la volonté de Dieu, si Dieu eut voulu? Que répondre Qu'il est plus sûr & plus sage de croire les opérations de la Divinité, que de chercher à les approfondir.

* „ Certainement quiconque reprend
„ Dieu, doit lui répondre.

Orgueilleux Spinosiste, dit Dieu: † „ Je
„ vous interrogerai, & vous me répon
„ drez. Où étiez-vous quand je jetois les
„ fondemens de la Terre? Dites-le-moi
„ si vous avez de l'intelligence. Savez-vous
„ qui en a réglé toutes les mesures, ou qui
„ a étendu sur elle une ligne droite? Sa
„ quoi ses bases sont-elles affermies, ou
„ qui en a posé la pierre angulaire, lors
„ que les Astres du matin me louoient tous
„ ensemble, & que tous les enfans de Dieu
„ étoient transportés de joie? Qui a mis
„ des digues à la mer pour la tenir en fer
„ mée, lorsqu'elle se débordoit comme d'

* Job. chap. xxxix.

† Job. chap. xxxviii.

sein de sa mere? Je l'ai resserrée dans les bornes que je lui ai marquées; j'y ai mis des portes & des barrières. Je lui ai dit: Vous viendrez jusques-là, & vous ne passerez pas plus loin, & vous briserez là l'orgueil de vos flots.... Etes-vous entré jusqu'au fond de la mer, & avez-vous marché dans les extrémités de l'abîme?.... Avez-vous considéré toute l'étendue de la Terre? Dites-moi où habite la lumière & quel est le lieu des ténèbres?.... Saviez-vous alors que vous deviez naître? Et connoissiez-vous le nombre des jours? Répondez à Dieu, & ne disputez pas contre lui.

ARISTARQUE s'enveloppe dans une espèce de Philosophie, pour avoir droit par là de douter de tout, & pour afficher qu'il doute. C'est un bon Orateur. Au moins doit-on lui passer de ne pas croire comme un nigaud. Qui croiroit qu'il est savant, s'il avouoit qu'il y a un Dieu! Comment! un enfant de six ans, & un porte-faix paroîtroient en savoir autant que lui? Il veut examiner avant de se rendre, & avant de commencer l'examen, il ne croit déjà rien. A force de différencier & de définir Dieu,

cet Etre sublime, indéfini & indéfinissable, tout ce qu'il vous en accorde n'est au plus qu'un vain nom, objet de l'épouvante des petits génies, & la seule preuve, selon lui, d'un objet encore plus vain.

ATHANASE, moins pointilleux, convient qu'il y a un Dieu. Mais sur quelle idée le forme-t'il? C'est une Divinité nonchalante & molle, comme ces idoles mondaines, qui pleines & occupées d'elles seules, ne voient tout ce qui les environne, qu'avec la dernière indifférence. Elle n'a ni soins ni plaisirs, parce que les uns ou les autres l'occuperoient, & que l'occupation a un air servile; ce qui ne sied pas à la Divinité. Toujours quiète, tous les événemens du monde ne peuvent l'intéresser; comme une belle dont les pieds sont entourés d'une foule d'adorateurs dont elle se soucie peu, & qui plus loin entend déchirer sa réputation par des voisins qu'elle n'a au plus que la force de mépriser sans vouloir s'en venger, parce que sa vengeance altérerait sa tranquillité: le Dieu d'Athanasé voit les hommes vertueux ou criminels, sans que les uns ni les autres soient capables de déranger sa quiétude. Les hommes paroissent ou disparoissent de-

vant lui , presque sans qu'il s'en apperçoive, ou du moins sans qu'il y fasse attention. Cette divinité m'a tout-à-fait l'air de la paresse ; & je doute qu'une si entière & si absolue desoccupation ne l'ennuyât quelquefois.

MISANDRE blâme Athanase & Aristarque : il fait bien. Ils étoient ses intimes ; il ne les voit plus : encore mieux. Il va plus loin, il les hait. C'en est trop ; je blâme Misandre à mon tour, & je le place presque, dès lors, entre Athanase & Aristarque. Misandre aime Dieu, & se croit obligé en conscience de les haïr. Tant pis. Sa haine ne se borne pas là, elle réjaillit jusques sur ses parens, sur sa femme & sur ses enfans : tant pis ; encore, tant pis. Athanase & Aristarque sont alors moins criminels que lui. Que pense Misandre de Dieu ? Qu'il veut que quiconque l'aime, n'aime personne. Quelle jalousie ! Est-ce aimer Dieu véritablement, que de haïr le genre humain ?

Voulez-vous que PHILOSI vous souffre ? Ne louez personne devant lui. Ne parlez ni des bonnes œuvres de SOPHRONE qui vient de mettre quatre orphelins en métier, ni des charités que ZOSIME fait

journallement à de pauvres veuves, ni de jeunes filles que PHISTENE vient de pourvoir si avantageusement, les unes pour le Couvent, & les autres pour le monde. Ne lui parlez que des liards qu'il donne habituellement à la sortie de la Grand'Messe, les jours de grandes Fêtes, & en sortant des Saluts, lorsqu'il y a presse. Dites-lui que personne ne fait plus de charités que lui, & il pourra, peut-être, vous aimer. Je dis peut-être, car, ne vous y trompez pas, Philosi n'aime que soi-même. C'est lui que Dieu a enlevé spécialement du monde, & a tiré entre tous les honnêtes gens pour l'aimer par-dessus tout, & c'est lui que Dieu conduit, comme par la main, abandonnant tous les autres hommes au pouvoir de Satan. Quelle différence trouvez-vous de Philosi à Athanase? Ce dernier regarde Dieu comme un être tranquille, qui laisse aller le monde au hasard, & que rien n'intéresse; & Philosi pense que Dieu ne prend garde qu'à lui, & ne chérit que lui.

Dans l'ordre de la Providence, les hommes sont formés les uns pour les autres. Devenir inutile à son prochain, c'est repro-

cher à Dieu, & convenir qu'on est de trop dans le monde.

TRASIMON revient du Sermon; il rentre chez lui le sourcil froncé, le regard furieux, & l'abord brutal. En vain sa femme veut-elle l'appaiser; ses enfans se présentent en vain pour l'embrasser; il les brusque, se jette dans son Oratoire, s'y enferme. Il pâlit, il tremble, il frissonne & se deshabilille, il se discipline. Est-ce là le fruit qu'il tire de la parole de Dieu? Trasimon croit-il que Dieu est le pere de tous les hommes, & leur meilleur ami? Quoi! il peut penser qu'il lui ordonne de se haïr à ce point. O Dieu! les Prêtres de Baal en faisoient-ils davantage pour se rendre ce faux Dieu propice? Tifimon, vous êtes encore bien au-dessous d'Athanase & d'Ariftarque. Ils sont moins coupables que vous. Que diriez-vous d'un Sauvage, d'un Américain qui soutiendrait, ne vous connoissant pas, que vous n'êtes pas au monde! vous lui en voudriez moins qu'à votre compatriote, qui vivant bien avec vous, diroit par-tout que vous lui avez conseillé des actions infames. Il y a moins à perdre à être ignoré que diffamé.

„ Il n'a pas même fuffi aux hommes d'être dans ces erreurs touchant la connoiffance de Dieu ; mais vivant dans une grande confufion , caufée par l'ignorance , ils donnent le nom de paix à des maux fi grands & en fi grand nombre ; car ils immolent leurs enfans à l'*Avarice* , ils font en fecret des facrifices infâmes , ils célèbrent des veilles pleines d'une brutalité furieufe : delà vient qu'ils ne gardent plus aucune honnêteté ni dans leur vie , ni dans leur mariage ; mais l'un tue l'autre par envie , ou l'outrage par l'adultère : tout eft dans la confufion , le meurtre , le fang , le vol , la tromperie , l'infidélité , le tumulte , le parjure , le trouble des gens de bien , l'oubli de Dieu , l'impureté des ames , l'avortement , l'inconftance des mariages , & les diffolutions de l'adultère & de l'impudicité.

La molleffe crie contre la régularité de la Religion , & l'ignorance ne convient pas de fes principes. On n'eft Chrétien que par hazard , dit l'un , & je veux l'être par réflexion. Il y a dix ans qu'il tient ce langage. A-t'il réfléchi ? Pas encore. Il a tort , reprend l'autre. Je fuis Chrétien , & en vé-

rité, je n'en suis pas fâché. Car, après tout, je n'aime pas le maigre, je fais gras, j'aime le jeu, & je joue, je suis riche, je joue gros jeu. Le Bal me divertit, les Spectacles m'amuse, les promenades me distraient. He bien ! j'y vais. Les Sermons m'endorment, aussi ne m'y voit-on pas. Une Grand'Messe m'ennuie, & l'ennui me donne la *migraine* ; n'y auroit-il pas de la cruauté à me forcer d'y aller ? Et puis, c'est la Messe du Peuple ; à midi trois quarts je cours à une basse aux *Petits-Peres* ; cela m'est commode, & très-commode ; j'y vois d'honnêtes gens, c'est l'heure & le rendez-vous du joli monde, & en huit minutes l'affaire est faite. On entend de reste que ce ne sont que les Fêtes & les Dimanches ; car d'autres jours qu'y faire ? Il n'y a personne. Je m'endors à Vêpres ; il n'est pas décent de dormir à l'Eglise, je reste chez moi. A l'égard des Saluts, on me voit quelque fois aux *beaux*. La canaille fait la foule aux autres, & je crains mortellement le renfermé. Il a bien fait de me prévenir qu'il étoit Chrétien, je ne m'en serois jamais douté.

J'admire, avec frayeur, la criminelle

tranquilité des Chrétiens , d'oser ranger dans la classe des jeux d'esprit , la dangereuse & damnable subtilité d'une négative bien soutenue & bien prouvée sur l'existence de Dieu. Ces fillogismes horribles, peuvent-ils jamais faire autant de bien à la Religion, qu'ils y ont fait de mal ? Qui croiroit que des disputes d'école, sur des matières de Foi, ont été les premières semences des hérésies ? Ce sont les doutes affectés des Moines sur la Divinité, qui ont engendré l'Athéisme. Ce sont leur *pour* & leur *contre* qui l'ont allaité long-tems, & qui lui fournissent chaque jour des nourritures plus solides. Que n'en restoit-on bonnement & simplement à croire, sans chercher à avoir l'esprit de douter ?

Si nous consultons Pierre & Paul, pour savoir d'eux qu'est-ce que Dieu, ils répondront l'un & l'autre :

* „ C'est un Esprit d'intelligence, qui est
„ saint, unique, multiplié, subtil, disert,
„ agile, sans tache, clair, doux, ami du
„ bien, pénétrant, que rien ne peut em-
„ pêcher d'agir, bienfaisant, amateur des
„ hommes, bon, stable, infailible, calme,

* Sagef. chap. vii.

„ qui peut tout, qui voit tout, qui ren-
 „ ferme en soi tous les esprits, qui est in-
 „ telligible, pur & subtil. „ Qu'on est sa-
 vant lorsqu'on fait cela, & rien de plus!

Ce ne seroit pas à ce siècle qu'on pourroit appliquer cette parole de David: * *L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu.* On ne le dit pas dans le cœur aujourd'hui; mais à haute voix, & sans passer pour insensé.

Est-ce un coup de la grace qui a fait abjurer DORIMOND? Qu'en dois-je penser, lorsque je ne le vois à la Messe qu'à la Chapelle, qu'il n'y entre jamais qu'à l'heure de la Cour, & qu'il ne se met à genoux que devant le Prince? Quel est le Dieu de Dorimond, qui ne paroît avoir de religion qu'en présence du Roi?

Où courez-vous, ARSENE? Où allez-vous si vite? L'ennemi vous poursuit-il? Vous venez de quitter l'appartement pour vous enterrer dans le caveau le plus enfoncé, dans le souterrain le plus noir, & vous en sortez pour fuir à l'Eglise. Qu'avez-vous? Vous êtes pâle & tout défait. Quel reliquaire embrasserez-vous? à quel Saint vous recommanderez-vous? quel vœu ferez-

* Pseaume viii.

vous? Plongez vos deux mains dans le Bénitier. L'Orage redouble. Un coup de tonnerre est un Sermon bien touchant pour vous. Avouez-le, ce n'est pas Dieu que vous craignez, Arsène, c'est la mort. L'orage va cesser, & je vous reconnoitrai alors pour ce que vous êtes.

La belle & louable coutume de débiter dans des nouvelles publiques que les Grands vont au Temple les jours de Fêtes ordonnées par la Religion, & qu'ils y restent quelquefois pendant des heures entières. Que manque-t'il à cette coutume pour la trouver ridicule, que de me persuader qu'elle vient de la Chine? Les drôles de gens, les bonnes gens, dirois-je alors, qui pensent qu'on trouvera curieux en Europe, de savoir qu'un Empereur veut bien quelquefois prier Dieu; que n'ajoutoient-ils aussi qu'il se donne la peine de boire & de manger?

N'étoit-ce pas assez de la magnificence des dorures & de la beauté des peintures, pour causer des distractions, sans y joindre les accens d'une musique molle & sensuelle? Mais, peut-être, se feroit-on ennuyé sans cela. J'avertis que ce n'est pas de l'Opera que je parle: Ne le sent-on pas bien?

Dire que la durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie, c'est faire trouver la réforme bien difficile, & mettre la vertu bien haut. Un Anglois qui lit cette maxime, n'y voit rien d'extraordinaire. La chose lui semble assez faisable, & la comparaison ne lui paroît pas forte.

A considérer de près la réforme que presque tous les hommes font de leurs passions, ne diroit-on pas que la nature, Dame suzeraine de tous les cœurs, leur auroit ordonné, sur peine de la vie, d'y laisser toujours un certain nombre de baliveaux de toutes les espèces?

Les passions ne laissent pas souvent que d'avoir un regain bien fort, & les prairies de la folie sont quelquefois bien fournies dans l'arrière-saison.

Entre tous les systèmes à la mode, il y en a trois qui contribuent davantage à la corruption des mœurs, & à la ruine de la société. Le premier porte que le vice & la vertu sont indifférens en eux-mêmes, & qu'ils n'existent qu'au gré des Loix : le second n'admet ni peines ni récompenses après cette vie. Delà on ne craint & on n'évite que le crime qui conduit à l'écha-

faut, & on ne cultive & on n'estime que la vertu qui peut servir à faire son chemin. Le troisiéme, moins nuisible aux particuliers qu'à l'Etat, prive toutes les vertus d'action, & les réduit toutes en contemplation.

L'idée la moins imparfaite qu'on puisse donner de la satisfaction que goutent les Saints dans la vue de Dieu, peut, si j'ose le dire, se tirer d'après le plaisir qu'un amant bien épris ressent en présence de sa maîtresse. Son absence m'a bien l'air d'un Purgatoire qui n'est pas aisé à supporter, & ses mépris peuvent bien peindre l'esquissé d'un Enfer.

Ne donner que dans l'espérance de la reconnaissance; voilà l'homme. Obliger jusqu'aux ingrats, les prévenir, leur faire du bien malgré eux : Mon Dieu ! c'est là que je vous reconnois. Mais qui peut vous imiter ?

Ce n'est pas seulement aux *Capucins* & aux *Chartreux* à reconnoître Dieu, & à l'aimer. Qui lui doit plus de reconnaissance que vous, voluptueux, mondains & sensuels, vous qui vous rassasiez des délices de la terre, qui vous enivrez chaque jour du suc des plaisirs ? Qui doit l'aimer plus que vous ?

„ Nous

* „ Nous ne pouvons comprendre Dieu
 „ d'une manière digne de lui ; il est grand
 „ par sa puissance , par son jugement &
 „ par sa justice, & il est véritablement ines-
 „ fable. C'est pourquoi tous les hommes
 „ le craindront , & nul de ceux qui se
 „ croient sages, n'osera envisager sa gran-
 „ deur.

VI. LEÇON.
 DE L'HONNEUR.

J'Ose dire en Chrétien, qu'après la Re-
 ligion, l'Honneur est le plus grand sou-
 verain du monde. En Moraliste, & lui
 faisant le rang qu'il tient dans le siècle, je
 suis obligé d'avouer qu'il la devance, la
 remplace & l'anéantit.

Je conviens que la Religion a encore
 quelques fidèles sujets qui la servent par pré-
 férence : mais que le nombre en est petit !
 Moi-même puis-je bien m'assurer qu'il n'y
 ait que la Religion qui me guide ? Une au-
 tre classe d'hommes fort nombreuse a trouvé
 le secret d'allier son service & celui de l'hon-

* Job , chap. xxxvii.

neur. Quoiqu'à la folde de la Religion, ils ne laissent pas de prêter la main à l'autre. Pourquoi ? C'est que l'honneur assigne les récompenses, & distribue les distinctions dans le domaine même de la Religion.

L'honneur dans de certains cas demeure inséparablement joint avec la Religion ; dans d'autres il la soutient, & dans d'autres encore il la combat ouvertement, lui tient tête & ne la ménage pas.

Dans le cas du vol, l'Honneur & la Religion n'ont qu'une loi.

L'Usurier & le Monopoleur, quoique connus, ne sont deshonorés qu'après la punition ; échappent-ils à la recherche, ou achètent-ils leurs graces ? Les premiers champions de l'honneur s'empressent d'épouser leurs filles.

L'Honneur soutient la Religion dans le commerce civil. C'est lui qui conduit bien des gens à la Messe, comme c'est la desoccupation qui les amène au Sermon les jours de Fêtes.

Sur l'article du duel & sur la galanterie, l'Honneur combat la Religion & l'anéantit.

Presque point de convenances entr'eux ; beaucoup de contrariétés. Il faut opter.

L'Honneur prend dans le monde toutes les prérogatives des vertus, s'en arroe tous les privilèges, & les y représente toutes. Il a les mêmes principes & la même conduite; il ne lui manque que d'avoir les mêmes fins pour être la première des vertus, comme il en est la base. Il demande de la noblesse & de l'aisance dans les vertus, de la sincérité dans le commerce du monde, & de la politesse dans les manières.

Les vertus qu'il soutient sont aisées à pratiquer, puisqu'elles ne tendent qu'à nous être principalement utiles à nous-mêmes, & qu'à nous distinguer du commun. Elles sont ainsi de moitié avec l'amour-propre. Y a-t'il la plus légère couche de noblesse ou de sentimens sur une action? L'Honneur la justifie, malgré les cris de la Religion & ses appels. Il ne demande de la sincérité que pour flatter davantage notre amour-propre: car y a-t'il rien de plus humiliant que d'être reconnu pour fourbe? Il ne condamne pas la dissimulation, mais le mensonge. Il veut de la politesse dans les manières: autre régal qu'il présente encore à l'amour-propre. Nous sommes assez portés par notre orgueil à cultiver les belles manières, sans

que l'honneur en fasse un précepte. Nous nous élevons par-là, nous nous rendons indéchiffrables, nous nous sentons flattés de faire croire que nous vivons dans la *bonne compagnie*. Il y a ici un milieu à tenir, dont tout le monde n'est pas capable. La fatuité se trouve à un demi travers de doigt de la politesse? On glisse sans s'en appercevoir de l'une à l'autre; il y a quelquefois long-tems qu'on est fat, qu'on ne se croit encore que poli.

A combien de bizarreries, d'ailleurs, l'Honneur n'est-il pas sujet? Il n'y a que les circonstances qui puissent bien les déterminer.

L'Honneur a ceci de commun avec la Religion; qu'il a, comme elle, ses Temples & ses Autels, ses Apôtres & ses Ministres, ses Martirs & ses Victimes.

AUGUSTE a dit au jeune TARTUS: Viens chez moi, je te servirai de pere. Ma femme sera ta mere, mon fils sera ton frere, & mes filles seront tes sœurs, mes domestiques te serviront, & je te défendrai contre tes ennemis. Trop crédule Tartus, tu l'as suivi. Où n'as-tu pas offert ta tête, dès qu'il l'a voulu? Il t'a dit, passez la mer, &

tu l'as fait. Il t'a envoyé presque seul au milieu de tes ennemis; leur nombre s'est accru; ils ont tenu conseil contre toi. Auguste t'a trahi. Retire-toi où tu voudras, t'a-t'il dit bientôt; G... F.... & F.... ne me permettent plus de te garder près de moi. En vain lui as-tu rappelé ce qu'il devoit à son nom, à la Religion & à l'Honneur : vaines clameurs; pars, malheureux Tartus, ou attens-toi aux dernières violences. Que peux-tu espérer dans ces lieux? La pièce est jouée; la toile est baissée. Sors au plutôt du Théâtre. Oublie, s'il t'est possible, jusqu'au nom du grand rôle que tu viens de jouer; quitte de bonne grace le faie, & endosse le manteau le plus commun. Tu devois commander à des millions d'hommes, viens conduire des moutons. Que les branches d'un hêtre épais forment le dais de ton trône, & que la verdure y serve de tapis. Que la houlette soit ton sceptre: exerce désormais ton courage contre les loups, & réserve tes vertus pour tes moutons. Pars: es-tu parti? Oublies-tu que tu es à vendre & à acheter? Si dans ta fuite tu te souviens de tes ennemis & d'Auguste, ne lui en veux pas : tu lui dois être

obligé de tout le mal qu'il ne t'a pas fait.

Il y a encore dans tous les cœurs un reste du germe de la vertu. Nous haïssons un scélérat, & nous plaignons un honnête homme malheureux. Il reste à ajouter, pourvu que le premier ne soit pas un homme à carrosse, & que le second en ait eu un.

Qui a inventé ces ténébreuses alcoves, ces quadrupes rideaux, & ces cabinets secrets? Qui a percé les escaliers dérobés? Qui a donné le plan de ces garde-robes commodes? Qui a mis des verroux à toutes les portes? C'est l'Honneur. C'est encore lui qui fait si soigneusement fermer ces reducts infames, où des peintures lascives donnent une si naïve & si horrible copie de la corruption du cœur de celui à qui elles appartiennent. C'est lui qui met un frein à la bouche du cinique *Diogenon*. Si je le surprends au milieu des complices de ses débauches, il n'a plus de retenue. C'est l'honneur qui a conseillé au Chanoine B.... de se déguiser en femme, pour sauver au moins les apparences de la curiosité qu'il avoit pour l'Opera.

Le Capital pour THEODESME n'est pas d'agir toujours bien; mais de faire en sorte

qu'on ne sache pas s'il agit mal. Il a moins de soin de ne se pas trouver en compagnie de femmes, qu'à ne se livrer qu'à celles dont il peut répondre comme de lui-même. C'est ce qu'on appelle un *Tatoneux*. Ce n'est ni à *Nérine*, ni à *Thisbé*, ni à *Aspasie* qu'il se jouera. Une est trop vive, & aime trop le bruyant des passions; & les deux autres ne sont pas d'un commerce sûr. Il s'attache à *Aminte* qu'il a apprivoisée petit à petit, & qui en est déjà avec lui à manger à la brochette. Il ne la voit qu'à la dérobée. Il ne se glisse chez elle qu'entre chiens & loups. Il veut que tout se ferme dès qu'il y est. Une porte, encore une autre: un verrouil, deux; un rideau, un second. D'où vient tant de précautions? Pour l'Honneur.

On disoit communément, il y a cinquante ans, qu'il ne manquoit à certains hommes de ce tems, pour être femmes, que des boucles d'oreilles. Cette distinction s'est évanouie, & a été suivie de tant d'autres, qui sont disparues avec celle des vapeurs, que je ne suis pas encore bien rassuré sur celle des couches.

Il faut avoir un discernement bien fin

pour reconnoître certains vices que l'Honneur a introduits sur la scène en attirail de vertus. Vices émérellonnés, pimpans, & qui font classe avec certaines vertus qui ne font que des vices fardés; mignards, & qu'on souffre à cause de leur gentillesse & de leur commodité.

Est-ce dans les petits soupers, aux jeux & aux spectacles que l'on doit parier pour l'Honneur & pour la probité?

Toutes vertus ne ressemblent pas aux belles femmes. Qu'il y en a qui perdroient si on leur ôtoit jusqu'à la chemise! que de vertus épouvantables!

Tel passe pour sage qui ne doit ce nom qu'au soin qu'il prend de dépayser les mouches, ou à l'art avec lequel il déguise ses allures, ou aux distractions de ses voisins, ou à la discrétion de ses confidens.

Un homme sage est tout ce qu'il peut être au-dessus de ce qu'il est. Le vice dégrade le Monarque, & ne le rend pas même égal à son Valet-de-pied, homme de bien.

Peut-on faire fond sur les vertus Morales sans les Chrétiennes?

On craint davantage de se donner un ridicule que d'avoir des vices.

Il n'y a que des Gentilshommes printaniers qui aient pu s'appliquer à tirer les Prédamites du néant. J'aime assez à en voir qui dattent delà. Pourquoi les blâmerois-je? Souvent en sortent-ils.

Un ami me parle de TEROUA. C'est un Savant du premier ordre, me dit-il; si vous voulez, dès demain je vous le ferai voir; je fais une maison où on le voit. Arrêtez, je ne vous entens pas : est-ce de quelque bête extraordinaire dont vous me parlez? Non, c'est de Teroua, reprend mon ami. Continuez donc. Eh bien : est-ce demain que nous l'irons voir? Doucement, interrompé-je. Quelles sont les mœurs de Teroua? Est-il bon ami, bon parent? Il est vrai, continue mon ami, qu'il a trahi quelques personnes, & qu'il a fait quelques épigrammes contre des gens à qui il avoit de très-grandes obligations. Et pour la Religion : n'en parlons pas. N'importe, c'est un génie qui a écrit des choses admirables, & avec des sentimens.... Eh bien, mon ami, envoyez-moi ses œuvres, il n'est homme qu'en peinture; je vous rends grâces de l'original.

L'Honneur & la dévotion : gazes sou-

vent trop délicées pour couvrir entièrement de certains vices qui percent au travers.

TIPHON soutient qu'il a de l'honneur. *Un homme d'honneur comme moi*, dit-il à tout propos. Il ne le peut trop dire; car qui auroit pensé qu'il le fût, lui qui a été refusé dans une cotterie, où nombre d'honnêtes gens ne s'empressent pas d'être admis.

Attache-t'on une idée de conquête à la galanterie? L'Honneur passe sur-tout, permet tout & relève de tout.

J'aurois pensé comme vous, & j'aurois cru qu'après six mois de soins & de complaisances, LISANDRE lassé de poursuivre THEMIRE, qui ne l'écoute pas, l'auroit enfin laissée à son époux, & libre d'agir comme elle auroit voulu. Qui vous a dit que je pense comme cela? reprend arrogant ALPHITAS; cela seroit vraiment beau que Lisandre en restât là. Que diroit-on de lui? Rien que de bien, je crois. Ce qu'on en pourroit dire de plus, c'est qu'ayant éprouvé la vertu de Thémire, il n'en pouvoit douter, & ne devoit que l'en estimer davantage. Belle conclusion, replique Alphitas; ce n'est *par-bleu* pas là mon avis; mais, vous êtes d'un bon conseil pour

deshonorer les gens. Comment l'entendez-vous ? lui dis-je. Comment ? continue-t'il, comme tout le monde doit l'entendre ; que Lifandre est un homme absolument perdu d'honneur, s'il quitte prise ; qu'il doit vigoureusement pousser sa pointe , & n'en point démordre, qu'il n'ait triomphé des scrupules , & des préjugés de Thémire. Et quelle nouvelle morale est-ce là ? reprends-je. Nouvelle ! En vérité, mon pauvre ami, vous connoissez bien peu le monde ; allez, c'est l'usage : & je cours de ce pas engager Lifandre à lui pousser l'épée dans les reins. Il est honteux pour lui d'avoir déjà usé tant de tems autour d'une femme. Quel maudit enchanteur que l'Honneur ! Les Valets-de-chambre à deux fins font-ils aussi de ses gens ?

* „ Allez, dit HOLOPHERNE à VAGAO,
 „ & persuadez à cette femme du Peuple
 „ Hébreu, qu'elle consente d'elle-même à
 „ me venir trouver ; car les Assiriens croient
 „ qu'il est honteux à un homme, qu'une
 „ femme se moque de lui , & qu'elle trouve
 „ moyen de se tirer d'avec lui, sans con-
 „ sentir à ce qu'il désire d'elle. „ Fausse

* Judith, chap. xii.

honte, criminel honneur, que vous êtes bien soutenus ! que vous avez fait de progrès ! Les plus grands Empires ont été détruits. On ne connoit qu'à peine le nom des Affiriens ; le tems paroît avoir dévoré jusqu'à la terre où étoient assises leurs Villes superbes ; mais le crime a gravé leurs infames maximes en caractères éternels, il les a semées par tout le monde, & leurs provinces malheureux ont pris par-tout.

Que de Vagaos préparent les infortunées victimes de la brutalité des Holophernes ! C'est par leurs détestables entremises que serpentent la fornication & l'adultère. Ce sont eux qui disent doucement à celles qu'un reste de vertu fait encore arrêter au bord du précipice : * « Pourquoi cette bonne
„ fille craindrait-elle d'entrer chez mon
„ Seigneur, pour être honorée de lui, pour
„ manger avec lui, pour boire du vin &
„ se réjouir ? „ Abominables ouvriers de l'iniquité ! Quoi ! on vous tolère ! C'est peu, vous êtes recherchés, payés, récompensés. Les Vagaos du siècle ne sont ni des Euniques, ni des Esclaves.

DE GREGI auroit pu passer pour hom-

* Judith, ibidem.

ne d'esprit, s'il n'avoit fait imprimer un livre rare par le ridicule. Il ne lui manque, pour que la postérité le croie tel, que d'avoir le bonheur d'en retirer tous les exemplaires.

Je lis un Livre où je vois qu'on ne peut, en conscience, obéir à Dieu que selon la volonté des Supérieurs. Je ris, & sans être devin, je suis prêt de jurer que ce n'est pas un novice qui a fait ce Livre.

On rougit ordinairement davantage devant les vicieux d'être homme de bien, que vicieux devant les gens de bien. On fait plus: on affecte avec les premiers des vices que l'on n'a pas, avec plus de hardiesse & plus de succès, qu'on ne pourroit feindre avec les derniers, les vertus même les plus aisées.

Quelle que soit la réputation de certains hommes sur le chapitre des femmes, les trois quarts, pour le moins, ne la doivent qu'à la discrétion de celles dont ils ont été la *coqueluche*. Quel maigre sujet d'orgueil pour les *Petits-Maitres*, & qu'un Moineau-franc doit bien leur rabattre le caquet!

CIMON se contente du titre d'*bonhomme*, & c'est être, en vérité, bien modeste. Car que lui a-t'il fallu pour l'obte-

nir, qu'il ne doive au hazard ? Des vices heureusement masqués, & à la mode, font les deux tiers de son mérite ; un certain air de suffisance, à qui l'amour-propre donne la main d'un côté, & que le mépris d'autrui soutient de l'autre ; un carosse, quelques mille livres de rente sur une Isle flottante entre vingt créanciers pacifiques. Tout cela vaut-il qu'on le fasse sonner si haut ?

Que vous importe SYLLA, si MARIUS a le commandement des Armées de la République ? Si c'est le bien public qui vous fait parler, que n'a-t'il pas fait, ou pour le défendre, ou pour l'augmenter ? On connoît votre valeur & votre grand cœur ; mais auriez-vous fait mieux vous-même ? Il a forcé les Villes, il a gagné les Batailles : par-tout l'ennemi a fui devant lui : qu'auriez-vous fait de plus, Sylla ? Rien : vous en convenez. Vous vouliez avoir la gloire de sauver la République. Belle jalousie, noble envie, c'est là tout votre motif. La paix est faite sans doute que Sylla & Marius se reconcilieront. Je ne le crois pas : ils se chercheront davantage, ils se sont joints, & Marius emporte chez les Morts de tristes preuves de la bravoure & de la férocité de Sylla

& Sylla, dans son lit, ne peut disconvenir que Marius étoit seul digne d'être son rival : il est le premier à louer son courage. Ils s'estimoient intérieurement, dit-on ; que falloit-il pour les rendre amis ? Peu de chose ; seulement que l'un ou l'autre fût mort.

Où va si précipitamment PIRRHUS ? Les ennemis ont-ils envahi la frontière ? Qu'on le laisse partir, & je répons du succès. Généreux ACHILLES, qu'entens-je ? Votre fils ne s'arme que pour aller combattre le jeune AJAX. Tous deux amis hier, quelle cause les a brouillés si vite ? Arrêtez les fougues de ce jeune Héros. Pere barbare, c'est vous qui lui mettez les armes à la main. Pirrhus vole, il est déjà sur le pré où Ajax l'attendoit. Un moment, malheureux, pensez donc que le mort ne sera pas le plus infortuné, & que le vainqueur sera obligé de fuir de la Cour, & de s'exiler lui-même du Royaume. Furieux duélistes, les ennemis sont aux portes de l'Etat. Si vous brûlez si fort de répandre votre sang, c'est là qu'il faut marcher. Volez : c'est là que vous le répandrez sans crime. Malheureux, pensez à Dieu. Ils ne m'écoutent point, ils s'égorgeant, ils se tuent.

Honneur ! impitoyable idole de sang ! c'est de tels forcenés qui soutiennent ton culte. Que promets-tu donc à tes martyrs ?

PASQUIN a mis sols sur sols pendant dix ans pour se faire un petit fonds. La somme est complète ; il a quarante mille livres bien comptées dans son coffre. Achetera-t'il une maison , une ferme , des terres ? Il suppose , il calcule. Outre les réparations qui emportent la moitié du revenu , le revenu en lui-même est trop bas : cinq pour cent par an ; c'est trop peu. Il y a une charge à vendre. Charge lucrative , mais infame , & dont les provisions se jettent comme un os à un chien. Qu'importe , dit Pasquin. Mais combien rapporte-t'elle ? Tout ce qu'on veut. Voilà ce qu'il me faut , reprend-t'il. Il donne ses quarante mille francs sans regret , & boit , sans revolte d'amour-propre , toutes les ignominies attachées à son achat : il en avale gayement la dernière goutte , & la lie sans contre-cœur. Peut-il acheter par trop de honte le droit de se faire afficher usurier , & de ruiner quelques familles chaque année ? Ce qui m'étonne en ceci , c'est moins qu'il y ait dans un Etat quarante Pas-

quins

quins pour acheter de telles charges, que de les y voir créées & à vendre.

Ce n'est pas tout-à-fait parce qu'un homme est criminel qu'on n'ose avouer que l'on est son parent; c'est seulement parce que l'on craint qu'il ne soit assez malheureux pour être puni.

Après trois ans de captivité, CRESUS, te voilà donc en liberté. Le fait n'est pas unique, mais c'est être heureux. Je t'en fais mon compliment. Je ne m'explique pas: tu fais dans ta conscience que je ne parle pas de ton innocence; mais bien de ce que tu t'es trouvé assez criminel, pour être assez en moyen pour avoir ta grace. Enrichis ton Avocat: c'est toujours bien faire, quoique ce ne soit pas lui qui t'ait servi le plus. Moins de monopoles & de concussions, & je ne te verrois pas la tête sur les épaules. Un beau moyen pour le gain d'une cause, c'est d'être en état de l'acheter.

Jusqu'où ne vont pas les bizarreries de l'honneur? Quels sont ses caprices?

CORIMON court chez le Magistrat. Depuis quinze jours il l'assiége par-tout; il l'arrête à la sortie de son cabinet, se place devant lui à l'audience, se trouve lorsqu'il

descend de son carosse, & lorsqu'il y monte. Il lui présente placets sur placets. Il ne le laisse en repos en nul endroit, pas même chez sa maîtresse. On le fait dans son voisinage. Vous verrez, dit-on, que Corimon cherche à se faire séparer de sa femme. Je ne crois pas, dit quelqu'un, il auroit trop à rendre. Tout au plus postule-t'il pour la faire renfermer. En effet, y a-t'il rien de plus criant que la conduite qu'elle tient avec lui? Depuis trois ans elle ne suit qu'EGISTE : elle est avec lui à la Campagne & à la Ville. C'est bien fait.... Vous n'y êtes ni les uns ni les autres, & la femme de Corimon n'est pas l'objet de ses démarches. C'est à la pauvre LESBIE à qui il en veut. Il lui a ravi son innocence. Elle a rougi de ses égaremens, dès qu'elle y a fait réflexion, & s'est séparée de lui. Il croit son honneur offensé, de ce qu'une *petite fille* se moque de lui. On l'en raille : il en est outré, & il a juré qu'elle s'en repentiroit. C'est elle qu'il veut faire renfermer, & il y parviendra.

TOMELA a épousé CLITIE. C'est une belle brune, dont on parle avec admiration. Elle plaît à FLORUS, qui est en place de donner les meilleures commissions, &

de faire la fortune d'un homme par sa seule protection. Tomela n'a plus qu'à parler. Veut-il les affaires de mer, ou celles de terre? Aime-t'il mieux commander les Légions? Lui plait-il d'entrer dans le Conseil? Il n'a qu'à choisir. Florus est homme à le rendre propre à tout. Car en favoit-il davantage lui-même? Je vous entens. Vous ne vous connoissez ni aux affaires étrangères, ni aux domestiques. N'importe; il n'est que de mettre le pied dedans, entrez. Vous aurez un bon premier commis. Crassus dirigera vos Bureaux. Vous savez signer; en voilà plus qu'il ne faut. Vous n'êtes pas le seul qui ait un Crassus. Etes-vous placé: mettez à profit l'instant où la fortune vous suit. Dépêchez: vous n'avez, peut-être, pas long-tems à en jouir. Payez-vous largement par vos mains des complaisances que la jeune Clitie a pour Florus qui est octogénaire? Amassez millions sur millions. Avez-vous fait? Florus se meurt, il est mort. Tout le mérite de Tomela est enseveli avec lui. Sa place est donnée à un autre qui a autant besoin de Crassus, & qui le prend à son service. Dites-moi, je vous prie: Que peut-il donc tant manquer à Crassus qui a

des connoissances si étendues pour remplir cette place dont il est si digne ? Une Clitie quelque sœur , ou quelque cousine jeune commode & d'un joli minois.

Le Patrimoine des Pauvres, Perou, Min d'or & de diamans. Directions des Hôpitaux, fortunes, bonnes Commissions. L'Administrateur dévore le Pauvre, & le Directeur lui suce le sang. Administrateur né à qui peut convenir cet emploi qu'aux bons cœurs ? J'en appelle à tous les Pauvres.

GERONTE a un petit fonds en argent qu'il fait valoir ; un enfant de famille qui marchande une Actrice, va le trouver. Plus il lui paroît avoir besoin d'argent, plus le rançonne ; & il ne convient de lui donner ce qu'il demande, qu'en lui faisant faire une bonne Lettre de Change à cinq pour cent par mois, & en retenant l'intêret sur le principal, qu'il a l'art de reduire moitié.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est dans le gout de profiter de l'extrême nécessité de ceux qui se présentent à nous, pour que nous les secourions.

JACOB lui-même ne néglige pas de profiter ses avantages avec ESAÛ son frere.

* „ Un jour Jacob ayant fait cuire de quoi manger, Esaü retourna des champs étant fort las, & il dit à Jacob : Donnez-moi de ce mêts roux que vous avez fait cuire, parce que je suis extrêmement las. Jacob lui dit : Vendez-moi donc votre droit d'ainesse. Esaü lui répondit : Je me meurs; de quoi me servira donc mon droit d'ainesse? Jurez-le-moi donc, lui dit Jacob. Esaü le lui jura, & lui vendit son droit d'ainesse. Et ainsi ayant pris du pain & ce plat de lentilles, il mangea & but, & s'en alla, se mettant peu en peine de ce qu'il avoit vendu son droit d'ainesse.

Que celui qui a affaire avec quelqu'un, enveloppe bien, qu'il cache ses yeux, & qu'il mette la main sur sa bouche. On profitera de son foible, si on le connoit; qu'il ne laisse pas de prise sur soi, ou on le requerra à abandonner jusqu'à son ame.

Mettons un frein à nos appétits desordonnés. Chacun de ceux qui nous entourent, épie le moment de s'en servir contre nous. Tremblons à la vue de ce qu'il en coûte pour la satisfaire. Ne nous moquons

* Gen. chap. xxv.

pas d'Esau. Faisons mieux ; corrigeons-nous sur son exemple. Que savons-nous si quelque Jacob ne nous enleva pas notre droit d'aînesse.

Qu'il y ait quelque chose au monde de plus rare que le Diamant du Grand-Mogol, unique cependant dans sa beauté, & inestimable dans sa valeur ; qui le croiroit, & que penseroit-on que ce puisse être ? Que seroit-ce, qu'un bienfaiteur par le seul plaisir de l'être, & sans autre vue criminelle.

Un Croquis des bizarreries de l'honneur, c'est la conduite de TRASILLE. MELITE étoit belle, & il l'aimoit ; elle étoit sage & il l'estimoit ; il a cru se rendre heureux & se faire honneur en l'épousant. Il l'a fait demander en mariage à ses parens. Dès lors, à la vue de toute la Ville, il s'est montré avec elle aux Spectacles, aux Promenades, au Cours. On l'a vu avec elle dans un même carrosse, à la file, aux Champs-Elisées. On n'y a pas pris garde ; personne n'y a trouvé à redire : quelques-uns même l'ont loué. L'a-t'il épousée ? Les gens se réveillent comme d'un profond assoupissement : on se frotte les yeux ; on commence à entrevoir ; on voit. Est-ce lui ?

Est-ce bien lui ? Est-ce Trasille ? On lui passoit, comme un foible, d'oser paroître les huit premiers jours à côté de sa femme. Mais davantage, c'est se moquer des gens. On se le montre au doigt. *Voilà l'homme qui aime sa femme*, entens-je dire : *Voilà celui qu'on voit impudemment avec elle dans un même fond, & qui la promène par-tout avec lui.* Du moins, j'abaisserois les stors, reprend quelqu'un. On en plaisante, on en rit, on en badine. Le vent en va jusqu'à Trasille ; une mauvaise honte le saisit, il rougit presque d'aimer sa femme, n'ose plus se montrer avec elle en public, & est contraint, ou de s'ennuyer seul dans son carosse, s'il l'aime encore, ou de se cacher, s'il veut jouir du plaisir si naturel d'être avec elle, & qu'on devroit croire permis à un mari. Que feroit de plus Trasille ? Seroit-il obligé à davantage, s'il avoit à se trouver dans le monde avec la coquette CÉSONIE ? La raillerie alors deviendrait un peu plus tolérable & moins incompréhensible. Je pousserois bien, je pense, l'effronterie jusqu'à me faire voir tête-à-tête avec SAPHRONICE.

Une honnête femme, une femme sage

fait toujours honneur à un mari, quoiqu'on en dise, & quoiqu'elle soit sa femme.

NICETAS, plus hardi que Trasille, a épousé APHRONIE, qui lui a fait signer, pour conventions de mariage, qu'il lui seroit libre de lui être infidèle; & Aphronie jouit pleinement de ses conventions.

* „ Celui qui chasse une femme ver-
„ tueuse, rejette un grand bien; mais ce-
„ lui qui retient une adultère, est insensé
„ & méchant.

LISIAS, dit-on, après six ans de séparation, vient de renouer avec sa femme: on y ajoute, assez naturellement, que deviendront PROSCRIS & ÆGINE avec qui il mangeoit son bien depuis ce tems, & qu'il entretenoit avec tant de faste? J'entens répondre un de ses intimes, que la seule différence qu'il y aura, peut-être, ce sera de les voir de nuit.

Il n'est pas aisé à un Citoyen, homme de bien & malheureux, de se faire donner sur ses vieux jours, une retraite dans un hôpital. Un soldat tout criblé des marques de sa valeur, n'ayant de reste qu'un œil & qu'une jambe, n'obtient pas facilement les

* Prov. chap. xviii.

Invalides. La probité du premier, & ses malheurs ne lui servent de rien; & on ne prend guères attention aux services & aux blessures du second. Il faut à l'un & à l'autre des recommandations. Il leur faut chercher des Puissances, & faire parler la faveur. Cela est-il concevable quand on voit un P.... avoir une pension sur le Domaine, dont il est payé exactement par quartier? Qu'a-t'il donc fait pour l'Etat, me dira-t'on? Il a fait rouer vingt de ses complices.

Quelle raison d'être vain de se voir pensionnaire de l'Etat, quand on se trouve mêlé avec de telles gens?

VII. LEÇON.

DU VRAI BIEN.

Avant de prétendre donner une idée juste du *vrai Bien*, il y auroit une chose à faire; ce seroit de réunir tous les gouts différens en un seul. La proposition est extravagante, me dira-t'on, & l'exécution impossible. J'aurois tort d'en disconvenir. Il se présente un milieu à prendre; c'est de donner à chacun en particulier la connois-

fance du *vrai Bien*, qui lui est propre : autre impossibilité. Existe-t'il dans le monde un bien si vrai, qu'il remplisse notre cœur de telle sorte, qu'il n'y laisse plus de place pour aucun désir qui soit capable d'en altérer ou d'en changer les douceurs ? Oui.

Je m'explique : par le *vrai Bien* on doit entendre un objet fixe, déterminé, assez universel pour nous embrasser entièrement, & ne nous permettre pas même la plus légère attention sur tout ce qui nous environne. Nous ne devons penser qu'à cet objet principal, & ne réfléchir qu'à lui. Point de désirs qui ne soient pour lui, point d'envies qui ne tendent à lui, point d'affections que pour lui. En faut-il davantage pour faire comprendre quel est le *vrai Bien* ? Il ne me reste qu'un mot à dire pour le faire connoître absolument. A qui peut convenir une définition aussi étendue, qu'à la vertu ? Il n'y a donc que la vertu qui puisse nous ôter tous ces désirs étrangers qui troublent la possession de tous les biens. Donc le *vrai Bien* est la vertu.

A combien de bagatelles attache-t-on d'ordinaire l'idée du *vrai Bien*, & combien en revient-on tous les jours ? Il n'est pas

beaucoup nécessaire de moraliser là-dessus ; on se détrompe assez de soi-même. Un désir naît subitement , s'enflamme comme un de ces météores qui brillent dans les airs, & qu'un coup de vent dissipe. Nous avons désiré, & nous ne désirons plus, ou, pour parler plus vrai, nous avons changé d'objet. Est-ce là le *vrai Bien*? Pour en voir de plus près le faux, examinons-le dans ses causes & dans ses suites.

Ce n'est pas une petite affaire de différencier les objets dont on forme l'idole du *vrai Bien*. L'âge, l'humeur, les circonstances, ou les nécessités l'apprécient quelquefois, d'une heure à l'autre, avec des oppositions manifestes.

A trois ans un petit Moulin à vent, à six une Raquette & un Volant. Voilà à quoi se bornoient alors les désirs d'ALBIN encore enfant. La jeunesse s'est présentée à lui entourée de nouveaux désirs pour de nouvelles babioles. Au Collège combien aspirait-il après le jour de congé ! C'est après demain : encore deux jours. Un se passe : c'est demain.... C'est donc demain!.... c'est donc aujourd'hui. Ce jour si chéri s'écoule insensiblement. Il n'est plus : qu'en

reste-t'il ? Rien. Il en renait d'autres désirs pour d'autres congés. Sévré des craintes de la fêrûle, il a commencé dès lors à se croire heureux. Si dans ce tems, vous l'eussiez interrogé sur le *vrai Bien*, il n'eût point hésité à vous répondre qu'il le possédoit. De retour à la maison paternelle; encore un peu de liberté, & le voilà content : un peu plus d'argent, & le voilà parfaitement content. Soyez-le, Albin, jouissez de cette liberté charmante : vous aimez la dépense; votre pere ne vous plaint rien. Vous devez être heureux. Albin, l'êtes-vous ? Vous ne dites mor ; j'ai cru vos désirs remplis. Vous n'êtes pas satisfait. Qui vous chagrine ? J'aime ISABELLE, dites-vous, je l'adore. Je meurs si je ne la possède pas. Isabelle, je la connois : on ne peut que louer votre choix; elle est de famille Patricienne, sage & aimable. C'est une chose à faire ; parlez-en à votre pere. On consent de vous donner Isabelle. On y ajoute de grandes charges, de gros bien & de bonnes rentes. Que j'ai de joie de vous voir enfin au comble de vos vœux ! Il épouse Isabelle : elle devoit faire son bonheur ; huit jours après (je lui donne tout le tems d'être heureux) en est-il de mê-

me? Cette adorable Isabelle à qui, aux yeux de tout le monde, l'himen paroît encore donner de nouveaux charmes, cette Isabelle est sa femme, il ne l'aime plus. Il a tout fait pour l'avoir, on la lui a accordée; il la possède à peine, qu'elle lui déplaît déjà. Quelle nouvelle félicité faut-il à Albin? Qu'il parle, on se fait fort de le contenter. Isabelle est blonde; peut-être l'auroit-il aimé brune. N'est-ce que cela? Ah! que les brunes ont de l'avantage, dit-il quelquefois. Si Isabelle l'eût été, il auroit préféré les blondes. Elle est sa femme, & cela est dans l'ordre. Quelle est la cause de son chagrin? Il rougit. (Les hommes rougissent à présent, & ce sont eux qui ont remplacé les femmes pour offrir cet hommage à la pudeur. (Je suis au fait. C'est CORINE qui lui tient au cœur. Y pense-t'il bien? Corine la cousine-germaine d'Isabelle. Et depuis quand l'aime-t'il? Du lendemain de ses nocces. Que de vivacité! que d'esprit! que d'attraits! dit-il par exclamations; il feroit mieux de dire simplement: que de manèges, dont la sage Isabelle ne se veut pas servir! On l'engage à renoncer à un attachement si criminel; il le promet, écrit trois

fois à Corine, & en triomphe au second rendez-vous. Qui ne croiroit d'abord qu'Albin à ce coup ne seroit très-content? Oui, peut-être, si Corine n'eût pas amené sa *Bonne-Amie* avec elle. C'est une petite figure à demi léchée, ni blonde, ni brune, mais piquante. Pour l'esprit, c'est la *Saillie* en cornette. Elle est jolie à côté de la nouveauté, qui l'embellit autant que l'usage vient d'enlaidir Corine. En quatre jours il persuade la *Bonne-Amie*. A la fin le voilà satisfait & fixé, dit quelqu'un. Ne le croyez pas; il m'a fait l'air trop soucieux. Une troisième nouveauté lui renverse la cervelle: il est fou d'ISMENIE; & Ismenie est une coquette fiée. Qu'Albin s'est éloigné du *vrai Bien* en le cherchant! Il a une honnête femme dont il est aimé, & qu'il méprise; il s'est amouraché d'une inhumaine qui ne prend pas garde à lui ou qui s'en moque.

Le *vrai Bien* dépendoit pour Albin de sa fidélité & de sa constance pour Isabelle. Il l'a possédée peu de tems, & son malheur est si grand, qu'il n'a pas même la félicité de se repentir de l'avoir perdu.

L'inconstance naturelle de l'homme lui ôte la jouissance de ce qu'il appelle le *vrai*

Bien, & sa bizarrerie l'empêche de connoître ce qui est le plus propre à l'y faire parvenir. Rien de solide sans la vertu. Point d'heureux que les vertueux.

* „ Est-ce le *vrai Bien* que cherchoit
„ DAVID, lorsqu'oubliant ses femmes &
„ ses concubines, & même cette sage
„ ABYGAI, qu'il avoit épousée après la
„ mort de NABAL, il se laissa aller à une
„ passion criminelle pour BETHSABÉE,
„ fille d'Eliam, & femme d'URIE Hé-
„ théen? Si elle eut été libre, la Loi lui
„ permettoit de la prendre pour femme;
„ elle avoit un mari, & dès lors elle de-
„ venoit absolument défendue à David.
„ L'amour aveugle ce saint Roi : il ferme
„ les yeux au crime qu'il alloit commet-
„ tre, l'envoie chercher, la fait venir chez
„ lui, & dort avec elle. La passion n'est
„ jamais tranquille; en vain la regardons-
„ nous comme un bien : l'instant où elle
„ nous plaît le plus, est souvent celui dont
„ nous nous repentirons davantage. Beth-
„ sabée conçoit de son entrevue avec
„ David : elle le lui fait savoir. Cette nou-
„ velle le trouble : comment faire pour

* Les Rois, liv. 2. chap. xi.

„ cacher cette grossesse à un époux vété-
„ leux sur le point d'honneur, & qui ai-
„ me sa femme ? Comment s'y prendre
„ pour soustraire Bethsabée aux rigueurs
„ de la Loi contre les adultères ? Si le mari
„ s'apperçoit du crime de sa femme, &
„ s'il la met en justice, elle est perdue. Da-
„ vid, après y avoir bien pensé, trouva
„ qu'il y a un moyen de parer, & les soup-
„ çons d'Urie, & les peines de la Loi;
„ c'est de faire revenir l'époux de Bethsa-
„ bée de l'armée où il servoit, & de l'en-
„ voyer coucher auprès d'elle : ils s'en re-
„ mettoient tous deux à la tendresse qu'il
„ avoit pour elle, & aux avances qu'elle
„ lui feroit pour opérer le reste, & les
„ sauver l'un & l'autre de toutes les extrê-
„ mités qu'ils craignoient. Il croiroit alors,
„ sans peine, que l'enfant, dont elle étoit
„ enceinte, étoit de lui, & ainsi tout iroit
„ bien. Ce projet une fois dressé & arrêté
„ entre David & Bethsabée, le Roi manda
„ Urie qui se rend à ses ordres, & se pré-
„ sente bientôt devant lui. David lui de-
„ manda en quel état étoit Joab, le peu-
„ ple, & ce qui se passoit à la guerre. A
„ peine Urie a-t'il répondu à ces questions,
„ que

que le Roi lui dit : Allez-vous-en chez vous, lavez-vous les pieds. Urie sort du Palais ! le Roi lui envoie des mêts de sa table ; mais il ne va pas chez lui , & passe la nuit suivante avec les autres Officiers qui étoient de garde chez le Roi. David le fait le lendemain, & lui dit : D'où vient que revenant d'un voyage, vous n'êtes pas allé chez vous ? Urie lui répond : L'Arche de Dieu, Israël & Juda demeurent sous des tentes ; & Joab, mon Seigneur & les serviteurs de mon Seigneur couchent à plate-terre ; & moi cependant , j'irai en ma maison manger & boire , & dormir avec ma femme. Je jure par la vie , & par le salut de mon Roi, que je ne le ferai jamais. Généreux serviteur , brave Urie, que votre fermeté est louable ! Peut-on pousser plus loin l'amour de son devoir ? C'est être trop exact au gré de David & de Bethsabée. Le projet qu'ils avoient fait pour ensevelir leur crime, est prêt de n'avoir pas d'exécution par la résistance d'Urie. En vain David le fait-il rester encore ce jour-là à Jérusalem ; c'est avec aussi peu de fruit qu'il l'invite à souper à sa table & qu'il

Tome I.

K

„ l'enivre. Urie est homme d'honneur, &
„ il ne manquera pas à sa parole. Tout
„ plein de boisson qu'il est, il va coucher
„ dans son lit au Palais avec les Officiers
„ du Roi, & ne met pas le pied dans sa
„ maison. Que fera David pour sauver sa
„ chere Bethsabée? La plus grande des lâ-
„ chetés. Urie, quelle indigne récompense
„ prépare-t'on à tes services? Si tu eusses
„ eu moins d'honneur, le Roi t'aurait
„ comblé de biens & de richesses : tu en
„ as trop, il faut périr. Ce n'est pas im-
„ punément qu'on est trop honnêtes gens
„ devant les Grands. Bethsabée souscrit
„ sans peine à la mort de son mari, & son
„ corrupteur en signe lui-même l'arrêt,
„ dont il charge Urie même. Cette infor-
„ tunée victime de l'honneur & de ses de-
„ voirs, porte à Joab, Général de l'armée,
„ une lettre qui contenoit en substance :
„ *Mettez Urie à la tête de vos gens, où le*
„ *combat sera le plus rude; & faites en sorte*
„ *qu'il soit abandonné, & qu'il y périsse.*
„ David est obéi : les assiégés font une
„ sortie, Urie est exposé presque seul à
„ leur furie, & reste sur la place. Le Roi
„ en reçoit la nouvelle par un courrier qu'on

lui dépêche exprès pour l'en informer. Bethsabée ayant appris que son mari étoit mort, prit le deuil, & quand le tems en fut passé, David la fit venir dans sa Maison & l'épousa. Elle lui enfanta un fils, David devoit être content. Il avoit assez fait pour le devenir; mais l'est-on jamais véritablement dans le crime? Cette action qu'avoit fait David, déplut au Seigneur : il lui envoya le Prophète Nathan, qui lui annonça, qu'en punition de son adultère, l'enfant mourroit, & qu'en réparation du sang d'Urie Héthéen, l'épée ne feroit jamais de sa maison. Nouvelles peines pour David. Il pria, pleura, jeûna, le Seigneur ne se laissa point toucher; l'enfant mourut. Long-tems après encore, le saint Roi fut persécuté par les remords qu'il avoit de ce crime. Le *vrai Bien* ne peut être, où il n'est pas la vertu.

ADRASTE a un certain rang dans le monde; c'est un maître dur, dont il est l'esclave; il ne le fait que trop : mais il n'a pas assez de force pour se rendre libre, & pour se racheter; il aime les plaisirs, & n'en fait pas moins à l'ambition, & excepté ses

plaisirs, que ne lui a-t'il point sacrifié? Entravé dans des bienséances qu'il doit garder, ses passions ne se trouvent pas toujours à leur aise : mais avec de la prudence & du ménagement, il ne perd rien de la vivacité de ses plaisirs, quand il est à même, & n'en goûte pas moins les douceurs. Il n'a pas été le dernier à prendre une *petite-Maison*, & s'il n'étoit de notoriété publique que ce fut une dévote en intrigue, qui en dressa le plan, je n'en pourrois attribuer l'invention qu'à Adraste. C'est peu pour lui d'être ne : il en a quatre, où il s'est trop fait connaître par sa magnificence. Il cherche où il en établira une cinquième, que qui que ce soit ne puisse déterrer, où débarrassé de ses affaires, il aille se jeter entre les bras de la volupté, & où du moins, à force d'argent, il ait la liberté dont jouissent SILVANDRE & EUSEBE, gens sans conséquence, qui ne chérissent la qualité d'inutiles, & qui ne servent dans la république qu'à donner l'exemple de la dissolution la plus entière. Le *vrai Bien* que poursuit Adraste, ne ressemble en rien à celui qu'aiment Silvandre & Eusébe. Ceux-ci cherchent autant les plaisirs bruyans, que celui-là les évite.

FLAVIUS méprise ses beaux-freres; ils ont trop de foiblesse pour leurs femmes; pour lui, c'est ce qu'on ne lui reprochera pas. Son épouse ne va en Cour qu'avec lui. Lui parle-t'il quelquefois? Ce n'est que pour lui rappeler la honte de ses sœurs, & la conduite de sa mere; & il ne finit pas sans lui défendre très-sérieusement de leur ressembler. S'il parvient par-là à la rendre vertueuse, à la bonne heure. Ce qu'il fait du moins, c'est que FLAVIE ne s'affichera pas comme sa mere & ses sœurs l'ont été, & qu'elle prendra des mesures. On me dira que cela est malheureux pour Flavius; & voici ce qui est vraiment malheureux pour lui, c'est-à-dire, ce qui lui tient le plus à cœur. Il a acheté de sa mere, à beaux deniers comptans, la jeune HEBÉ. Il l'a fait mettre dans un Couvent, & n'a rien épargné pour lui donner une éducation honnête. Maîtres de danse, Maîtres de musique, elle en a eu de toutes sortes, & des plus en vogue. C'est un petit chef-d'œuvre des graces & de l'esprit. Une bonne Religieuse lui a annoncé qu'Hébé étoit nuible. Nouvelle interessante pour Flavius. Dès le même jour il lui a arrêté des do-

mestiques, & un apparrement magnifique dans le beau Quartier, & l'y a transplantée, & ne l'a laissée, bien avant dans la nuit, qu'après l'avoir assurée, entre mille baisers, qu'il feroit sa fortune, & qu'il la fèverroit le lendemain. Qu'a-t'il fait du reste de la nuit? Il a vingt fois blâmé sa délicatesse hors de saison. Se relevera-t'il? Ira-t'il la retrouver? Mais il est en pleine nuit... à demain. Flavius balance entre le oui & le non. Et que fait Hébé pendant ce tems? Elle dort? Non, elle veille pour préparer le désespoir de Flavius : elle descend sur la pointe du pied, en robe ronde, & à demi habillée, pour se jeter entre les bras de Théotime qui l'attendoit en bas. La partie étoit faite de longue main, & ils l'exécutent. Elle abandonne sans remords Flavius, qu'elle ne connoît que par les soins qu'il a pris d'elle, & qu'elle ne voit que sous la peinture qu'on lui en a faite. C'est, lui a-t'on dit, un corrupteur, qui ne l'élève que pour la perdre. Elle croit bien faire de se tirer de ses mains, & de se confier au Directeur des bonnes Religieuses qu'elle quitte. Pourroit-il la tromper? Depuis six ans il ne lui a répété autre cho-

se; fait-elle mal de lui obéir? Elle le suit, & s'apercevra bientôt qu'elle n'a rien perdu au change, hors la fortune. Peut-être encore; car Théotime a des ressources, & Hébé ne seroit pas la première qu'il auroit pourvue. Laissons-la avec son nouveau Mentor, & revenons à Flavius qui se réveille avec le dessein bien formé de n'être pas, dit-il lui-même, aussi sot ce jour-là qu'il l'a été la veille. Il sonne: un de ses laquais vient: c'est *la Jeunesse* qu'il lui faut, qu'il descende. A peine fait-il jour. Allons, debout *la Jeunesse*. Il est le confident de Flavius. Quelquefois un pareil rôle est bien lourd & bien embarrassant à soutenir. Vas voir, lui dit son maître, comment se porte *l'Enfant*. Cours, ne t'amuse pas, & viens m'en rendre compte. Flavius est impatient: il vole sur les pas de *la Jeunesse*, & arrive assez tôt pour être presque instruit le premier de la perfidie, de la trahison & de la scélératesse, (ce sont ses termes) de cette petite coquine d'Hébé. Où la cherchera-t'il? L'a-t'on vu sortir? Lui en donnera-t'on des nouvelles? Le plus court, c'est de s'en consoler, elle est perdue pour lui à jamais. Rien ne sort d'entre les mains

de Théotime : c'est la caverne du Lion. Est-ce là ce *vrai Bien* pour qui Flavius a tant fait ? Quel remède faut-il donc, si celui-ci ne le guérit pas de sa passion ? Y a-t'il à l'espérer, puisqu'il en est déjà là-dessus au moins à la vingtième expérience ?

THEOPHRON n'a pris le petit colet que dans l'espérance d'avoir quelque jour une simple Chapelle : c'est à quoi il bernoit tous ses souhaits. Avec huit à neuf cens livres un homme peut vivre honnêtement, disoit-il alors, cela me suffira, je n'en demande pas davantage. Son premier bénéfice a été une Abbaïe de dix mille livres de rente. Un de ses cousins, qui a fait fortune, l'a rendu capable d'être Evêque. Depuis, Théophron est à la Cour au guet de tous les gros Bénéficiers qui meurent. Il en est à la troisième Abbaïe, & ne désespère pas pour une quatrième.

Que peut avoir MANLIUS ? Je ne lui vois plus cet air de gayeté qu'il avoit lorsqu'il n'étoit encore que Centurion. Quel homme doit être plus content que lui de la fortune ? Il n'a presque pas eu le tems d'être Tribun, qu'on l'a placé à la tête des Légions. Son bonheur ne l'a pas laissé là :

il est Consul. Quelle est sa nouvelle ambition? Y a-t'il encore place chez lui pour quelque désir? Ne seroit-ce point qu'il travailleroit à faire abroger la Loi contre la *Dictature*?

MARTIUS a tout fait pour se bâtir une félicité à son gré. Il a pris soin de l'éducation de NANNETTE; il en a fait sa femme, malgré son peu de bien & la bassesse de son extraction. Il s'attendoit à être heureux avec elle. Il lui présente lui-même un Bénéficier hardi : en peu de tems, d'ami du mari, il passe à la qualité d'amant de la femme. Un jour favorable s'offre; notre Abbé s'en sert, & enlève Nannette avec la caisse & l'argenterie de Martius. Que de faux pas nous fait faire la recherche du prétendu *vrai Bien* ! Sans la vertu nous ne marchons qu'à tâtons, au risque de nous heurter par-tout, & de donner du nez en terre.

Avec de l'esprit, un visage, du teint & du plus beau, des graces & une taille bien prise, PERETTE étoit accourue du fond de sa Province à la conquête du cœur de BASILE qui ne cherchoit qu'à se rendre. On l'en croyoit déjà victorieuse; elle en recevoit les complimens, arrangeoit en idée

sa maison, & arrêtoit presque ses gens. Joie avanturée : arrangemens trop précipités. Elle n'étoit pas le fait de Basile. Les plaisirs de l'esprit & du cœur ont la pointe trop déliée, pour percer jusqu'à lui. Il lui faut quelque chose de plus maniable. Quelqu'une qui sache & qui puisse boire, qui lui tienne tête le verre à la main, qui ait le caquet affilé aux plaisanteries de la *Place-Maubert*, & qui donne le ton aux quolibets de *Vadé*. Peut-il mieux choisir qu'entre *Marie-Claude*, la grosse *Babet*, & la fille au *Pere Jérôme*? Sans doute, puisque c'est MARIE-JEANNE qu'il prend.

On entend dire dans le quartier d'HONORIUS, qu'il est malade. Ses voisins ont le cœur bon; l'habitude où ils sont de le voir, le leur rend cher : ils s'empressent le soir & le matin à sa porte; on lit sur leurs visages les peines qu'ils souffrent, ou ce qu'il y a à espérer de sa maladie. Il est à l'extrémité, dit-on. Qu'on n'en parle plus, on le voit assez dans tout le voisinage. Enfin, il en rechappe; on ne peut en douter à la joie qui se manifeste. Quelqu'un apprend cela, & ne peut s'empêcher de dire qu'Honorius est *bien aimé* de ses voisins.

Apparemment, reprend-t'on qu'il leur faisoit du bien. N'aimeroit-on que par reconnaissance ? Je crois avoir dit que les voisins d'Honorius avoient le cœur bon.

A M I N T E, cherchez-vous à vous distinguer ? Faites du bien. Voulez-vous devenir un homme rare ? Ne donnez point dans les Sciences abstraites ; ne soyez ni Chimiste, ni Sophiste ; n'étudiez ni Phisique, ni Philosophie ; laissez en paix *Descartes* & *Newton* ; jouissez du *Plain* ou du *Vuide* ; ne plaidez ni pour *l'attraction*, ni pour *l'impulsion*. Je le repête ; voulez-vous devenir un homme rare ? faites du bien.

On dit assez communément , que *chercher à anéantir les passions, c'est détruire la nature*. La Religion n'en proscriit que la brutalité, & elle n'ordonne que de les rendre plus pures. Elle travaille pour notre propre satisfaction, pour notre volupté même, si j'ose le dire, lorsqu'elle ne nous permet que des plaisirs sans crime, c'est-à-dire, les meilleurs des plaisirs, & les plus doux. Quels sont ceux qui s'élèvent au milieu du trouble, & que les remords suivent, précédent, & accompagnent ? Ne sont-ce pas de véritables peines, colorées & enjolivées ? En

un mot, les plaisirs que la religion autorise, sont les vrais soutiens de la nature, & ses enfans légitimes, les seuls qui l'honorent, pendant que les autres ne s'occupent qu'à lui faire perdre son crédit & à la faire regarder comme un tiran, & une ennemie de Dieu, elle qui en est la fille bien-aimée.

Le chagrin a cavé les yeux de PHILICON, & lui jaunit l'épiderme. N'y auroit-il pas de moyens pour guérir sa mélancolie? Elle est incurable. Il erre depuis trois ans dans toute l'Europe. Que cherche-t'il? On n'en fait rien: son pere & sa mere n'ont pu tirer son secret. Ses amis? Il n'en a point; il fuit tout le monde, s'enterre des journées entières dans sa chambre, s'y verrouille, n'ouvre à personne, & n'y veut pas recevoir de nourritures. Quel remède apporter à cette humeur noire? Encore faudroit-il savoir son mal; & qui le fait? Une foiblesse le prend, on l'entend tomber lourdement sur le plancher: on y monte, on enfonce la porte, & on le trouve étendu de son long, auprès d'une miniature qui représente une très-belle femme. Il ne faut plus aller au devin, pour savoir la cause de l'épuisement de Philicon. Son pere s'em-

pare sagement de cette fatale peinture. Le moribond à force de soins, reprend ses esprits, n'ouvre les yeux que pour chercher ce dangereux portrait, & ne parle que pour le demander. On l'interroge, il biaise, & ne convient qu'à peine qu'il est amoureux. Son pere promet de tout tenter pour satisfaire sa passion : il reste à en nommer l'objet. Que lui vient-on demander ? Il ne le connoit pas lui-même. Ecoutons-le parler.

» C'est une boîte que j'ai trouvée en for-
» tant d'un bal de l'Opera. L'adorable ob-
» jet qu'elle renferme m'a charmé, ravi,
» enchanté ; je n'ai plus été maître de moi-
» même. Après l'avoir en vain cherché
» dans Paris, j'ai couru pendant trois ans
» après ce divin fantôme. J'ai visité l'Al-
» lemagne, l'Italie, & une partie de l'Es-
» pagne sans pouvoir en découvrir l'ori-
» ginal : je ne désespère cependant pas d'en
» venir à bout. Je n'attens que de la santé
» pour continuer mes recherches. Je ne
» peux vivre sans voir la beauté que ce
» portrait représente. En vain lui remon-
» tre-t'on qu'elle peut être mariée, cloîtrée,
ou même morte, & qu'il est, par consé-
quent, extravagant de se livrer à une passion

si fausse. « Non, reprend-t'il, mon cœur
„ m'assure du contraire, & je puis répon-
„ dre de lui. Le plus sûr n'est pas toujours
de croire son cœur. On est curieux. On
cherche à ouvrir le fond de la boîte, on
l'ouvre, & on y lit que ce charmant por-
trait est celui de la belle *Gabrielle d'Estrees*,
Maîtresse de Henri IV. Que devient l'amour
de Philicon? Il ne croit pas que cela puisse
être. Il lui faut du tems avant qu'il se le per-
suade. Enfin, n'en pouvant douter, il flatte
le reste de sa peine, en se disant mille fois
le jour, qu'il auroit été heureux de vivre
dans un siècle assez fortuné pour voir une
aussi belle personne; & sans examiner que
depuis il auroit eu le tems de mourir deux
ou trois fois, il réduit toute sa félicité à
souhaiter d'avoir pu regarder ses beaux yeux.
Que de copies d'après Philicon! TIMO-
CRATE aime TAMITILLE, qui est mariée
depuis trois ans. Qu'elle soit sage, c'est à
peu de chose près n'aimer qu'une peinture.
EUPHORBE est épris des charmes de ZELIE,
cette jeune Abbessé à qui son crédit a fait
donner la Crosse. Si elle est fidèle à ses vœux
& à sa clôture, y a-t'il quelque différence
de la folie d'Euphorbe à celle de Philicon?

On le lit tous les jours, & on en est encore à s'imaginer qu'il y ait eu pendant quinze cens ans, un peuple policé, & qui avoit de très-grandes villes, où l'on ne voyoit ni Academies de jeux, ni spectacles, ni grands, ni petits soupers, ni petites-maisons.

Si l'on demandoit combien il y a de Paris à un pays où l'on fait la nuit ce que le peuple fait ici de jour, on pourroit répondre quatre petites lieues, & moins, si l'on y prend garde. On dort dans la moitié d'un grand fauxbourg, quand on veille sur le *Pont-neuf*. On se lève rue *Saint-Denis*, quand on se couche dans une partie du *Marais*. Souvent il n'y a que le mur mitoyen d'une boutique à un Hôtel.

Que je suis heureux! dit BATALE, point de femme, point d'enfans, de criailleries, ni d'embarras. Ma foi, le célibat est un état divin. Suivons ce nouvel heureux. Il passe de femme en femme; il se fatigue, & s'ennuie pour fatiguer & ennuyer ceux qu'il voit. Il est content de lui, lorsqu'en un après-midi il a vu quatre Suisses & deux Portiers, où il s'est fait écrire pour deux de ses intimes, qu'il étoit sûr de ne pas

trouver , & pour quatre femmes qu'il est charmé de n'avoir pas vues. Delà en partie à un troisième étage avec LAÏS & CLOE' qu'il ne connoit que par l'entremise d'AMPHION , qui s'y trouve pour quarrer les têtes-à-têtes.

Qu'il faut rapprocher de choses pour se faire un bonheur en ce monde ! Que cinq sens sont difficiles à contenter ; & se croit-on heureux sans le faire ?

Le sens le plus agile & le plus prompt, est, sans comparaison, celui de la vue. Les yeux ont une certaine affinité avec l'ame. Ils ne peuvent être affectés d'aucun objet, qu'elle n'y ait aussi-tôt part. Elle ressent promptement ce qui les flatte, ou ce qui les choque. L'odorat , plus matériel, n'a qu'une relation éloignée avec elle. C'est la vue qui prépare le gout à tous les plaisirs. J'entens de loin une belle voix. L'ouïe se satisfait , mais je ne serai parfaitement content que quand j'aurai vu la personne qui chante. Est-ce une femme aimable ? Sa voix gagne ; je la regarde , & ne l'écoute plus que pour la louer.

Une simphonie de plusieurs instrumens touchés par d'excellens Maîtres, a quelque chose

chose de bien vif; mais une voix douce a des touches plus délicates, des mouvemens plus insinuans, & des impressions plus exquises. Oui, certainement, le son de la voix d'une jolie femme se trouve plus proportionné à l'organe de l'homme, que ne peuvent l'être les répulsions de l'air modifié par les accords des plus tendres instrumens. Qui n'eût préféré *un Duo* où la LE MAURE auroit fait sa partie, aux meilleurs coups d'archet de CORELLI, de GUIGNON ou de BAPTISTE? Nos sens sont de moitié avec la Chanteuse. La simpatie des deux sexes assaisonne notre délectation.

Réunir dans un concert les voix des LE MAURES, & des PELLISIERS, former son Orchestre des GUIGNONS & des BLAVETS, c'est se procurer le souverain plaisir pour l'ouïe. Mais est-on dès lors parfaitement heureux! Il reste encore à l'homme plus à faire qu'il n'y a de fait. Il a cinq sens qui sont ses ennemis, & qu'il ne lui est guères possible de satisfaire.

Dans une fête superbe on peut donner quelque chose à tous ses sens. A la Musique instrumentale & vocale, on peut joindre la satisfaction pour la vue. Il ne reste-

roit rien à désirer si l'on avoit avec soi la Duchesse E.... & la Marquise G....

Les Pots-pourris répandus avec art, dont les parfums s'unissent avec ceux de mille fleurs odoriférantes, embaument l'air qu'on respire dans ce salon. Vous voilà content pour l'odorat.

Parlons du gout. Les viandes les plus fines préparées avec sensualité. Le Bourgogne & le Champagne, des entre-mêts délicats. Au dessert des liqueurs, des fruits secs & confits. Il ne reste plus à satisfaire que le toucher.

Puis-je bien prendre sur moi de toucher à cet article ? Il n'est pas sûr de s'y arrêter. Pernicieux toucher, que je te crains ! CLEOBULE, ne sauriez-vous être heureux sans satisfaire tous vos sens ? Quoi ! quatre contens ne vous suffisent pas ? Non, dites-vous, si le toucher ne l'est pas, je me soucie peu des autres. Volontiers, Cléobule. Eh bien, touchez ces fruits ; ils sont d'une beauté ravissante. Que le velours dont est habillée cette Pêche, est doux ! Vous avez touché ? Oui. Quels soupirs ! Manque-t'il quelque chose à vos plaisirs ? Oui. Eh ! que voulez-vous donc de plus ? Ah ! Cléobule : voilà l'homme.

me. Il s'éloigne du *vrai Bien* à mesure qu'il croit s'en approcher. Vos yeux vous trahissent. L'aimable CALISTE vous peut seule donner le véritable plaisir, comme elle donne le prix à tous ceux dont vous venez de jouir, elle est votre musique, votre spectacle, votre parfum & votre bonne chère. Depuis quatre grandes heures vous n'avez écouté qu'elle, vu qu'elle, senti qu'elle, goûté qu'elle, & vous ne voudriez toucher qu'elle. Je tire le rideau sur ce dernier point de votre satisfaction, & j'en conclus avec le Sage : " que le Vin & la Musique réjouissent le cœur; que la beauté est le charme des yeux, qui ne cherchent que trop à s'en faire un agréable spectacle, & que ces parfums affectent voluptueusement l'ame; mais que tous ces plaisirs ne sont pas comparables aux plaisirs de la Sagesse. La liberté & la tranquillité du cœur sont attachés de fait à cette vertu, & produisent dans l'ame une si douce suavité, que quand on a une fois atteint ce précieux état, on ne voudroit pas changer de satisfaction avec l'homme, qui joindroit à tous les plaisirs de la vie, le toucher le plus délicieux.

ERGAMETE est vif & badin : rien de

plus ? Qui ne le croiroit séduisant, dites vous, & qui penseroit que CLARICE fut en sûreté avec lui ? Qui que ce soit, sans doute, si ce n'est, peut-être, Clarice elle-même. J'ai fondé Ergamète : il aime le plaisir ; mais sans remords. Il choisit les roses & craint les épines. C'est une espèce de félicité que de lui ressembler ; mais ce n'est pas encore le *vrai Bien*.

Toute Sagesse superficielle ne tient pas. Le moindre hâle la fait sécher. Toute Vertu ne gagne pas à être fondée. Avec une épingle, on en découvre le tuf.

Au milieu d'un cours de galanterie assez bien établi, POLIDORE s'est marié par usage à la jeune HORTENSE. Par usage encore il a bien voulu accorder à sa nouvelle épouse l'avantage de lui donner des héritiers. Elle a eu deux fils, & ce qui devoit lui attacher davantage Polidore, est justement ce qui lui a fait perdre. Il a repris son train de dissipation : Hortense en a fait bruit ; son mari l'en a raillée. *Petite Maison* au Faubourg, double & triple appartement meublé à la Ville. Que manquoit-il à Polidore pour être heureux, comme il le vouloit être ? De n'avoir pas à cacher ses intrigues à

femme, autant comme de n'avoir pas à voir les siennes; comme s'ils se fussent devinés réciproquement, ils se sont rendus leur liberté, & se sont séparés à l'amiable. La Seine a coulé entr'eux pendant dix ans. L'un & l'autre a séché chaque genre de plaisirs jusqu'à la lie. Aujourd'hui dégoutés tous deux de ce qu'ils avoient le plus chéri, parce qu'ils n'y trouvent plus rien de piquant, & en haleine de raison, ils souhaitent de renouer: ils se redeviennent chers; ils cherchent dans leur devoir un sel de nouveauté. Une mauvaise honte les retient quelque tems. C'est quelquefois un ridicule que la probité. Ils en ont enfin jusqu'à oser habiter ensemble: j'entens dans la même maison. Eh bien! Polidore, vous croyez être heureux; & cependant le genre de bonheur que vous possédez, n'est pas encore le *vrai Bien*.

Celui-là est vraiment heureux qui peut dire, avec le saint homme Job: * « J'ai fait un accord avec mes yeux pour ne penser pas seulement à une Vierge.... Si l'agrément d'une femme a séduit mon cœur, & si j'ai dressé des embuches à la

* Job. chap. xxxi.

„ porte de mon ami; que ma femme soit
„ deshonorée par un autre, & qu'elle soit
„ exposée à une prostitution honteuse....
„ Si j'ai refusé aux pauvres ce qu'ils vou-
„ loient, & si j'ai fait attendre *en vain* les
„ yeux de la Veuve.... Si j'ai mangé seul
„ mon pain, & si l'Orphelin n'en a pas
„ mangé aussi : car la compassion est crue
„ avec moi dès mon enfance, & elle est
„ sortie avec moi du sein de ma mere....
„ Si j'ai levé la main sur le Pupile, lors
„ même que je me voyois le plus fort
„ dans l'assemblée des Juges ; que mon
„ épaule tombe étant desunie de sa jointu-
„ re, & que mon bras se brise avec tous
„ ses os.... Si la terre que je possède, crie
„ contre moi, & si les sillons pleurent avec
„ elle : si j'en ai mangé le fruit sans donner
„ d'argent, & si j'ai affligé le cœur de ceux
„ qui l'ont cultivée; qu'elle produise pour
„ moi des ronces au lieu de froment, &
„ des épines au lieu d'orge.

Voilà l'homme heureux; mais où est-il?

VIII. LEÇON.

DU VRAI MAL.

Que d'exemples du *vrai Mal* parmi ceux même qui se flattent de posséder le *vrai Bien* ! Il n'y a que la vertu seule qui puisse faire à l'homme un sort qui soit capable de le satisfaire. Par opposition le *vrai Mal* est le vice. C'est ce que nous ne nous imaginons pas. Nos plaintes ne portent que sur des accidens : delà il n'est pas difficile de définir le *Mal* ; puisque bien des riens nous excèdent tous les jours jusqu'à faire naître nos murmures contre la Providence.

Hors de la vertu jouissons-nous du plus grand *Bien* ? Nous n'en sommes jamais assez contents pour le croire tel ; il y manque toujours quelque chose, parce qu'il nous reste toujours des désirs. En suivant l'idée que l'on a ordinairement du *Mal*, sentons-nous quelque douleur ? un petit bobo, pour ainsi dire, nous sied bien. Nous nous dorlotons, nous nous mittonons, nous nous plaignons. Le mal d'autrui n'est pas com-

parable au nôtre, & son bien y est toujours de beaucoup supérieur. Une piquûre d'épingle, au bout de notre doigt, nous paroit moins supportable qu'un coup de poignard dans le cœur, même de notre plus intime ami.

Dans l'ordre de Dieu, notre vie est partagée entre les Biens & les Maux; ceux-ci cependant en plus grand nombre, parce que le bien même devient un mal par le mauvais emploi que nous en faisons. Nous plaignre des uns, & nous glorifier des autres; extrêmités aussi coupables. Nous devons les recevoir sans orgueil & sans murmure; nous ne faisons ni l'un ni l'autre.

Les maux accidentels nous paroissent lourds & pèsans, & nous avons cependant encore assez peu de raison pour nous en forger d'autres de plein gré. Il semble que nous ne soyons pas assez malheureux. Le désir du bien, la recherche, l'usage, le bien même, je le repète, autant de nouveaux maux pour nous.

Le principe des meilleures choses s'altère, décroît, & même se corrompt entièrement. Il y a telle chose qui ne fut inventée d'abord que comme un remède doux

contre la folie, dont un Prince étoit attaqué, qui cause & entretient aujourd'hui des vertiges dont on désespère de voir la guérison.

Il y a dequoi parier entre *Ménélas* & *Picard*, lequel des deux est le maître? Ce dernier coupe la parole à l'autre, le redresse, l'interrompt, le fait taire, s'empare de la conversation, vous raconte un fait que *Ménélas* avoit entrepris de vous dire lui-même. Il marchande en sa présence, le dédit de l'offre qu'il a faite, le dément. On me dira qu'il reçoit des gages. C'est décider bien vite; puisque c'est lui qui tient la bourse, & qui taxe *Ménélas*. Si *Picard* quitte son sur-tout, je parie pour lui deux contre un.

Ce qu'avoit fait l'orgueil, la mode l'a condamné, & le libertinage, & la dissolution l'ont anéanti. *XANTUS* s'étoit fait gloire de se distinguer des nouveaux affranchis par la noblesse de ses Ecussions. Ses équipages en étoient chargés sur le devant, sur le derrière & sur les portières. Son fils est confondu avec *ANDRONIC*, que le dernier bail a enrichi, & dont le pere étoit un des esclaves du sien, & avec *APULUS*,

Caissier du Vingtième. Ses carosses sont, comme les leurs, ornés de belles peintures, & vernis par *Martin*. Mais enfin on ne les reconnoit pas les uns des autres. C'est ce que vouloit faire le fils de Xantus. Il se contente de n'être connu qu'aux entrées des Ambassadeurs.

Un bon Ouvrage s'imprime chez l'Etranger. L'édition entière est saisie. Le Public n'a qu'à se consoler. Le Magistrat est trop connoisseur pour enterrer de si bonnes choses. On donne au Livre une autre forme; on le réimprime, il reparoit. Qu'a-t'on à dire contre un Magistrat si attentif?

LYCORIS vient d'éclorre dans les champs de la Galanterie; à peine est-elle épanouie. GUNIPHILE l'a vue. Dirai-je qu'il l'a aimée? Ce seroit faire trembler MELANIE, qui depuis trois ans a abandonné son mari pour vivre avec lui. Du moins il lui a fait un présent considérable, un contrat de rente. Lycoris remplacera-t'elle Mélanie? Heureusement pour celle-ci un Milord s'est déclaré pour Lycoris, lui a offert vingt fois plus que Guniphile, l'a déterminée à accepter ses offres, & l'a enlevée la même nuit. Guniphile, remercie ton rival; il ne

te falloit plus que Lycoris pour te ruiner.

Le vœu de célibat n'engageroit-il ALCIDAMAS qu'à ne se pas marier ? Qui en doute ? Puisque le Commandeur F... entretenoit depuis dix ans, la petite DORIS, & qu'un simple Chevalier publie que CLELIE est sa maîtresse. Le vœu est doux ; je le plaignois de l'avoir fait : il s'en faut peu que je ne l'en félicite....

Quel jugement porter des amis que nous font les femmes ? Combien d'entre eux disent avec les Officiers d'Holopherne, à la vue de Judith : * « Qui pourroit mépriser » le peuple des Hébreux qui ont des femmes si belles ? Qu'elles méritent bien que nous combattions contre eux pour elles ! Une belle femme dans une famille, n'est souvent qu'un beau mal de plus.

Ce n'est pas assez pour PADILLE d'avoir des châteaux assis dans des plaines & sur les montagnes. Une simple Duchesse, une Princesse en peut avoir autant. C'est une Fée, elle a des Palais roulans. Elle détourne le cours des mines d'or & d'argent ; elle fait sortir de terre des hommes nouveaux, en ensevelit d'autres tout vivans dans

* Judith. chap. x.

ses entrailles; elle commande aux élémens. Qu'est cette Padille? Elle est Impératrice, Reine: qu'est-elle? que n'est-elle pas?

* „ Ne vous trouvez pas souvent avec
„ une femme qui danse, & ne l'écoutez
„ pas, de peur que vous ne périssiez par
„ la forme de ses charmes.... Plusieurs se
„ sont perdus par la beauté de la femme:
„ car c'est par-là que la concupiscence s'em-
„ brase comme un feu.

Je demande à MENANDRE quel est le *vrai Mal* dans le monde, & celui qui y est le plus répandu. Il me parle du sien. C'est le plus grand; parce qu'il le touche de plus près, c'est véritablement le plus sensible.

J'avois trois enfans, me dit-il, tous d'une grande espérance: dans le plus beau de leur âge la mort me les a enlevés. Ce n'est pas tout, la perte de mes biens les a suivis. Mes emplois, mes charges, mes honneurs, tout a disparu. Dans ce débris universel d'une fortune florissante, j'ai perdu la santé. Depuis deux ans, confiné dans cette province, je suis accablé d'une maladie où l'on ne voit pas de fin. Parens, amis, tout est mort pour moi. On n'ose pas même pro-

* Eccles. chap. ix.

noncer mon nom. Tout le monde me croit en terre, hors un seul importun, qui ne me fatigue de ses visites que pour me faire des reproches chagrinans sur ma conduite passée. Est-ce là ce qu'il y a de plus affligeant pour vous? Non. Qu'avez-vous perdu encore? Je n'ai pas assez perdu; car il me reste ma femme. Votre femme? Quoi! Madame Ménandre n'est pas votre consolation dans vos peines? Rien moins que cela : elle est ma peine elle-même, ma seule peine.... Encore cette perte-là, & je suis heureux. Il faudroit entendre de quel ton elle me redemande son bien & ses pierreries. Elle me reproche aigrement ma résignation sous les termes d'insensibilité & de lâcheté; elle maudit l'heure de son mariage, & désire celle de ma mort. Voilà la plaie de mon cœur; jugez-en.

De tous les maux que Ménandre a essuyés, le plus grand pour lui est d'avoir encore sa femme. D'après l'esprit malin, qui, pour notre malheur, ne fait que trop bien raffiner en malice, une méchante femme est le plus grand de tous les maux. Voyons un peu jusqu'où alla en cette matière son raffinement.

* „ Dieu lui ayant permis d'éprouver la
„ fidélité & la patience de J O B , cet ha-
„ bile artisan de douleur & de méchance-
„ té, met aussi-tôt la main à l'œuvre.

„ En trois articles, ce saint Prince perd
„ ses nombreux trompeaux , qui lui fai-
„ soient une richesse immense. Les uns sont
„ enlevés par des bandits, & d'autres con-
„ sumés par le feu du Ciel. Trois hommes
„ seulement échappés de l'incendie & des
„ mains des Sabéens & des Chaldéens, lui
„ apportent ces tristes nouvelles. Le der-
„ nier de ceux-ci parloit encore, lorsqu'un
„ quatrième courier vient en hâte lui an-
„ noncer que tous ses enfans, sept garçons
„ & trois filles, viennent d'être ensevelis
„ sous les ruines d'un Château, où ils
„ étoient à table, & que de tous les Offi-
„ ciers & les Domestiques, il est le seul
„ qui se soit sauvé.

„ Job également sensible à ces pertes,
„ & inébranlable aux attaques du Démon,
„ n'accorde rien à sa douleur; mais se
„ prosternant avec fermeté d'esprit & de
„ cœur, devant le Maître de l'Univers,
„ il dit : *Le Seigneur m'avoit donné ces biens,*

* Job, chap. 1. & suiv.

Et il me les a ôtés; que son saint nom soit béni.

» L'Enfer en frémit de rage avec le maudit entrepreneur de l'affaire. Il crut que Job étoit un de ces hommes indolens, qui ne sont point touchés de tout ce qui ne donne pas d'atteinte à leur santé. Il demanda la permission de l'attaquer par là. Il l'obtint; mais la vie sauve.

» Voilà le saint homme Job attaqué dans toutes les parties de son corps jusqu'à la pourriture. Mais le plus malheureux des hommes, & le plus patient de tous les malheureux, eut toujours dans la bouche & dans le cœur ce pieux sentiment : *Le nom du Seigneur soit béni; Dieu m'avoit donné la santé, Et il me l'a ôté.*

» Si Satan avoit encore fait périr sa femme, comme ses enfans, sans doute Job auroit encore dit, avec le double esprit de patience & de reconnoissance : *Le Seigneur m'avoit donné une femme, il me l'a ôté; que son saint nom soit béni.*

» Le malin esprit qui la connoissoit pour ce qu'elle valoit, se garda bien de faire une pareille bévue. Il n'ignoroit pas d'ailleurs combien la résignation à la volonté de Dieu sur cet article, est facile à beau-

„ coup de maris. Il ne l'avoit conservée
„ que pour dresser contre le saint homme
„ une plus forte batterie, & donner à son
„ cœur un dernier assaut dans les formes.
„ Ah ! que Satan connoit bien le pouvoir
„ d'une méchante femme pour faire dam-
„ ner un homme !

„ Job , sur son fumier , bénissoit Dieu
„ de tous ses maux ; ses os à découvert,
„ le reste de sa chair en lambeaux , & les
„ vers semés sur tous ses membres ; ma-
„ tières inépuisables d'actions de graces
„ pour le saint homme. Soutiendra-t'il avec
„ autant de force les insultes & les criail-
„ leries de sa femme ?

„ Cette Princesse étoit d'un naturel vio-
„ lent, d'une imagination noire & d'un
„ temperament atrabilaire, d'une vanité,
„ d'une fierté & d'une délicatesse que l'on
„ ne pouvoit comprendre, peu dévote, &
„ d'un mauvais génie ; ajoutez à tout cela,
„ l'accablement que doit causer le renver-
„ sement imprévu de la plus belle femme.

„ Qui ne croiroit qu'une telle femme
„ n'eut un assez grand fonds par devers elle
„ pour faire tourner la cervelle à l'homme
„ le plus philosophe ? Le Démon joignit

„ encore

„ encore quelques charges de malice, &
 „ une dose d'aigreur bien piquante. Cette
 „ femme, l'esprit ainsi assaisonné, va trou-
 „ ver Job à son fumier. Plaintes, repro-
 „ ches, mépris, railleries, injures, blas-
 „ phêmes; tout est mis en œuvre.

„ Elle tourne en ridicule sa piété & sa
 „ fidélité envers Dieu, maudit sa vie, &
 „ souhaite sa mort.

Saint Chrisostôme a trouvé cet empor-
 tement si surnaturel, qu'il a douté si le Dia-
 ble lui-même n'avoit pas pris la figure de
 cette femme.

Si l'on admet le doute de ce saint Pere,
 ne seroit-on pas probablement autorisé à
 croire, qu'il se sert encore souvent de la
 même mascarade pour nous venir relancer
 jusques dans nos maisons? Le Diable s'est
 tellement familiarisé dans la plupart des
 ménages d'aujourd'hui, que je suis tenté de
 croire que saint Chrisostôme a deviné juste
 à l'égard de celui-là.

„ La rage de la femme Job avoit ses ac-
 „ cès comme une fièvre chaude, & la pa-
 „ tience de son infortuné mari l'irritoit
 „ encore. Semblable à ARGANTE, qui
 „ n'est jamais plus fâchée que quand elle

„ se fâche seule, & que son mari regarde
„ avec un mépris stoïque le frêle orage de
„ sa colére.

„ Les Diables ligués avec cette Princesse,
„ n'eurent pas le moindre avantage sur le
„ saint homme : il se contenta de répondre
„ aux invectives de sa femme avec la plus
„ charmante douceur : Ma chere femme,
„ vous ne raisonnez pas bien : nous avons
„ reçu avec reconnoissance , les biens de
„ la main de Dieu, recevons-en les maux
„ avec patience.

„ Une femme d'un esprit mal tourné,
„ acariâtre & furieuse, a été pour Job son
„ mal le plus vrai. Ses troupeaux enlevés
„ par des voleurs, ou consumés par le feu
„ du Ciel; ses châteaux ruinés, & tous ses
„ enfans ensevelis sous leurs ruines ; sa santé
„ attaquée, & son corps réduit en pour-
„ riture ; du trône précipité sur un fumier ;
„ le test d'un pot cassé dans sa main au-
„ jourd'hui, à la place du sceptre qu'il y
„ avoit hier. Une catastrophe aussi subite,
„ aussi générale & aussi entière, ne sem-
„ bloit pouvoir être augmentée. Sa fem-
„ me lui reste pour dernier tourment. Voilà
„ le *vrai Mal* qui a fait seul soupirer Job,

„ le seul mal qu'il ait senti, le plus grand
„ de tous ses maux.

Que de Jobs dans le monde, & que le
vrai Mal y est multiplié !

„ La patience de Job est ébranlée; mais
„ elle n'est pas vaincue : la colère de sa
„ femme le touche; mais ne le sournet pas.

Il est aisé de résister aux injures, & même naturel de se roidir contre l'invective. Job étoit déjà dans un cours de patience assez grand, pour tenir ferme contre les impuissantes criailleries d'une femme. Elles causerent cependant son *vrai Mal*. Si Satan s'y fût pris autrement, il eût, je crois, encore été plus grand; & je vois chaque jour mille événemens qui me persuadent qu'il auroit triomphé de la fidélité du saint homme envers Dieu, s'il avoit suivi le fatal plan qu'il s'étoit formé en attaquant Adam.

Les douleurs & les peines ne sont pas, à beaucoup près, aussi puissantes que les caresses & les plaisirs. Il ne faut que de la patience pour les vaincre, & ce n'est pas assez d'être temperant, sobre, chaste & dévot pour se défendre des attraites des passions douces; tout nous y entraîne, tout nous y

porte ; nos sens combattent contre nous ; il faut presque un miracle pour échapper aux amorces de la volupté, & pour demeurer invulnérable aux tendres agaceries d'une jolie femme.

* „ ADAM placé de la main de Dieu
„ même, dans le délicieux Jardin d'Eden,
„ n'ayant d'autre travail que ses amuse-
„ mens ; d'autres besoins que ses plaisirs,
„ oisif sans moleste, nonchalant sans pares-
„ se, laborieux sans peine, dans les plaisirs
„ sans intemperance, sensuel sans foiblesse,
„ voluptueux sans passions , veillant sans
„ cause, & se reposant sans fatigues. Adam,
„ dis-je , énervé dans son principe par une
„ sensualité d'habitude , n'opposa au ten-
„ rateur qu'une résistance aussi foible &
„ aussi molle que lui. Le Serpent persuada
„ premièrement EVE. La chose n'étoit pas
„ difficile ; toute femme est de moitié avec
„ le Diable pour se laisser séduire. Eve,
„ une fois gagnée par la douceur & les
„ flatteuses promesses du Serpent, court à
„ Adam pour le vaincre à son tour. Mais
„ comment s'y prend-r'elle ? Est-ce de mau-
„ mauvaise grace qu'elle l'aborde ? A-r'elle

* Gen. chap. II.

» l'air boudeur, la mine refrognée, le regard dédaigneux ou impertinent ? Certainement elle ne fût point parvenue à son but en faisant la maussade. Digne écolière de Satan, elle savoit déjà combien l'homme est foible devant une femme qui fait les avances. Sémillante, vive & pressante, le front empreint de douceur, la caresse au bout des doigts, la persuasion sur la langue, tendresse en langueur dans les yeux, la complaisance dans le maintien le plus expressif, les grâces, les ris & l'enjouement industrieusement placés sous une légère couche de pudeur, que l'agacerie avoit répandu sur toute sa personne, & qui donnoit le brillant au victorieux je ne fais quoi ; voilà Eve.

Si c'est le Serpent qui a ordonné ces apprêts si propres à éblouir, quel savant maître en toilette ! Ce ne peut être que le Diable des Petits-Mâîtres, ou celui de la Marquise P.... Je le reconnois à ces traits, comme je reconnois le Démon de la Comtesse M.... dans celui de la femme de Job.

» Eve, ainsi glacée de charmes sur un fonds d'embonpoint & de beauté, s'a-

» vance légèrement vers Adam. Mon pe-
» tit ami , lui dit-elle , en l'embrassant
» amoureusement , reçois de ma main ce
» beau fruit ; c'est l'hommage de mon
» amour. Je te fais assez complaisant pour
» ne me pas refuser. Adam balance : l'or-
» dre de Dieu se retrace à ses yeux. Il com-
» mence à se laisser vaincre, en n'osant,
» ni accepter , ni refuser. Son incertitude
» offense Eve : Comment ! dit-elle, d'un
» ton moitié chagrin & moitié doux, com-
» ment ! mon cher Adam ne veut rien de
» ma part ? Ah ! il ne m'aime donc plus.
» Qui peut lui déplaire en moi ? Qui peut
» le charmer davantage ? Adam lui proteste
» qu'il l'aima toujours également, & qu'il
» ne connoit rien de si beau qu'elle. Eh
» bien ! reprend-t'elle , mangez donc cette
» pomme. Dieu me l'a défendu , dit-il.
» Elle ne répond rien à une réplique aussi
» juste ; mais tenant d'une main le funeste
» fruit , elle le caresse de l'autre. Un bai-
» ser , un soupir , un coup d'œil viennent
» épicer ce tendre , mais trop malheureux
» badinage. Le fruit est beau en soi ; mais
» qu'il aquier de faveur dans la main d'une
» belle femme ! Adam y jette furtivement

„ un regard. Eve s'en apperçoit, en pro-
 „ fite en habile femme, & irrite son appé-
 „ tit naissant, en lui faisant admirer toute
 „ la beauté du *Calvil*. Quelle peau délica-
 „ te! quel corail! elle l'entame précipitan-
 „ ment. Que cette chair est vive & appé-
 „ tissante! Ne seroit-ce pas dommage que
 „ le suc en fût inutile, ou se perdît? Eve
 „ a touché l'intérieur du fruit; dès lors il
 „ paroît à Adam un morceau succulent. Il
 „ oublie Dieu & ses ordres, il s'oublie soi-
 „ même. Il y mord avec gout & sans dis-
 „ traction; & sa criminelle complaisance
 „ le perd à jamais, & tout le genre-hu-
 „ main avec lui.

J'entens tous les jours censurer Adam,
 & je le vois justifier par la conduite de ses
 censeurs même. Dans tous les états, & dans
 toutes les conditions cette image se repeint
 journellement.

Une seule Eve a séduit un seul Adam,
 & sa séduction s'étend sur tout un Monde;
 chacun en souffre. Le Paradis Terrestre est
 fermé. Un Ange avec un glaive de feu,
 en garde assidûment la porte, & nous dé-
 fend jusqu'à l'espérance d'y pouvoir jamais
 rentrer.

Si la femme de Job fut le *vrai Mal* pour ce saint homme, Eve le fut pour Adam, mais plus sûrement, & l'est encore aujourd'hui pour nous. Que d'Adams qui se ruinent par complaisance pour les nouvelles Eves!

Une femme belle, caressante, est plus nuisible au genre-humain, que celle qui crie, & qui s'exhale en injures. Je suppose que la dernière soit insupportable, la première est à craindre. Elle est la mere de tous les vices, & l'organe de toutes les infortunes: c'est un malheur de plus que d'en être l'époux; puisque le devoir & la Religion nous mettent à même de ses caresses, & que c'est presque un crime de les fuir & de s'y soustraire.

Femme aimable, qui plait, & dont l'esprit ne se rend pas à la raison, quel fléau, quel mal, quel *vrai Mal*, même pour le plus homme de bien! Plus il est tel, & plus je le plains.

IX. L E Ç O N.

D U M A R I A G E.

Après avoir défini ce que c'est que le *vrai Bien* & le *vrai Mal*, il est raisonnable de les rassembler dans l'état où ils

paroissent naturellement réunis. C'est dans le mariage qu'on les voit éclater le mieux.

Une union formée sous les auspices de la Religion & de la raison, cimentée par la convenance des humeurs, l'uniformité des âges & l'égalité des conditions, & soutenue par des complaisances réciproques; quelle riante image! quelle source de *vrais Biens*!

Un Mariage que l'interêt ou la passion ont décidé, où l'antipatie des sentimens desunit les cœurs, & que des dédains mutuels divisent; quel affreux portrait! quel fleuve de *vrais Maux*!

* „ Il n'est pas bon que l'homme soit „ seul, *dit le Seigneur Dieu*; faisons-lui un „ aide semblable à lui.

Il n'y a point d'état qui soit plus naturel à l'homme que celui du Mariage. Tout son individu ne semble dressé que pour cette seule fin. Tous ses sens sont comme autant de liens imperceptibles qui l'enchainent nécessairement à une union. Point d'état, par conséquent, civilement plus honorable & plus estimable, & cependant point d'état moins honoré & moins estimé. Pour-

* Gen. chap. II.

quoi? C'est que la débauche en avilit la dignité & la noblesse. On court des dangers, presque évidens, lorsqu'on s'y engage. On le méprise, on le fuit, on le néglige, parce qu'on le craint.

Nous travaillons souvent contre nos propres intérêts, par une vanité mal entendue. On est riche; on se fait gloire de ses biens. On se plaît à supputer ses rentes, à nombrer les terres que l'on possède; on range fastueusement ses buffets en parade; on donne souvent à manger pour mettre sa belle vaisselle en étalage; on ne fait voir son cabinet, qu'à cause du coffre fort. Autant de portes qu'on ouvre inconsidérément à l'envie. Homme vaniteux, si tu as une fille, attens-toi à te voir bientôt assailli de prétendans, & elle de soupirans. As-tu un fils? C'est à qui l'aura. Rhoé & la jeune Duchesse en font à se l'arracher. Celles qui représentent dans les Chœurs, l'envient aux premières actrices. Toutes les filles le désirent pour *époux*. On lui fait des mines aux promenades. Les meres lui laissent, chez elles, le fauteuil & le haut-bout de la table, elles se retirent, & donnent à leurs filles pleine liberté de se faire valoir, & à

lui tout le tems qu'il faut pour en profiter. Tout ce qu'il fait, c'est de dérouter des amans qui auroient convenu, & de faire perdre de bons partis. Enfin, une *Agathe* l'enlève, le charme le fixe, le lie, le garrotte. Voilà la bru que ta vanité t'a préparée. Ne crois pas être mieux en gendre. Le Seigneur DEIPHOBÉ consent à donner la main à ta fille, par le besoin qu'il a d'un million que tu lui donnes en dot. S'il partage la première nuit sa couche avec elle, c'est moins par devoir, par Religion & par amour, que par libertinage, & par une passion brutale. De quelque endroit que vienne une rose, elle n'en est pas moins ce qu'elle est; fût-elle née sur un fumier, & à côté du concombre & du champignon, c'est toujours une fleur belle, ravissante, & dont on est charmé. J'entens pour un jour. C'est un gout qui n'a pas de lendemain, & qui expire dans la possession, comme celui qu'il a pris pour THAÏS & PELAGIE courtisanes, qu'il a courues par air, & dont il s'est débarrassé par satiété. Si Deiphobe se ressouvient par hazard, une fois en sa vie, qu'il est ton gendre, & que ta fille est sa femme, c'est sous tes yeux, & au prix de mille pié-

ces d'or dont tu paies sa complaisance d'une nuit. Malheureusement pour ta fille, tu n'es pas assez riche pour faire toujours aimer de même à son mari ses devoirs. Il ne s'en souvient plus, ne s'en veut plus souvenir, & ne s'en souviendrait qu'en pareil cas.

L'ostentation est un hameçon qui nous attire des ennemis. Si nous ne craignons ni un gendre intéressé, ni une bru coquette & dépensière, ne nous croyons pas totalement en assurance. Il reste encore d'autres armes à l'envie. Quel terrible, quel homicide instrument qu'un procès !

Qui peut s'assurer contre la vaine gloire, après l'exemple du saint Roi EZECHIAS ?

* „ En ce tems-là BERODACH-BALADAN,
„ fils de Baladan, Roi des Babiloniens, en-
„ voya des lettres & des présens à Ezéchias,
„ parce qu'il avoit su qu'il avoit été ma-
„ lade. Ezéchias eut une grande joie de
„ leur arrivée, & il leur montra ses par-
„ fums, son or & son argent, tous ses
„ aromates & ses huiles de senteur, tous
„ ses vases précieux, & ce qu'il y avoit
„ dans tous ses trésors : il n'y eut rien dans
„ tout son Palais, ni de tout ce qui étoit

* Les Rois, Liv. iv. chap. xx.

» à lui, qu'il ne leur fit voir. Le Prophète
» Isaïe vint ensuite trouver le Roi Ezé-
» chias, & lui dit : Que vous ont dit ces
» gens-là ? & d'où sont-ils venus pour vous
» parler ? Ezéchias lui répondit : Ils sont
» venus vers moi d'un pays fort éloigné,
» ils sont venus de Babilone. Isaïe lui dit :
» Qu'ont-ils vu dans votre maison ? Ezé-
» chias répondit : Ils ont vu tout ce qu'il y
» a dans mon Palais ; il n'y a rien dans tous
» mes trésors que je ne leur aie fait voir.
» Alors Isaïe dit à Ezéchias : Ecoutez la pa-
» role du Seigneur : Il viendra un tems que
» tout ce qui est dans votre maison, & tout
» ce que vos peres ont amassé jusqu'à ce
» jour, sera transporté à Babilone, sans qu'il
» en demeure rien, dit le Seigneur. Vos en-
» fans même qui seront sortis de vous, &
» que vous avez engendrés, seront pris alors
» pour être eunuques dans le palais du Roi
» de Babilone.

On dit souvent que les Mariages sont
faits au Ciel, avant de l'être en terre. Je le
crois chrétiennement ; & encore plus chré-
tiennement je n'en crois rien ; car à peine
deux Epoux sont-ils unis, qu'ils s'aperçoi-
vent, & font voir à tout le monde, qu'ils

étoient les deux personnes qui se convenoient le moins. Contrariétés d'esprit, & de gout, quelque chose de plus que de l'indifférence, du mépris même l'un pour l'autre : voilà l'image du huitième jour après la noce. D'où vient cela ? C'est que d'ordinaire l'on consulte moins, dans une alliance, les intérêts de sa raison ou de son repos, que ceux de sa bourse, ou de sa folle satisfaction.

Pendant cinq ans AGATOCLES s'est donné pour l'amant de toutes les belles, la terreur des nouveaux maris, le rival de tous les galans, & la ressource des jeunes veuves. Avec des charmes supérieurs, il falloit routes les fleurs de la jeunesse pour l'attacher huit jours. S'il laissoit, par hazard, tomber un regard sur une femme de vingt-cinq ans, ce n'étoit que par une distraction hors d'œuvre, & qu'il ne se permettoit pas long-tems. Il avoit un tarif dont il ne sortoit jamais, pas même par caprice, depuis quinze ans, & au-dessus jusqu'à vingt. On ne l'y trompoit pas : rompu là-dedans, il auroit fallu être bien fine pour l'attraper. Il s'étoit fait une étude si particulière de la phisionomie, qu'il y déchiffroit clai-

rement la darte du Baptistaire, de quelque griffonage que la ceruse ou l'art eussent voulu l'obscurcir. Lui parloit-on d'une femme de trente ans? Il en avoit des maux de cœur. Que de tracasseries n'a-t'il pas faites à la pauvre Vicomtesse de D..... parce qu'à vingt-sept ans elle avoit eu la vanité de le nommer avec mistère, & assez decoquetterie & d'amour-propre pour rougir adroitement, sous son éventail, en le nommant ! Il a inondé Paris & la Cour d'un déluge de plaisanteries sur la petite Présidente du *Marais*, qui, quoiqu'avec la trentaine bien accomplie, avoit joué, disoit-il, à le deshonoré, & à se remettre en jeu, en répandant faussement le bruit d'un rendez-vous avec lui.

Ayant paru dans le monde avec ce gout décidé pour l'extrême jeunesse, on croyoit qu'Agatocle ne se marieroit pas, ou qu'il faudroit, tout au moins, une des trois graces, en personne, pour l'y déterminer. Il est cependant marié, ce beau dédaigneux, & vous ne devineriez pas que c'est à la vieille HECUBE. Vous concevez, sans peine, qu'il n'y a en cela ni convenance, ni sympathie, ni gout. C'est ce qu'on est con-

venu d'appeller un Mariage de raison. De raison ? Oui : en effet Agatocle peut-il jamais faire rien de plus raisonné que de gagner trente mille livres de rente par un mot ? Par-là il va réparer les débris de sa fortune, arrêter le cours de vingt mauvaises affaires, se sauver de trois par-corps, & faire lever la saisie réelle de ses biens. Y a-t'il une raison aussi raisonnable que celle-là ? Paré des dépouilles de quatre maris, dont Hécube est restée veuve, & en possession de l'usure, que trente amans lui ont payé de ses charmes : qu'Agatocle doit aimer une si riche femme, & qui lui fait tant de bien ! Vous moquez-vous ? Par le même contrat Agatocle s'est vendu au repentir trente mille livres de rente ; & Hécube vient d'acheter le mépris d'Agatocle, & le désespoir au même prix. C'est mettre les hommes bien bas, & les injures bien haut.

Dégouté dès le premier jour ; que fera Agatocle le second ? Que fera-t'il dans dix ans ? Dès la veille des épousailles Hécube lui a paru vieille & ridée, comme elle l'est. Le jour des noces elle s'est montrée assez folle pour se croire aimable, & le lendemain elle lui a pesé, par ses importunités

sur

sur la constance & la fidélité qu'elle exigeoit de lui. Qu'il lui en va couter cher pour être honnête homme, dites-vous ! Que vous êtes neuf dans les usages ! Desabusez-vous , & laissez faire Agatocle : il est instruit , & sait le peu qu'il lui en coutera , s'il ne veut pas se singulariser. Son parti étoit pris même avant la noce ; & les trente mille livres de rente , au lieu de lui faire aimer davantage sa femme & son devoir , ne lui serviront qu'à les lui faire oublier plutôt , & qu'à lui en fournir les occasions. Votre probité repugne à ces arrangemens. Que vous sentez le rélan , homme de la vieille roche ! C'est la mode. Ne voudriez-vous pas qu'Agatocle , à la fleur de la jeunesse , à vingt-cinq ans , fût fidèle à une vieille de soixante-quinze ? Ce seroit donner une ample matière aux plaisanteries , & offrir aux railleurs un beau côté par où l'entamer. On en riroit ; & ce dernier ridicule-ci le rendroit plus singulier que le premier , & ne lui seroit pas pardonné de même.

Il n'y a pas d'ingratitude si prompte que celle des époux dont on a fait la fortune. Elle est réfléchie & méditée , même avant les bienfaits , & se consomme par leur se-

cours. Le plan en est dressé avant la noce. Point d'ingratitude plus tolérée, & même plus applaudie. La reconnoissance s'est encore assez soutenue, pour être regardée comme une vertu entre personnes libres. Entre époux, elle prend un autre point de vue. C'est une imbécilité, & il y a dix à parier contre un, que dans dix ans ce sera un vice. Que dis-je? le pari est décidé dès à présent.

Agatocle suit le chemin battu. Une certaine LISETTE, petite émancipée d'amour à seize ans, lui rappelle ce qu'il nomme son bon gout, & pour avoir la paix, Hécube souffre chez elle une femme de chambre à deux fins; & Lisette, bonne imitatrice d'Agar, méprise sa maîtresse, & ne reconnoit bientôt plus l'autorité d'Agatocle.

L'âge avancé d'Hécube & la certitude de sa stérilité, lui servent de retranchemens sur ses criminelles affections pour Lisette. C'est delà qu'il prouve qu'il ne fait qu'imiter Abraham. Mais peut-il être fondé à garder chez lui la complice de son adultère sur les mêmes raisons que ce saint Patriarche pouvoit avoir envers Agar? * « Il l'a », voit reçue des mains de sa femme Sarai,

* Gen. chap. xxi.

& n'avoit consenti à l'admettre dans son lit, qu'à sa prière. Il avoit eu d'elle Ismaël que Dieu avoit béni. Cependant rien n'arrête Abraham. Agar s'élève au-dessus de sa maîtresse, & il la lui abandonne, pour qu'elle la châtie de son insolence. La paix de son ménage demande de plus, l'éloignement de cette orgueilleuse servante, & ce bon mari la chasse sans délai. „ C'est en cela, Agatocle, qu'il faut suivre son exemple. Arrachez de votre cœur l'image de Lisette, éloignez-la de votre maison, & rendez à Hécube des droits qu'elle a payés si chèrement.

LEANDRE, vieux garçon, à soixante-six ans, a chansonné Hécube, sur la disproportion de son mariage avec Agatocle. Il en a ri à gorge déployée, & a même risqué de faire d'assez bonnes réflexions sur cet événement. Qui n'eût pensé qu'il n'aurait pas donné dans un semblable ridicule ? Ce garçon jusqu'alors, & s'étant mis en possession de dauber tous les époux, de gloser sur les veufs surannés qui avoient l'impudicité de se remarier, le Phébus ordinaire de tous les Vaudevilles qui couroient l'assaut, & lui qu'on voyoit à la tête de tous

les charivaris du quartier : que ne demeureroit-il célibataire jusqu'à sa mort ? Il avoit si peu de chemin à faire. Il a vu l'aimable LISE, s'en est amouraché, l'a demandée à ses parens, comme une grace, & l'a obtenue d'eux pour son malheur. Il l'a achetée un gros douaire, & lui a assigné des menus plaisirs exorbitans. En satisfaisant son idée il a cru faire, par-là, à son tempérament les honneurs d'une prétendue impossibilité de continence. Dès le lendemain cependant, appartement séparé. Deux époux aussi mal assortis, seroient trop près l'un de l'autre dans un seul. Quoi ! Léandre pense-t-il que la célébration du mariage de LISE soit son vœu de chasteté ? Croit-il que c'est pour lui que S. Paul a dit, *qu'il vaut mieux se marier que de brûler* ? Seroit-il assez embrasé pour que cet aphorisme lui convienne ? Il iroit mieux à la jeune LISE : elle brûleroit sans mariage ; mais Leandre est plus capable d'attiser son feu que de l'éteindre. Quelle déraisonnable union ! LISE, veuve du vivant même de son mari, & du jour de ses noces, attend impatiemment le moment de faire valoir les clauses de son contrat. Elle n'a de joie que quand elle pen

au montant de son douaire, qu'elle désire-
roit consciencieusement avoir mieux ga-
agné; & déjà elle fait choix de celui avec
qui elle prétend le partager, & lui donne
de tems en tems, de doubles arrhes sur le
marché. Suites presque inévitables du ma-
riage mal assorti pour l'âge.

Léandre ne reste pas court, & cite DA-
VID pour son modèle. Qu'il revienne ce-
pendant, de sa fausse prévention sur la res-
semblance qu'il suppose.

* „ Ce saint Roi, par un effet de sa rai-
son, avoit rendu leur liberté à ses fem-
mes légitimes. Exténué par les austérités
de sa pénitence, & les fatigues de la guer-
re, il étoit si vieux à soixante-dix ans, que
sa chaleur naturelle étoit presque étein-
te, & qu'il ne pouvoit échauffer, quel-
que soin qu'on prît de le couvrir. Les
Médecins toujours savans, quand ils étu-
dient la nature, & s'accommodent à nos
besoins, jugerent que l'unique moyen de
lui conserver la vie, étoit de révivifier
son corps par des esprits étrangers, mais
doux, naturels & simpatiques. Ils espé-
rerent cet effet merveilleux de la présence

* Les Rois, Liv. III. chap. I.

„ vivifiante d'une belle & jeune personne
„ du Sexe, qui vivroit jour & nuit avec
„ lui. Entre toutes les plus sages & les plus
„ aimables filles, on choisit *Abisag* de Su
„ nam, jeune & d'un temperament con
„ venable aux nécessités de David. Le saint
„ Roi, exact observateur des bienséances
„ ne l'admit dans son lit qu'en qualité de
„ femme, & n'en usa cependant avec elle
„ que comme avec une chaste compagne

C'est sur cet accord raisonnable & raison
né, que saint Jérôme s'écrie : Quelle est
donc cette Sunamite, cette vierge d'un tem
perament assez ardent, pour ranimer la
vieillesse d'un homme presque mort ? Quelle
est cette fille si sainte, qui communique une
chaleur incapable de causer des impressions
sensuelles ?

Léandre du siècle, vieillards à demi
morts, quand de semblables motifs con
duiront vos mariages disproportionnés, on
vous les passera, si vous choisissiez des *Abi
sags*, & si celles que vous aurez choisies con
viennent de ne vous épouser que pour vous
réchauffer, comme *Abisag* consentit envers
David. Seroit-elle d'ailleurs autant en sû
reté avec vous, que cette chaste Sunamite

le fut dans le lit de David? Quoique vos épouses, elles le feront à l'égard des devoirs réciproques de ce titre : leur esprit en fortira-t'il vierge? Votre impudente & impuissante lubricité soufflera dans leurs cœurs des flammes que vous n'aurez pas la puissance d'éteindre, & qu'elles n'auront, peut-être, pas la force de supporter, sans y chercher des secours.

A ces deux mariages, disproportionnés pour l'âge, joignons-en un troisième où l'intérêt, ce Prothée merveilleux, cette ame du monde, joue admirablement bien son rôle.

ARONCE vient d'épouser FLORINE, à peu près avec les mêmes dispositions qu'il auroit acheté une ferme. Il auroit eu la précaution de voir les baux, l'état des bâtimens, la nature des terres & leurs revenus : il a eu l'attention d'examiner les talens de Florine, l'usage qu'elle en savoit faire, & le profit qu'il en pouvoit retirer. On ne dira pas qu'il a acheté chat en poche. Il n'ignoroit pas qu'elle avoit fait un séminaire de trois ans à *l'Hôtel du Roule*, & c'est par-là qu'il l'a aimée, & à cause de cela qu'il l'a épousée. Le caprice n'est pas neuf;

quand il paroîtroit ridicule, il est du goût d'Aronce, & cela suffit. Avec un bien médiocre, peu de naissance, un léger vernis d'honneur, assez de suffisance, & *strapasonné* d'une ombre d'usage du monde, il s'étoit mis dans la tête de percer dans la *bonne Compagnie*. Son mariage vient de l'y placer tout d'un coup. Un époux commode, (on dit maintenant raisonnable) qui a une femme jolie, *qui fait ce que c'est que de vivre*, & qui ne fait pas la *Bégueulle*, se voit bientôt faux-filé. Florine ne connoit que des Ducs, des Comtes & des Marquis. Les Présidens sont ses protecteurs, & les Financiers ses bons *Papas*. Aronce, que de belles & bonnes connoissances pour vous ! Quelle légion d'amis votre femme vous présente-t'elle ! Mais Aronce n'est pas riche, & pour aller de pair avec de tels amis, il faut faire figure, & être en état de soutenir une certaine dépense. Florine se charge d'y pourvoir. Qu'Aronce la laisse faire, & rien ne lui manquera. Elle prend soin de tout, lui ménage elle-même jusqu'à ses menus plaisirs ; & en retour, il ne jouit de la *petite maison*, que quand elle la lui laisse libre. Grands sou-

pers, bonne chère, vins exquis, maisons bien garnies, équipages lestes, domestiques bien entretenus. Quelle ferme que cette Florine, & qu'elle est d'un bon produit! Avec un peu de complaisance, voilà Aronce bien en amis, caressé du moins de sa femme, s'il n'en est pas estimé, & reçu par-tout au nom de Madame Florine.

Qu'Aronce devienne homme, & qu'il entreprenne de tenir à sa femme la bride haute. Financiers, Présidens, Marquis, Comtes & Ducs solliciteront contre lui. On plaindra la pauvre Florine d'avoir à supporter les emporremens d'un bourru, d'un fantasque & d'un misantrophe. *L'aimable homme* ne sera plus qu'un malotru, un gueux-revêtu, indigne de posséder une femme comme Florine, qui ne fait pas connoître son bonheur. Je le croirai heureux, si on l'en quitte en payant de son bien, une prompte séparation. Combien de plus infortunés, à qui il en a coûté leur liberté, pour quelques plaintes légitimement adressées à leurs trop galantes moitiés!

Il n'y a personne de ceux qui se marient, qui ne croie travailler à sa félicité particulière. On épouse une vieille pour son bien

& par intérêt. On s'unit par passion à une jeune. Ce n'est d'un côté ni d'autre, ni amour, ni estime, seules sources du vrai bonheur. C'est amourette, c'est nécessité. Que peut-on attendre d'une alliance qui a d'aussi vils motifs? On se moque de la crédulité de sa bienfaitrice, ou l'on devient la victime de son temperament. Il faudroit feindre de l'amour pour la première. En ce cas la feinte est permise; c'est peu dire; elle est même nécessaire. On devroit cacher à la seconde combien on l'aime. A quoi peut servir cet avis? Est-on le maître de le suivre?

CEPHALE s'est coiffé d'une petite coquette. GALANTIS prétintailé jusqu'au bout des doigts d'un falbala de petites manières, & recrépie de vingt couches de pruderie, l'a enchanté. Elle a eu l'art de lui faire acheter par deux ans de soins humilians & de complaisances basses, la permission de devenir son époux. Le Pere de Céphale s'est fortement opposé à le laisser charger de ce deshonneur. Céphale a attendu impatiemment ses trente ans; & enfin, libre de lui-même, il a mis le sceau à sa folie, il a épousé Galantis. Il a revolté par-là,

contre lui, parens & amis. Aîné de sa famille, il a vu en riant, transférer ses droits à son cadet. Le sacrifice de vingt-cinq mille livres de rente lui a paru un trait d'amour aussi nouveau que piquant. Il a trouvé beau de se singulariser par un entêtement romanesque, & un desintéressement poussé. On pensera qu'il est récompensé de son sacrifice & de sa tendresse par les belles manières, le bon esprit, le grand cœur & la fidélité de sa femme. Si cela étoit, je ne fais si je ne le louerois pas. J'envierois son fort. C'est peu de vingt-cinq mille livres de rente, pour payer un aussi excellent caractère: il auroit beaucoup gagné en perdant tout; & les choses évaluées, une telle épouse vaut bien un héritage. Il n'est pas si heureux. Galantis n'a été pendant deux ans, avec lui, qu'un hypocrite en coquetterie, habilement masquée de simplicité & de douceur. Devenue sa femme, c'est une galante décidée, timpanisée, & assez impudente, pour distribuer elle-même le placard. Sa beauté, dont Céphale étoit si vain, & où il plantoit les provins de ses plaisirs, ne fait plus que sa honte & n'est pour lui féconde qu'en peines. Ce fonds d'esprit,

qu'il regardoit comme une vertu qui le devoit réjouir, n'est dans elle qu'un vice de plus, qui le désole. L'effronterie s'est peint à la place de la prudence. Pour soutenir, jusqu'au bout, l'honneur d'un choix qui le deshonne, Céphale est d'autant plus malheureux, qu'il est forcé d'enterrer en riant, son chagrin au fond de son cœur. Il est contraint de louer tout haut une femme qu'il méprise tout bas. Depuis un an, rongé de remords, & amaigri par la distillation continuelle des douleurs que lui cause Galantis, il attend en soupirant qu'une mort favorable, & trop lente à son gré, lui apporte une séparation, qu'il n'a pas même la consolation d'oser espérer par les voies ordinaires. Qu'il a le tems de remâcher les dégouts que lui apprêteront les rapports amers de son opiniâtre contradiction!

On ne joue jamais si gros jeu, que quand on unit ses jours à ceux d'une maîtresse, malgré les oppositions de ses parens. Je ne fais rien qui doive tant satisfaire la personne aimée, que cette desobéissance par laquelle on renonce à la voix du sang, & à celle de l'intérêt. Mais il faut être bien sûr des qualités du cœur de celle à qui l'on

se livre. Se trompe-t'on, il n'y a pas de remède.

Comme en cela l'on joue souvent à *Colin Maillard*, on ne peut qu'approuver la fermeté des peres en pareilles rencontres. Il est de leur devoir & de leur prudence de se servir de leur autorité, pour rappeler leurs enfans à la raison, & les enlever à des malheurs que leur peu d'expérience, & la fougue de leur âge leur préparent insensiblement; ils sont en droit de le faire, & ils le doivent.

Mais ces droits & ces devoirs ne sont pas sans bornes; & il y a des circonstances qui les limitent. La reconnoissance milite souvent dans un cœur bien né avec la piété filiale. Qui doit l'emporter, me dira-t'on? C'est la personne dont on a le plus reçu, & conséquemment à laquelle on a le plus d'obligation. Il devroit être en paradoxe, qu'il y eut quelqu'un qui pût balancer la gratitude dans le cœur d'un fils à l'égard de son pere. C'est à lui à rougir des fautes de son fils.

Le même chapitre, où saint Paul commande aux enfans d'obéir à leurs peres & meres, avertit aussi ceux-ci de ne les point

irriter. Je ne prétens pas partir delà pour lever l'étendart de la révolte contre les pères en faveur des enfans : je ne veux que délivrer les sentimens de ceux-ci de la chaîne & de la tyrannie de ceux-là.

FLORIDOR avoit un temperament violent, & un cœur trempé pour les impressions tendres. Il entroit à peine dans l'adolescence, âge dangereux où les plaisirs ne se montrent que sous des dehors aimables, & où la prudence ne paroît pas encore pour les diriger. Il sentit des desirs qui lui donnoient l'idée d'un bonheur qu'il ne pouvoit entièrement définir. Son esprit tira à clair la félicité que son cœur envioit. A travers le cristal brillant d'une pénétration qu'il tenoit de la nature, il reconnut dans la limpidité de ses sentimens, ce gout vainqueur qui nous attire si puissamment vers le sexe. L'ivresse des sens se joignit insensiblement à cette première découverte. Il commença à sentir plus vivement, & à se regarder comme plus malheureux. Réduit à alimenter son feu de visions romanesques, & d'amourettes idéales, il ne put rester long-tems dans un état qui ne lui présentoit que des satisfactions chimériques. Il

aima. Qui ? Tout le Sexe en général. Cependant rabattant peu à peu, par une raison prématurée, il devint assez maître de soi, pour s'en tenir aux dispositions de la Loi première. Tous ses desirs purifiés au creuset de la probité, se fondirent à un seul, qui fut de se marier. Ses sentimens communiqués avec respect à son pere, ne furent répondus qu'en plaisantant. Sa mere en plaisanta à son tour avec les *Caillettes* du quartier, & le résultat de ces fortes consultations, fut à lui promettre encore les écrivinières pendant dix ans. La nature alloit toujours son train. Les obstacles ne font souvent que l'animer. Pour avancer les choses & leur faire prendre une forme, Floridor choisit une Demoiselle sage, pleine d'esprit & de mérites, dans une famille honnête, & d'une condition égale à la sienne. Il proposa son choix à son pere : nouvel objet de plaisanteries. A ce coup l'interêt joua, & l'on se retrancha sur l'inégalité des biens. Il coute peu d'entamer son cœur; mais il est difficile d'en refermer la plaie. Delà de fréquens écarts de jeunesse, du libertinage même. Quoiqu'emporté rapidement dans un tourbillon continuel de

plaisirs, son goût pour le mariage ne le quittoit pas. Il en étoit tellement rempli, qu'il en faisoit prendre l'air à ses attachemens. Excepté les refroidissemens & les dégouts réciproques des ménages autorisés, tout s'y passoit comme entre les époux les mieux unis. Il établissoit, chez sa maîtresse, les complaisances sans gêne, les empressemens sans fadeur, & les soins sans petitesse. Il s'étoit fait une loi de constance & de fidélité, qu'il regardoit comme un crime, d'enfreindre même par pensées.

Avec tant de qualités pour être un époux honnête homme, il réitéroit souvent à son pere de lui permettre de le devenir. Ses prières étoient éludées avec une contrariété absolument décidée. Promené pendant dix ans de désirs en désirs; moins criminel que malheureux, libertin parce qu'il étoit homme; toujours dominé par son goût pour l'ordre, & sa vénération pour la loi; proscrit de la maison de son pere par les conseils de dix faux amis, prêt à donner dans des travers dont il rougit, une main propice l'a enlevé de la fange du vice, & dérobé aux ténèbres de l'erreur. Ses yeux se
sont

sont deffillés. Il connoit le prix de la vertu, parce que ZAÏRE la lui montre sans grimace; il l'aime, parce qu'elle est toujours avec Zaïre; il la sert avec zèle à l'exemple de Zaïre. Avec examen, sans caprice, sans passion, & dans un loisir pur, il a reconnu l'aimable Zaïre pour ce qu'elle est, & lui a voué la plus parfaite vénération. Moins belle qu'adorable, fille à sentimens, & n'ayant d'une naissance commune que son Extrait-Baptistaire, elle a su fixer son cœur par ses charmes, & rappeler sa raison par la supériorité de la sienne. Elle a arrêté, avec ce frein, les voltes d'un temperament qui se cabroit avec tant de violence. Elle a dompté de telle sorte son naturel farouche, a mis tant de douceur dans ses manières, & a su donner des bornes si nobles à sa prodigalité, qu'il n'est pas reconnoissable. Elle a couronné tant de biens qu'elle lui a fait, de l'espérance de sa main.

Une femme qui est aimée d'un homme, encore un peu susceptible de raisonnement, peut aisément le retirer des plus grands égaremens par un espoir aussi flatteur.

Les femmes nous font ce que nous sommes. Nous nous imaginons être libres, &

nous ne parlons que d'après elles. Sont-elles sages ? Il leur est facile de nous rendre honnêtes gens. Zaire est une fille Chrétienne : Floridor abjure sans peine ses erreurs aux pieds de ce qu'il aime. Ce sacrifice, qui lui devient nécessaire , ne lui semble pas mal-aisé.

Je n'en appelle ici qu'aux peres , à ceux qui ont des sentimens du moins : que doit faire Floridor ? Peut-il , sans lâcheté , refuser une main qu'on lui présente , parée de tant de biens , & devancée de tant de bienfaits ? N'y auroit-il pas de la foiblesse à condescendre aux caprices de son pere ? Je fais combien il est dur à Floridor de desobéir. Que le sort de l'homme est malheureux , & que ses décisions sont bizarres ! Une vertu combat contre l'autre ; & celle qui a du dessous , n'est qu'un vice de plus pour lui. D'un côté fils desobéissant , de l'autre amant ingrat ; qu'il pèse , sans prévention , les droits de cette double reconnoissance , & qu'il ne pèche du moins qu'avec examen.

La première Loi du Monde , la base de la nature , celle que Dieu dicta lui-même dans le Paradis Terrestre , la seule , en un mot , qui ait été donné dans l'état de pu-

reté, la voici : * « L'HOMME QUITTERA
 » SON PERE ET SA MERE, ET S'ATTA-
 » CHERA A SA FEMME, ET ILS SERONT
 » DEUX DANS UNE SEULE CHAIR. Que
 cette Loi soit observée à la lettre, & l'on
 retrouve encore, malgré les embarras du
 ménage, des instans qui ne figureroient
 pas mal avec ceux du Paradis Terrestre.
 Cette Loi borne le pouvoir des peres & la
 soumission des fils. Dieu ne dit pas seule-
 ment : Tu n'écouteras pas ton pere & ta
 mere; mais, *tu les quitteras, & tu t'atta-*
cheras à ta femme; & vous ne ferez tous deux
qu'une même chair. Y a-t'il dans toute l'E-
 criture un seul passage qui établisse une aussi
 entière liaison entre le pere & le fils?

Les devoirs de la naissance ne vont qu'a-
 près ceux de la reconnoissance. Ceux-ci po-
 sent sur des bienfaits avec réflexion, vo-
 lonté & liberté; & ceux-là ne portent que
 sur des occasions accidentelles, indépen-
 dantes, hazardées, souvent contrariantes,
 involontaires & inattendues. Me prome-
 nant sur une côte maritime, & la tempête
 ayant jetté à mes pieds un coffre rempli
 d'effets précieux, je m'en sers pour établir

* Gen. chap. II.

ma fortune ; puis-je être ingrat envers celui qui vient de faire naufrage, & qui m'a enrichi sans me connoître & sans le vouloir ? C'est la volonté qui scelle le bienfait & la reconnoissance. La vie n'est un bien qu'autant que les peres s'appliquent à rendre leurs enfans heureux. Doit-on de la gratitude pour un mal ?

J'excepte ici l'obéissance, elle est de précepte ; mais elle ne doit pas s'étendre jusqu'au Mariage, & ses droits ne peuvent prendre sur les inclinations : elles sont hors des limites de sa puissance. Dieu a plus fait : il a permis aux enfans, (n'affoiblissons pas les termes de l'ordonnance,) il leur a commandé *de quitter peres & meres pour s'attacher à leurs femmes.*

Choisissez maintenant , Floridor, entre un pere dur, qui vous a abandonné, & la tendre Zaire, qui s'est empressée à vous servir de pere, de mere & d'amie. Ressouvenez-vous des droits de tous ces titres, qu'elle a remplis, pour reconnoître combien vous lui devez. Acceptez sa main, & vos devoirs sont acquittés. Les Loix ne vous permettent d'être reconnoissant qu'à trente ans ; quelles Loix, que celles qui

fixent un âge aux vertus ! Elles ne sont, peut-être, faites que contre les vices ; respectez-les : mais n'oubliez pas combien vous êtes redevable à Zaïre. Epousez-la : vous ne pouvez manquer d'être heureux.

La simplicité des humeurs, la convenance des goûts, l'union des sentimens, le mépris de l'intérêt, & plus encore une estime réciproque, dont l'amitié ourdit la chaîne, & dont l'amour conduit la trame : voilà les liens bien heureux qui unissent Zaïre & Floridore. Si le consentement des parens les autorisoit, on ne balanceroit pas à les croire deux Epoux fortunés. Que faisons-nous ? Ne peuvent-ils l'être indépendamment, & l'est-on décidément par-là ?

SOSINNA, par l'emploi qu'il a fait des fonds du trésor public, & le bonheur qu'il a eu de n'avoir souffert d'aucune banqueroute, s'est engraisié du suc de vingt familles. Devenu noble par une charge du *Grand Collège*, & à la tête des intéressés de la bourse de P..... qui est une vraie mine d'or, & où il a part pour cinq sols entiers, il a résolu de n'en pas demeurer là. Son fils doit entrer dans ses vues : ce qui veut clairement dire, qu'il doit sacrifier ses

sentimens & son cœur à l'ambition de son pere, qui veut le marier : & à qui, direz-vous ? A une petite échappée du néant, au visage en cire jaune, au nez épaté, aux yeux louches, au corps suspendu entre deux hanches déboîtées, & montées sur une jambe assez comiquement envisée avec l'autre, qui trainant un *Pied-bot*, lui fait faire très-pas-sablement le saut de crapaut. C'est cette petite figure, propre à être montrée en foire pour de l'argent, que Sofinna s'est destinée pour bru. Et son fils, qu'en dit-il ? A-t'il eu le tems de la voir ? On la fait paroître trois fois devant lui à la grille d'un parloir obscur, où elle l'a toujours devancé, & où il l'a presque entrevue assise assez avantageusement. Voilà tout ce qu'il en fait, & qu'elle est *bonne Demoiselle*, & alliée aux Maisons de B.... de V..... Sofinna prétend-t'il faire le bonheur de son fils ? croit-il qu'il aimera cette petite naine, reste informe d'un des modèles de Calot ? Il fait le contraire. *Mais d'ailleurs, qui lui dit de lui être fidèle ? Il seroit encore un plaisant innocent.* O , pere impie ! O , ambition toute-puissante ! jusqu'à quand la Religion sera-t'elle exposée à vos insultes ? Ne

vous servira-t'elle qu'à assurer vos forfaits?

J'ouvre l'Ecriture Sainte, & j'y vois, avec un contentement parfait, la différence des unions, dont il y est mention, & de celles du siècle.

* „ ABRAHAM n'attend pas qu'un tem-
„ perament ardent ait entraîné son fils
„ ISAAC à faire des connoissances crimi-
„ nelles & deshonorantes avec les filles de
„ *Chanaan*. Il fait qu'un commerce avec
„ elles, conduit toujours à des fins funes-
„ tes, & ne peut être que désagréable à
„ Dieu. Isaac lui paroît-il en âge d'être éta-
„ bli? il en prend soin en pere tendre, af-
„ fectionné, & plein de sentimens. Il en-
„ voie Elisée, son Intendant, chercher une
„ femme à son fils en Mésopotamie. Abra-
„ ham ne lui recommande pas qu'elle soit
„ riche, Isaac ne demande pas qu'elle soit
„ belle. Les désirs du pere & du fils se
„ joignent à ce qu'elle n'attirât pas sur la
„ maison & sur la personne d'Isaac, l'in-
„ dignation du Seigneur. Voilà à quoi se
„ borne toute l'instruction qu'Elisée reçoit.
„ Il arrive dans le pays où son maître l'a-
„ voit envoyé. Dieu lui-même prend soin

* Gen. chap. xxiv.

» de lui marquer celle qu'il avoit choisie
» pour Isaac: (c'est REBECCA.) Introduit
» auprès des parens de cette sage fille, il
» leur expose en peu de mots le sujet de
» sa venue, & l'objet de sa négociation.
» On ne lui demande pas quels sont les
» biens de ses maîtres. On fait qu'ils sont
» gens de bien. Voilà tout ce qu'on en veut
» savoir. *C'est un homme craignant Dieu,*
» dit le vertueux négociateur. En voilà af-
» fez. On connoit Isaac par où on vouloit le
» connoître. Il craint Dieu. Dès lors il est
» riche, & convient à Rebecca. L'accor-
» dée a de la vertu, de la sagesse & de la
» piété. Elle est suffisamment & assez avan-
» tageusement dotée, pour aller de pair avec
» Isaac, & c'est un bon parti, un très-bon
» parti pour lui.

Ce n'est point parce qu'on n'avoit pas encore inventé l'art de se parer des vertus, & peut-être, du fruit des crimes de ses équivoques Ayeux, qu'Abraham & Isaac ne font aucune observation sur la noblesse de celle qu'ils désirent faire entrer dans leur famille; c'est parce qu'ils ne connoissoient l'un & l'autre que la vertu propre, & dont on étoit soi-même en possession.

Dès qu'on a mis en fait qu'on étoit en droit de se faire distinguer par les vertus de son Trisayeul, on s'est contenté d'hériter sans prendre peine d'aquerir. Ce n'est qu'en vertu que l'ambition nous manque. Nous avons l'air d'être si pleinement satisfaits de ce qui nous vient de nos Ancêtres, que nous ne pensons pas même à l'entretien. Un noble de seize quartiers, dans ces dispositions, est bien au-dessous de celui qui doit aller demain à la Chancellerie faire sceller ses Lettres: s'il se fendoit bien exactement, il trouveroit sa vanité bien ravilie.

La piété, l'uniformité des conditions, & l'unité des sentimens ont noué l'alliance d'Isaac & de Rebecca, & ils ont été heureux. Rien ne peut altérer une union consacrée sous de si saints auspices. Si la discorde trouble les Mariages du siècle; si le divorce en découd tant, disséquons adroitement les vues des peres, des parens, des tuteurs ou des amis qui y ont eu part, & nous serons moins surpris de voir la desunion dans quelques ménages, que de ne la pas voir également dans tous.

* „ Le pere & la mere donnent les mai-
„ fons & les richesses ; mais c'est propre-
„ ment le Seigneur qui donne à l'homme
„ une femme fage.

* Prov. chap. xix.

Fin du premier Tome.

18 AP 68

CLEF NATURELLE

*Des Portraits de ce Siècle , contenus dans
le premier Tome.*

A.

- A** DRASTE, grand Seigneur, qui cache ses allures, *page 147 **
AGATHE, jeune fille de peu de naissance, qui séduit un jeune homme riche, qui l'épouse, 187
AGATOCLE, galant décidé pour les jeunes filles, & qui épouse une vieille veuve à cause de son bien, 190
ALBIN, jeune homme, qui passe de désirs en désirs sans se fixer, 139
ALCIDAMAS, engagé au célibat par des vœux & des Maîtresses, 171
ALCIDE, jeune enfant de condition, qu'on abandonne entièrement à des Gouvernantes, & ensuite à un Gouverneur & un Précepteur sans mœurs, 31
ALCIPE, pere qui veille lui-même à l'éducation de son fils, 51 & 52
ALPHITAS, Petit-Maître, qui fait consister l'honneur d'un homme dans le triomphe qu'il peut remporter sur la vertu d'une femme, 122
ARISTARQUE, Philosophe orgueilleux, qui ne regarde Dieu que comme un vain nom, 101

ARONCE, épouse une prostituée, 199

ASOTE, épris des souplesses de son Chien,
décide en faveur de l'ame des bêtes, 61

ATHANASE, reconnoit un Dieu que
rien n'inquiète, 102

AUGUSTE, personne de considération,
qui promet sa protection à un Seigneur
malheureux, & qui l'abandonne presque
aussi-tôt, 116

B.

BASILE, homme de qualité, qui choisit
des Maîtresses parmi la populace, 153

BATALE, préfère la vie de garçon au
mariage, 159

C.

CANIPHILE, homme qui ne se plaît
qu'avec ses chiens, 60

CEPHALE, épouse une prude coquette,
sans bien, & est deshérité, 202

CIMON, honnête homme du jour, 125

CLEANTE, pere qui prend soin de ses
pêches, & néglige son fils, 47

CLEOBULE, croit le souverain bon-
heur attaché à la satisfaction de tous les
sens, 162

CLITANDRE, grand débauché, 86

CORIMON, époux commode & débon-
naire, inflexible sur le chapitre de ses Maî-
tresses, 129

CORYLAS, croit que l'ame n'est qu'un
terme, 66

CRESUS, Millionnaire, qui se trouve as-
sez riche pour payer sa grace, 129

D.

DAMIS, indifférent sur l'essence de l'ame,

72

DE-GREGI, qui a fait un Livre ridicule,

124

DEIPHOBÉ, Seigneur, qui épouse la fille d'un Financier pour sa dot, & ne couche qu'une nuit avec elle,

187

DORIMOND, Seigneur, qui a abjuré par ambition,

109

E.

ELVIRE, Dame de condition, mauvaise mere,

8 & *suiv.*

ERGAMETE aime les plaisirs, & les choisit,

163

ERGASTE, enfant, dont l'éducation est abandonnée à une Payfanne, & à des Maîtres mercenaires,

32

EUTIPHRON s'embarrasse peu s'il a une ame ou non,

68

F.

FLAVIUS, Epoux adultère, dur à sa femme, & dupé par ses Maîtresses,

149 *

FLORIDOR, jeune homme libertin, parce qu'on lui refusoit de le laisser marier,

206

G.

GERONTE, Usurier,

132

H.

HEBÉ, jeune fille, vendue par sa mere à un grand Seigneur,

149 *

HECUBE, vieille folle, qui épouse un jeune homme qui la méprise,

191

HONORIUS, homme bien aimé gratuitement, 154 *

L.

LEANDRE, vieux garçon, qui épouse une jeune fille, 195

LISETTE, femme de chambre à deux fins, 194

LISIAS, quoique rentré avec sa femme, conserve encore ses habitudes criminelles, 136

LYCORIS, jeune Actrice à qui plus lui donne, 170

M.

MANLIUS n'est pas content de sa fortune, 152

MARTIUS fait la fortune d'une femme qui lui devient infidèle, 153

MARTON, Villageoise, devenue Gouvernante, 33 & 34

MISANDRE, dévot, qui n'aime personne, 103

MENANDRE, homme malheureux, dont la femme augmente les tourmens, 172

N.

NICETAS, époux, qui souscrit à son deshonneur, 136

P.

PALLADE, jeune homme, qui adopte les défauts de son Précepteur, 46

PASQUIN, Usurier par privilège, 128

PHILEMON, pere négligent, 43

PHILICON s'amourache d'une peinture, 156

DES PORTRAITS. 223

PHILIPPE aime mieux ses chevaux que
ses enfans, 53

PHILOSI, dévot, qui n'aime que soi-
même, 103

PICARD, Valet maître, 169

POLIDORE, époux qui rentre avec sa
femme, après une séparation de dix ans,
164

PIRRHUS, duéliste, 127
S.

SOSINNA, riche Traitant, qui fait épou-
ser à son fils une Demoiselle de condition
laide & contrefaite, 213 *

SOSTENE, esprit fort par vanité, 72

SYLLA, qui sacrifie tout à son ambition,
126

T.

TEROUA, bel esprit qui n'a pas de sen-
timens, 121

THEODESME, libertin, qui se précau-
tionne, 118

THEOMIS, prétendu Déiste, 69

THEOPHRON, Abbé de Cour, à l'affut
des Bénéfices, 152

TIPHON, faux homme d'honneur, 122

TOMELA, époux qui se pousse par la
prostitution de sa femme, 130

TRASILLE, mari qui rougit d'aimer sa
femme, 134 & 135

TRASIMON, dévot superstitieux, 105

V.

VALERE, jeune homme qui a reçu une
éducation défectueuse, 80

Z.

ZAIRE, fille aimable & pleine de sentimens, qui retire un jeune homme de l'égarement,

209

Fin des Portraits du premier Tome.

18 AP 68